JÉRÔME DESHAIE

Ceux qui restent

2036, un village de montagne à l'ère de l'IA

Jérôme Deshaie

2026–2036 · HYPOTHÈSE D'UNE AGI EN 2027

ÉDITION NUMÉRIQUE · 14 SEPTEMBRE 2026

© 2026 Jérôme Deshaie

Tous droits réservés

Les temps Valaisans · Édition numérique

Texte mis à jour le 15 septembre 2026

Conditions de diffusion

Sommaire

Avant de monter
Prologue — Quatorze ans dans une matinée

Partie I — Ce que les enfants trouvent ordinaire

1. Le courrier descend du ciel
2. Merci, bonne journée
3. Les vitrines que je suis seul à voir
4. Claire, avant les chiffres

Partie II — Ce que mon travail a changé

5. Le lundi, je travaille encore
6. Le monde au bout de la table
7. Le mois qui recommence
8. La taxe qui avait changé de nom
9. Les frontières du revenu commun

Partie III — Ce que nous apprenons encore

10. Devant la glace
11. Valentine, leur mère
12. Charlotte et les pages qu'on tourne
13. Maxence et le client disparu
14. Juliette et les maladies qui reculent
15. Édouard, dix-sept ans, charpentier
16. Les années que nous avons gagnées
17. Ils avaient déjà quitté le bureau

Partie IV — Le temps que nous habitons

18. La maison avait commencé sans nous
19. Chacun dans sa langue
20. Jeanne ouvre elle-même
21. Le film de ce soir
22. Le spectacle et la montagne

Partie V — Une adresse pour la suite

23. Les chambres de la colonie
24. Le prix d'une lumière allumée
25. La place que l'on réserve
26. Ce que Léa emporte
27. La première table
28. Ce qui continue quand la liaison manque
29. Le bisse peut couler dans les deux sens

Repères pour prolonger la promenade

Avant de monter

J'ai choisi Haute-Nendaz pour y situer ce livre parce que j'avais d'abord choisi d'y vivre. En 2025, Carole et moi avons quitté Paris pour nous installer avec nos deux plus jeunes enfants dans ce village du Valais. Les trois grands avaient alors leur vie en France. Nous ne venions pas chercher un endroit où disparaître du monde. Nous voulions vivre à la montagne toute l'année, y travailler, y élever les enfants et retrouver ce paysage en rentrant chez nous.

Cette histoire avait commencé bien avant notre déménagement. Enfant, je venais skier ici, dans la maison de mon oncle et de ma tante. Je m'étais promis d'avoir un jour un toit dans ces montagnes. À l'époque, cette promesse ne pouvait guère désigner qu'une résidence secondaire. Mon avenir professionnel, lui, devait se construire ailleurs. J'avais suivi les étapes qui m'avaient conduit de Belfort à Paris, avec la conviction assez commune que les possibilités augmentaient à mesure que l'on se rapprochait des grandes villes.

J'ai raconté ce trajet dans *Le Bisse Cognitif*, mon premier livre. J'y cherchais à comprendre comment l'intelligence artificielle pouvait rendre accessibles, depuis un territoire comme le Valais, des capacités longtemps concentrées dans les métropoles. Le bisse, ce canal qui conduit l'eau vers les terres qui en ont besoin, m'avait fourni une image pour pen-

ser cette circulation. Notre installation nourrissait directement cette réflexion.

La beauté a compté tout autant. Avant d'ouvrir un dossier, je regarde la vallée. Après une journée difficile, il m'arrive de rester quelques minutes à la fenêtre. Les enfants grandissent avec les montagnes devant eux. Ce plaisir quotidien a beaucoup pesé dans notre choix.

J'ai fondé une agence digitale à Paris, puis l'ai vendue à un groupe suisse en 2023. Pendant les trois années suivantes, j'en ai accompagné l'évolution et les premières transformations liées à l'IA. En 2026, j'ai rejoint à Lausanne un groupe comme salarié, pour diriger sa transformation par l'intelligence artificielle, puis celle d'entreprises dans lesquelles il investissait. Les postes de cette nature se trouvaient surtout dans les grands centres économiques. Vivre en Valais ne faisait pas disparaître les trajets ; cela donnait une raison supplémentaire de revenir.

On employait parfois le mot évangéliste pour désigner ceux qui devaient expliquer l'IA, donner envie de l'essayer et aider les équipes à s'en saisir. J'ai fait une part de ce travail avec enthousiasme. Ensuite sont venues les décisions d'organisation, les investissements, les activités abandonnées, les départs que l'on ne remplaçait pas. Dans certaines entreprises, maintenir une activité viable a signifié réduire les effectifs. J'ai contribué à ces choix, directement ou indirectement. J'ai donc ma part de responsabilité dans les changements que je raconte.

Ce deuxième livre est un récit prospectif. Il avance le calendrier jusqu'en 2036. J'ai soixante-deux ans. Je travaille encore, cette fois comme indépendant, auprès d'entreprises suisses, valaisannes en particulier, qui cherchent leur place dans une concurrence devenue très vive. L'essentiel de ma carrière est derrière moi ; des rendez-vous continuent pourtant de remplir mon agenda. Carole exerce elle aussi son activité professionnelle. Nous organisons encore nos journées autour d'engagements à tenir.

Carole a une formation en sciences politiques et une façon de revenir aux conséquences d'une idée quand je suis encore emporté par ses possibilités. Elle aime qu'un livre résiste à nos envies, qu'un film nous conduise jusqu'à une fin que nous n'avons pas choisie. Elle s'inquiète de ce que nous n'apprendrons plus à faire si l'aide arrive toujours avant l'effort. Je lui réponds volontiers que l'IA permet au contraire d'aller plus loin, à condition de vouloir s'en servir. Nous avons tous les deux assez changé d'avis pour continuer à en parler sans chercher à départager définitivement un optimiste et une sceptique.

Les promenades de ce récit trouvent place entre nos obligations, un samedi, une fin d'après-midi libérée ou pendant quelques jours où nous accueillons nos petits-enfants. Ce sont les enfants de Valentine. Leur mère enseigne, leur grand-père parle parfois trop, et eux ne voient aucune raison d'écouter une explication jusqu'au bout si un chien passe à portée de main. Je leur raconte le monde que j'ai connu, persuadé d'évoquer hier, alors qu'ils m'écoutent comme on écoute quelqu'un parler d'une époque très lointaine.

Je connais ce décalage. Certaines histoires de mes aînés m'ennuyaient avant de me devenir précieuses. J'aimerais que quelques-unes de mes paroles leur reviennent un jour avec le plaisir de retrouver un moment passé ensemble. Ils oublieront peut-être ce que j'expliquais. Il restera une odeur de pain, une façon de marcher à trois, la voix de leur grand-père au milieu de la rue. C'est aussi pour cela que je continue.

Le futur dans lequel nous marchons repose sur une hypothèse forte : une intelligence artificielle générale apparaît en 2027. L'AGI, selon la définition de travail retenue ici, peut apprendre et accomplir une très grande diversité de tâches intellectuelles, dans plusieurs domaines, à un niveau comparable à celui de personnes qualifiées. Cette définition porte sur des capacités de travail. La conscience est une autre question ; les connaissances restent limitées et les erreurs possibles. Je lui prête ensuite des progrès très rapides, jusqu'à des capacités qui dépassent largement les nôtres dans de nombreux domaines. C'est cette étape ultérieure que j'appelle parfois superintelligence.

2026 sera donc, dans ces pages, la dernière année avant l'AGI. Le rendez-vous de 2036 se situe dix ans après ce point de départ, neuf ans après l'apparition de cette intelligence générale. Ce décalage compte : je veux regarder ce qui aura pu advenir en une décennie à partir du monde dans lequel j'écris, sans présenter mon calendrier comme une prédiction.

Un repère réel aide à comprendre pourquoi cette hypothèse mérite d'être explorée. METR mesure la difficulté de tâches surtout informatiques que des IA peuvent réussir, en

prenant pour référence le temps nécessaire à un professionnel. Dans le volet gauche du graphique, une heure signifie une tâche demandant environ une heure à cet humain, que le modèle est estimé capable de réussir une fois sur deux. Ce n'est ni le temps de travail de la machine ni une mesure de toute son intelligence.

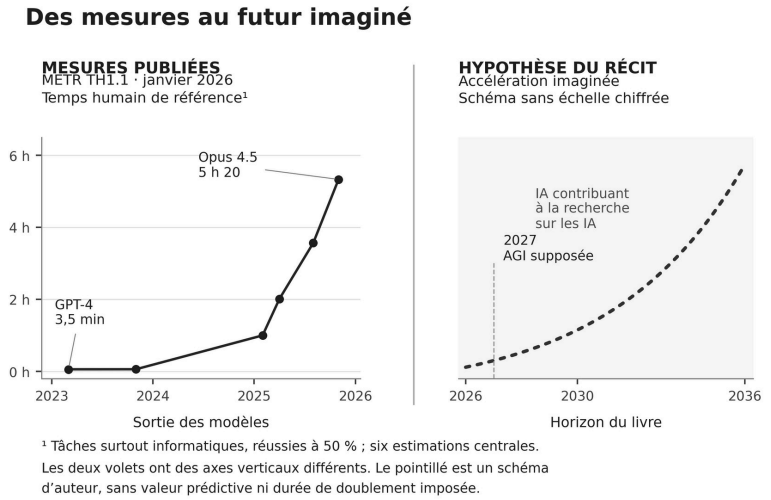

Figure 1. À gauche, six estimations centrales METR TH1.1 (janvier 2026). À droite, une accélération imaginée jusqu'en 2036, en pointillé et sans échelle chiffrée. Les axes verticaux diffèrent. Sources et méthode : repères en fin d'ouvrage.

Sur sa série historique, METR estimait un doublement de cet horizon autour de sept mois ; sur la période depuis 2023, autour de quatre mois avec sa méthode révisée. Le choix des tâches et de la période change l'estimation. Ces résultats

montrent des progrès rapides dans les domaines évalués. Ils ne garantissent pas qu'ils continueront au même rythme dans tous les métiers.

Le scénario ajoute une possibilité : les IA aident les chercheurs à construire leurs successeurs, qui peuvent à leur tour accélérer ce travail. Cette boucle pourrait raccourcir encore les cycles de progrès. Les mesures de METR ne démontrent pas que cette boucle explique à elle seule les résultats observés. Le calcul disponible, l'énergie, les expériences et la difficulté des découvertes peuvent aussi la ralentir. C'est à partir de ces possibilités, et de ces limites, que commence notre projection.

J'imagine aussi une diffusion massive de robots dans les maisons, les ateliers et les services. Des découvertes médicales transforment les possibilités de soin. La Suisse vote un revenu de base et cherche comment le financer. J'ai choisi de faire coexister ces transformations dans un même avenir pour regarder leurs effets sur nos vies. Leur réunion demande cependant beaucoup plus qu'une percée technique : des essais, des infrastructures, des décisions politiques, des financements et un accès suffisamment large aux progrès. L'arrivée d'une AGI ne commande ni une guérison ni une votation.

Ce monde explore une direction possible, avec des réussites que je souhaite et des conséquences que je redoute. Je lui prête des capacités techniques très avancées et plusieurs réponses collectives ambitieuses. D'autres enchaînements conduiraient ailleurs. Les repères de fin d'ouvrage indiquent

ces bifurcations ; le récit reste auprès des personnes qui vivent dans celui que j'ai choisi.

Nos enfants, Valentine, Charlotte, Maxence, Juliette et Édouard, apparaissent avec leurs vrais prénoms. À l'automne 2036, Valentine a trente-sept ans, Charlotte trente-trois, Maxence trente-deux, Juliette vingt et un et Édouard dix-sept. Je les imagine enseigner, travailler dans une bibliothèque, développer des outils, étudier à l'EPFL ou apprendre la charpente. Leurs parcours futurs sont des possibilités offertes au récit, pas des engagements pris à leur place. Il en va de même des deux enfants de Valentine qui m'accompagnent dans ces pages et auxquels je ne donne pas de prénoms.

Mon oncle Jean-Pierre et ma tante Martine figurent eux aussi avec leurs vrais prénoms et leur accord. Leurs métiers passés et nos souvenirs sont réels. La rémission durable de Jean-Pierre, leurs activités et les progrès de santé que je leur prête en 2036 appartiennent au scénario.

Claire, Samuel, Jeanne et plusieurs autres habitants dont je raconte la vie sont inventés. Certains lieux existent, comme les Arcades ou la Maison de la santé. L'avenir professionnel de Valentine, la coiffeuse des Arcades, est imaginé à partir de ce que je connais d'elle. Pour le projet collectif qui occupe la fin du livre, je pars du souvenir d'un grand bâtiment de la commune ayant accueilli des colonies de vacances, puis des réfugiés. J'en invente l'intérieur, la propriété future et la transformation. Rien de ce qui suit n'annonce un projet immobilier réel. La séance des Fermes d'Alice, animée par Sté-

phanie pour FDM, est également une scène future imaginée à partir de notre résidence et de son administration actuelles.

Les repères placés en fin d'ouvrage permettent de retrouver les sources, les dates et les calculs. On peut les consulter ou continuer à marcher. J'ai voulu garder, dans les chapitres, la place des gens : leurs hésitations, leurs projets, les petites contrariétés qui résistent à nos grandes explications.

Il est temps de sortir. Les enfants sont prêts depuis un moment.

PROLOGUE

Quatorze ans dans une matinée

Ce premier samedi d'octobre 2036, je cherche un document avant de partir. J'ai promis aux enfants que cela prendrait deux minutes. La formule appartient à une longue tradition familiale dont ils connaissent déjà les résultats.

Sur l'écran du bureau apparaît un échange avec ChatGPT, conservé depuis les premières années. Je lui demandais de reprendre une réponse, puis de la raccourcir, puis de vérifier ce qu'il venait d'affirmer. Il s'excusait avec une assurance presque aussi grande que celle de son erreur. Mon petit-fils se penche pour lire. Il me demande pourquoi je devais expliquer autant de fois la même chose.

Pour lui, cet écran est un objet ordinaire. On lui parle, il répond, il fait apparaître ce dont on a besoin. Le calcul se passe ailleurs, ou dans les équipements du logement, sans qu'il soit nécessaire d'en connaître chaque détail. Le clavier et la souris ont quitté notre bureau depuis longtemps. Nous conservons des gestes pour désigner, agrandir ou interrompre, mais la voix suffit à l'essentiel de nos demandes. Les petites hésitations, les phrases reprises et les explications données dans le désordre ne gênent guère les systèmes de 2036.

Je pourrais consulter ce document sans l'afficher. J'ai accepté l'implantation d'une interface qui me permet de solliciter mon assistant sans téléphone ni écouteurs. Je formule ma demande intérieurement après l'avoir activée ; mes pensées ne sont pas une conversation ouverte. J'apprécie d'avoir les mains et les oreilles libres. Ce matin, je garde l'écran allumé pour que les enfants voient ce que je leur montre.

Carole pose son iPhone 28 sur le bureau pour m'aider à chercher. Elle préfère encore un appareil qu'elle peut laisser dans une autre pièce. Je lui ai vanté le confort de mon implant. Elle m'a demandé si j'avais prévu de laisser ma tête à l'entrée lorsque nous recevions des amis.

Je fais afficher une photo de mon ancien poste de travail. Mon petit-fils remarque d'abord les touches. Il croit à un instrument de musique, puis comprend qu'on écrivait les lettres une à une. Je lui montre le mouvement de mes doigts dans le vide. Sa sœur essaie aussitôt, avec beaucoup plus d'ampleur que n'en demandait la frappe. Ils trouvent étrange que nous ayons passé tant d'heures devant une table pour parler à des machines qui, manifestement, ne nous écoutaient pas.

Leur étonnement me rappelle celui de mes aînés lorsque je leur avais montré un téléphone fixe à cadran. Il fallait introduire un doigt, faire tourner le disque, attendre son retour, recommencer pour le chiffre suivant. Eux avaient grandi pendant que les smartphones entraient dans les poches. Ce qui avait longtemps été un progrès était devenu, en quelques gestes, une drôle de complication. Nous ne mesurions pas la

même chose : je retrouvais un usage ; ils découvraient tout le travail nécessaire pour obtenir un résultat banal.

En novembre 2022, je n'aurais pourtant échangé pour rien cette fenêtre de conversation imparfaite. OpenAI venait d'ouvrir ChatGPT au public. L'IA existait depuis longtemps dans les laboratoires et dans de nombreux services. Pour la première fois, beaucoup d'entre nous pouvaient lui parler directement. On pouvait poser une question de métier, demander un texte, montrer un problème de code. La réponse arrivait avec une aisance dont nous n'avions pas l'habitude.

J'ai d'abord beaucoup écouté. Des heures et des heures de podcasts pour comprendre les bases, reprendre un mot, rattacher une explication à quelque chose que je connaissais. Après notre installation à Haute-Nendaz, en 2025, cette curiosité avait trouvé son chemin quotidien le long de la plaine des Écluses, souvent très tôt le matin ou tard le soir. Scotch avançait à mon côté, huitante kilos de bullmastiff beaucoup moins impressionnés que moi par l'annonce du modèle de la semaine.

Des Nendards me connaissaient d'abord comme le papa d'Édouard. Pour d'autres, j'étais l'homme au gros chien, avec son téléphone à la main et ses écouteurs dans les oreilles. Je pouvais m'arrêter pour laisser passer quelqu'un, mettre le podcast en pause, puis dicter l'idée qui venait de me traverser. Grok, ChatGPT, Claude, Gemini : je passais de l'un à l'autre selon les progrès annoncés, les essais du moment et, je dois le reconnaître, un peu selon la hype. Scotch reniflait le même coin d'herbe pendant que je demandais à une intelli-

gence lointaine ce qu'une phrase entendue trois secondes plus tôt allait changer à mon métier.

Le matin, il arrivait que la station ne soit pas encore tout à fait réveillée. Le soir, quelques fenêtres restaient allumées au-dessus du parcours. J'écoutais, je reformulais, je revenais sur mes questions. Une partie de ce que j'ai compris de cette révolution s'est construite ainsi, entre deux arrêts du chien, dans une promenade dont je ne savais plus très bien lequel de nous deux avait le plus besoin.

Puis j'ai essayé moi-même. Le passage de l'écoute à l'usage a dissipé quelques illusions et en a créé d'autres. Une tâche qui m'aurait demandé une heure se trouvait parfois bien engagée en quelques minutes. Le lendemain, je perdais le temps gagné à corriger une erreur que la machine soutenait avec aplomb. Je comprenais mieux pourquoi les personnes les plus enthousiastes et les plus sceptiques semblaient quelquefois décrire deux produits différents. Elles n'avaient pas posé la même question, ni la même exigence au résultat.

Nous apprenions à écrire des prompts. Le mot désignait les consignes données à l'outil : le contexte, le rôle attendu, les documents utiles, les contraintes, le résultat souhaité. Il fallait souvent mettre de l'ordre dans sa demande avant d'espérer en recevoir dans la réponse. Cette discipline avait quelque chose de formateur. Elle nous obligeait à préciser ce que nous voulions, et révélait parfois que nous ne le savions pas nous-mêmes.

Chez Arneo, l'agence digitale que j'avais fondée, nous partagions des formulations qui fonctionnaient, des méthodes

de vérification et des exemples à reprendre. Certains savaient tirer beaucoup plus de l'outil que d'autres. La maîtrise des consignes occupait une place considérable dans cette différence. Nous lui avions donné des noms, des formations, quelquefois des promesses professionnelles un peu trop longues pour ce qu'elles allaient durer.

Les systèmes avaient ensuite mieux compris nos intentions incomplètement formulées. Ils savaient relancer, rapprocher un détail dit plus tôt d'un autre que l'on venait d'ajouter, reformuler sans obliger à tout recommencer. L'art d'ordonner chaque phrase était devenu moins indispensable. Il restait utile de savoir ce que l'on cherchait, de distinguer une réponse séduisante d'une réponse qui tenait, mais nous n'avions plus besoin de parler comme un formulaire pour obtenir de l'aide.

Mon petit-fils écoute encore. Je voudrais lui faire sentir pourquoi cette évolution avait déplacé tant de choses. Je cherche une comparaison, et me voilà remontant beaucoup trop loin.

Je lui parle de la force qui venait des corps, des animaux, de l'eau et du vent ; puis de la vapeur, des machines et des usines. Je lui explique que l'électricité et la production de masse ont fait entrer des équipements nouveaux dans les ateliers et les maisons. L'informatique et les réseaux ont ensuite permis de calculer, de conserver et de transmettre presque instantanément. À chaque fois, les transformations ont touché les métiers, les villes, les habitudes, la manière de partager les revenus.

Ces révolutions ne s'étaient pas succédé proprement partout. Des gens portaient encore des charges à la main dans un monde où d'autres commençaient à confier leurs analyses à des machines. Mais nous avions longtemps gardé une frontière rassurante : les outils pouvaient dépasser notre force, notre mémoire ou notre vitesse de calcul ; comprendre un problème et en tirer un jugement semblait demeurer notre domaine.

L'IA avait commencé à déplacer cette frontière. Dans mon milieu, nous l'avions d'abord vécu comme une amélioration formidable de nos capacités. Les personnes expérimentées savaient reconnaître une mauvaise réponse, fournir le détail qui manquait et inscrire le résultat dans une situation réelle. Je défendais volontiers l'idée que l'IA sans expertise senior ne valait pas grand-chose. Cette phrase exprimait une précaution utile. Elle me réservait aussi, je dois le reconnaître, une place assez confortable dans l'avenir.

L'expérience avait compté. Elle comptait encore. Mais la forme de son avantage changeait à mesure que les outils apprenaient à examiner leurs propres propositions, à chercher des objections, à tester, à corriger. Nous avions déplacé les professionnels vers la supervision avant de constater qu'il fallait parfois moins de superviseurs. Les équipes augmentées produisaient davantage ; les entreprises n'avaient pas toujours davantage de travail à leur confier.

Avant même l'AGI, les consignes avaient commencé à descendre des conseils d'administration. Plusieurs dirigeants saisissaient encore mal ce que ces systèmes savaient faire. Ils

avaient en revanche compris que l'entreprise ne pouvait pas manquer ce qui allait devenir son présent et son avenir. « Il faut faire de l'IA » arrivait dans les équipes avec la fermeté d'un objectif et très peu des précisions qui en auraient fait un projet.

On achetait des abonnements, on ouvrait des accès, on distribuait des enveloppes de tokens. Dans certaines organisations, le tableau de suivi mesurait l'adoption à ce qui avait été consommé. Un compteur qui montait rassurait plus facilement qu'un salarié expliquant pourquoi, pour cette tâche précise, il avait encore mieux fait de travailler autrement. Nous avions confondu la dépense d'une ressource et le progrès qu'elle devait permettre.

J'en ai entendu une illustration qui m'est restée : un collaborateur faisait correctement son travail, avec l'IA là où elle l'aidait, puis lui demandait de calculer toujours plus de décimales de pi pour vider son quota. Son travail avançait, le compteur aussi ; tout le monde pouvait être satisfait du tableau. L'histoire avait quelque chose de comique tant qu'on ne pensait pas au temps des équipes, à l'argent engagé et à l'électricité dépensée pour alimenter cette preuve d'enthousiasme.

En 2027, l'apparition des capacités que nous avons fini par appeler générales a accéléré cette évolution. Il n'y a pas eu un matin où tous les métiers changeaient à la même heure. Les débats sur le mot AGI ont duré, et certains publicitaires l'avaient employé avant d'en avoir les moyens. Les organisations, elles, ont bientôt regardé ce qu'elles pouvaient faire.

Une suite d'opérations autrefois répartie entre plusieurs personnes pouvait être confiée à un système qui la préparait, la contrôlait et n'en remontait que les décisions autorisées.

Les progrès avaient ensuite dépassé une partie de nos comparaisons habituelles. Une difficulté que l'on citait encore en réunion pour rassurer une équipe cessait d'être pertinente quelques mois plus tard. On parlait d'exponentielle parce que les seuils semblaient se rapprocher. Le temps nécessaire pour se former ou réorganiser une entreprise paraissait soudain très long.

La robotique a suivi avec ses propres obstacles. On ne plie pas une chemise avec du raisonnement seulement. Il faut saisir le tissu, sentir ce qui glisse, disposer d'énergie, éviter le pied d'un enfant. Les annonces d'Elon Musk, l'effort industriel chinois et les démonstrations de plusieurs fabricants ont donné une idée de l'ambition. La diffusion a vraiment changé d'échelle lorsque les appareils sont devenus des services que l'on pouvait louer, entretenir et remplacer, au lieu de merveilles dont il fallait s'occuper soi-même.

Des milliers de robots ont rejoint les entreprises et les foyers, puis leur présence a cessé de mériter un commentaire. Ils ont diminué la fatigue de certains métiers, retiré des heures de travail à d'autres, rendu possibles des aides quotidiennes longtemps trop coûteuses. Les personnes âgées ont gagné des années chez elles. Des artisans ont retrouvé du sommeil. Des employés qui avaient très bien appris les nouveaux outils ont néanmoins perdu leur poste.

Il avait fallu inventer des réponses à ces vies devenues moins dépendantes d'un salaire, ou privées de lui malgré elles. Les pays ne l'avaient pas fait ensemble. Certains avaient accéléré, d'autres avaient voulu fermer la porte ; de nouvelles richesses s'étaient accumulées, de nouveaux écarts aussi. La Suisse avait fini par voter un revenu de base. On avait d'abord beaucoup parlé des tokens, puis découvert que la circulation de la richesse se laissait moins facilement compter que les unités affichées sur une facture.

Je pourrais continuer. Les enfants ont déjà obtenu l'essentiel de ce qu'ils voulaient savoir : autrefois, les machines comprenaient mal, les adultes tapaient avec leurs doigts et leur grand-père écoutait des gens parler dans ses oreilles en allant au travail. Le reste pourra attendre.

Mon petit-fils s'éloigne de l'écran, sa sœur a déjà mis une chaussure. J'ai voulu leur raconter quatorze ans et ils attendent seulement que je retrouve mes clés.

Je les suis dehors. La fraîcheur me prend au visage. Les sommets sont déjà au soleil. Plus bas, une brume légère couvre encore une partie de la vallée. Je m'arrête quelques secondes, comme je le fais souvent sans m'en rendre compte. C'est toujours le paysage que j'avais aimé enfant.

Nous sommes venus chercher cela aussi, Carole et moi : la beauté d'un endroit dont on profite même en allant acheter du pain. Tant de choses ont changé en dix ans. Ce plaisir-là est resté. Les enfants m'attendent sur le chemin ; je les rejoins.

CHAPITRE 1

Le courrier descend du ciel

Partie I — Ce que les enfants trouvent ordinaire

Le drone arrive pendant que je referme la porte. On l'entend avant de le voir, un bruit bref qui grossit au-dessus des toits puis change de hauteur. Il se présente face à la zone de dépôt, corrige légèrement sa position et descend. Mon petit-fils recule d'un pas pour lui laisser la place. Il connaît la distance à garder ; je suis le seul à interrompre ma phrase pour regarder.

Sous le marquage jaune de la Poste, un compartiment s'ouvre. Un colis d'Amazon et une enveloppe sont déposés dans le réceptacle. La livraison est confirmée, les attaches se retirent, l'appareil repart vers le prochain arrêt. Pendant quelques secondes, le papier de l'enveloppe frémit encore. Puis nous retrouvons les bruits de la rue, une porte, des pas, le souffle d'un véhicule plus bas.

Ma petite-fille veut savoir ce qu'il y a dans le carton. Elle ne s'intéresse pas au moyen de transport. J'ai commandé quelque chose qui n'est pas pour elle, ce qui réduit considérablement l'importance de l'événement. Je remets le colis à l'intérieur, glisse l'enveloppe dans ma poche et lui demande si elle sait qui faisait cela autrefois.

Elle répond que c'était un autre drone.

Je lui parle du facteur, d'une personne qui préparait sa tournée et passait de maison en maison. Nos véhicules postaux étaient jaunes eux aussi. Dans les rues de la station et sur les chemins qui montaient vers certains chalets, on en voyait souvent avec quatre roues motrices. Le mauvais temps, la pente et les accès ne permettaient pas toujours de se contenter d'une petite voiture de ville. Le véhicule avançait, s'arrêtait, repartait ; quelqu'un tendait le bras vers une boîte ou descendait pour porter un paquet.

Mon petit-fils essaie de reconstituer la tournée. Il regarde les bâtiments autour de nous, en compte quelques-uns, puis renonce. Ce qui le surprend tient dans une question très simple : le facteur arrêtait donc son véhicule et le redémarrait à chaque boîte aux lettres, à chaque chalet ? Je précise que certaines boîtes étaient regroupées et qu'il pouvait faire plusieurs livraisons à pied depuis un même arrêt. Mais oui, une journée entière était en partie faite de ces gestes, répétés jusqu'à ce que le véhicule soit vide.

Il reste un instant silencieux. Je sais ce qu'il est en train de compter : les arrêts, les portes ouvertes et refermées, les quelques mètres refaits autant de fois. Pour moi, ces mouvements appartenaient à un service familier. Il y voit la quantité d'efforts dont nous avions besoin pour faire arriver une enveloppe.

Sa sœur pose une autre question. Où est-il parti, le facteur ?

Je cherche ce que je sais de la suite de sa vie. Une livraison bien précise me revient d'abord, et le souvenir me fait sourire avec un peu de gêne.

Scotch pesait huitante kilos. C'était notre bullmastiff, dans les années où nous nous installions ici, un chien dont le gabarit suffisait à expliquer la taille des commandes que je faisais. Les croquettes arrivaient par lots de plus de cent kilos, répartis en plusieurs sacs et colis. À cette époque, notre facteur les apportait. Je reconnaissais sa tournée au bruit du véhicule, puis je voyais les paquets et je comprenais, avant même qu'il le dise, ce qu'il pensait de ma commande.

Il se plaignait du poids. Il avait raison. J'étais heureux de recevoir ce dont nous avions besoin, moins heureux de le voir porter pour nous cette masse de nourriture. Je m'excusais, je donnais un coup de main quand j'étais là, je cherchais une plaisanterie qui ne rendait évidemment pas le sac plus léger. Dans un village comme le nôtre, je n'avais pas trouvé d'autre solution de livraison adaptée. Ma facilité reposait, très concrètement, sur l'effort de quelqu'un.

Les enfants connaissent Scotch par les photos que nous avons gardées. Ils me demandent si les cent kilos correspondaient à un seul repas. Je leur explique la réserve, les sacs, la différence entre un chien immense et un animal capable de vider un entrepôt. Ils rient. L'ancien métier du facteur vient de trouver pour eux une unité de mesure beaucoup plus intéressante que le nombre de lettres.

Le drone de ce matin ne porte pas de telles charges. Les livraisons lourdes passent par d'autres véhicules et d'autres appareils, au sol. Leur organisation a changé aussi, avec des équipements qui montent, déplacent ou déposent les colis sans demander à une personne de les soulever à chaque

étage. Je trouve cela heureux. Le souvenir du facteur ne m'oblige pas à regretter les cent kilos qu'il transportait pour mon chien.

Je reviens à la question de ma petite-fille. Celui qui assurait nos dernières tournées a pu terminer ses années de travail dans un service d'appui aux livraisons, avant de prendre sa retraite. Les mêmes passages n'ont pas été confiés à un remplaçant. D'autres personnes ont eu des fins de parcours moins tranquilles. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de chacun et je le dis aux enfants. Le métier a disparu de nos tournées ordinaires ; les gens, eux, ont dû continuer leur vie.

Ils comprennent assez bien qu'une machine ait repris une tâche. Ils comprennent moins facilement pourquoi cela change autant les journées de celui qui la faisait. Il faut leur expliquer qu'un emploi donnait de l'argent, mais aussi une heure de départ, des collègues, une succession de lieux où l'on était attendu. Le facteur avait sans doute ses habitudes préférées et d'autres qu'il aurait volontiers abandonnées. Les miennes arrivaient en sacs de croquettes.

Je n'idéalise pas toutes nos rencontres. Il devait aller vite. Parfois nous n'échangions qu'un signe, parfois je n'étais pas chez moi. Le contact humain avait déjà été comprimé par l'organisation de la tournée, les horaires et les objectifs. Il serait injuste de transformer rétrospectivement chaque livraison en visite de voisinage. Pourtant, certains jours, nous parlions une minute. Cette minute avait existé parce qu'un service nécessaire avait amené quelqu'un devant notre porte.

Nous descendons vers le village. Mon petit-fils jette un dernier regard au réceptacle. Il me demande si l'enveloppe aurait pu être envoyée à l'écran. Probablement. Quelqu'un a néanmoins voulu faire parvenir du papier. Je touche ma poche sans l'ouvrir. Pour une fois, je peux laisser une question en suspens : le courrier attendra notre retour.

Les enfants se disputent doucement la place à ma droite, puis choisissent chacun un côté. J'avance moins vite qu'en allant seul chercher du pain, et cela tombe bien. Nous n'avons pas d'heure de livraison à tenir.

Un peu plus loin, ma veste ouvre légèrement sa doublure pour évacuer la chaleur. Je n'y prête attention que lorsque mon petit-fils me demande si j'ai froid. Je consulte au même moment une réponse arrivée dans mon implant et lui fais répéter.

— Tu peux revenir avec nous ?

Il n'a pas élevé la voix. Je coupe l'assistant. J'avais supprimé les écouteurs ; lui avait très bien reconnu mon absence.

CHAPITRE 2

Merci, bonne journée

Partie I — Ce que les enfants trouvent ordinaire

Le car postal s'arrête un peu plus loin. Sa couleur demeure assez vive pour se détacher des façades et des voitures. Les portes s'ouvrent, un homme descend avec son sac, puis deux enfants qui se retournent vers l'avant du véhicule. Merci, bonne journée. Une femme dit au revoir en cherchant ses gants. Le chauffeur répond, parfois d'un mot, parfois d'un mouvement de la main, et attend que le passage soit libre.

Cette petite suite de salutations nous a marqués, Carole et moi, après nos années parisiennes. Ici, le merci s'apprenait avec les premiers trajets. À six ans comme à soixante, on le disait en descendant, quelquefois d'une façon un peu mécanique, mais volontiers. On n'avait pas besoin d'être d'humeur à parler pour reconnaître celui qui venait de nous conduire.

À Paris, ce qui nous avait le plus pesé n'était pas une violence quotidienne. Il y avait eu des tensions, parfois des scènes pénibles. Le plus courant restait pourtant l'anonymat : monter sans regarder le chauffeur, passer près d'un voisin dont on ne savait rien, attendre derrière une personne âgée qui peinait à avancer. Je me souvenais de soupirs, de regards sur une montre, d'une porte devant laquelle quelqu'un essayait de se débrouiller seul alors que nous étions nombreux.

Des rencontres et des gestes généreux nous manquaient aussi depuis notre départ de Paris. Les petites indifférences, elles, s'étaient ajoutées les unes aux autres. Aucune n'avait suffi à nous faire annoncer qu'il était temps de partir. Elles avaient lentement donné une forme à l'endroit où nous aimerions vivre ensuite. À Haute-Nendaz, entendre un enfant dire au revoir au chauffeur avait rendu cette différence presque tangible.

Mes petits-enfants le font eux aussi lorsqu'ils prennent le car avec leur mère. Aujourd'hui, nous le regardons depuis le trottoir. Le chauffeur relève les yeux et nous reconnaît. Je lui rends son signe. Un couple de visiteurs s'attarde près de la vitre avant de s'éloigner. L'homme montre discrètement le poste de conduite à sa compagne ; ils semblent surpris d'y avoir encore trouvé une personne.

Dans la plaine, les transports ordinaires n'ont plus de conducteur embarqué. À Sion, les bus et les taxis se déplacent seuls ; les trains et les principaux transports de marchandises sont également automatisés. Des équipes surveillent les réseaux, entretiennent les véhicules et interviennent quand un incident l'exige. Le travail n'a pas quitté l'organisation des transports, mais le siège à l'avant n'est plus un poste occupé à chaque voyage.

Des visiteurs photographient parfois le chauffeur comme une curiosité locale. Lui poursuit sa tournée, avec ses horaires et ses passagers. Ce métier devenu rare en ville reste nécessaire ici.

Mon petit-fils voudrait savoir pourquoi on lui a laissé le volant. La question appelle un récit plus intéressant que la réponse générale selon laquelle les routes de montagne seraient difficiles. Les machines savent faire bien des choses difficiles. Ce qui avait retardé le changement ici tenait à des situations très précises, au coût d'un service fiable et aux choix des autorités après les essais.

Je pense à la descente par Fey vers la plaine, à ces endroits où la largeur de la route ne permet pas de se croiser. Quand on la connaît, on ne regarde pas seulement devant son capot. On cherche plus loin, dans un autre lacet ou au-dessus d'un mur, le véhicule qui va bientôt arriver. On remarque celui qui monte avant de s'engager, on attend dans l'endroit encore assez large, puis on échange un signe en se croisant. Une partie de la conduite se passe avant que la difficulté apparaisse devant soi.

Ce savoir vient de l'habitude. Il peut s'expliquer, se transmettre, se représenter dans un système. Il avait pourtant fallu plus qu'un excellent respect des règles de circulation pour en faire un service régulier dans les conditions des essais. Les marges de sécurité retenues, les autorisations de manœuvre et la manière dont les véhicules réagissaient les uns aux autres comptaient autant que leur capacité à reconnaître une pente.

Dans l'un des essais dont je me souviens, deux véhicules automatisés s'étaient trouvés de part et d'autre d'un passage étroit après un virage. Chacun avait correctement identifié la présence de l'autre. Chacun attendait une situation qui ren-

drait sa progression suffisamment sûre. Reculer jusqu'à la zone de croisement dépassait, dans ces circonstances, ce qu'on avait autorisé au système sans intervention. Rien ne heurtait rien ; rien n'avançait non plus. La prudence avait produit une immobilité impeccable.

Une personne avait fini par reprendre la situation. Il n'y avait pas eu d'accident spectaculaire à montrer, seulement du retard, des passagers à prendre en charge et un service que l'on ne pouvait pas laisser suspendu chaque fois que les conditions sortaient du cadre prévu. D'autres tests avaient réussi. L'ensemble n'avait pas convaincu les responsables de retirer immédiatement tous les conducteurs de ces lignes.

Les enfants trouvent cela amusant. Leur tante Juliette aurait sans doute demandé pourquoi les deux systèmes ne négociaient pas simplement une solution. Elle aurait eu raison de poser la question. Les versions suivantes avaient fait des progrès dans ce domaine. Le maintien des chauffeurs en 2036 ne prouvait pas qu'une intelligence artificielle ne comprendrait jamais une route valaisanne. Il disait qu'une collectivité avait jugé préférable, pour certains parcours et à ce moment-là, de garder une personne à bord avec les aides disponibles.

Notre chauffeur profite lui aussi des progrès de l'IA. Il connaît l'état des prochains tronçons et les risques signalés. L'assistance l'aide à conduire ; les passagers peuvent toujours s'adresser à lui.

Une vieille dame a oublié un sac. Le chauffeur l'appelle avant qu'elle soit trop loin, attend qu'elle revienne et le lui tend. Ma petite-fille observe l'échange. La vieille dame sourit,

le chauffeur lui répond. Personne ne semble lui reprocher le petit retard.

À l'arrêt, une voyageuse demande son chemin en italien. Le chauffeur comprend sa question et lui répond en français ; ses lunettes à elle en affichent la traduction. Elle le remercie en français, avec une hésitation sur le dernier mot. On pouvait donc encore se débrouiller sans rien se faire implanter. Je connais quelqu'un qui me le ferait remarquer.

Le car repart. Mon petit-fils l'accompagne du regard jusqu'au tournant. Il me demande si les chauffeurs existeront encore quand il sera grand. Je serais heureux de lui donner une réponse rassurante, mais dix années passées à annoncer des transformations devraient au moins m'avoir appris à ne pas promettre la durée d'un métier parce que j'aime le voir exercer.

Je lui dis que nous pouvons décider de garder des personnes dans certains services, si nous acceptons d'en payer le coût et si leur présence compte pour nous. Ce choix peut changer ; il mérite d'être fait consciemment. Il réfléchit, puis me demande si les passagers disent merci aussi dans les bus sans chauffeur. Je n'en sais rien. Il propose d'essayer lors de notre prochaine descente à Sion.

Nous reprenons notre chemin. Derrière nous, le bruit du moteur s'éloigne. Mon petit-fils se retourne pour regarder le car disparaître au prochain virage.

— À Sion, tu me rappelleras d'essayer ?

CHAPITRE 3

Les vitrines que je suis seul à voir

Partie I — Ce que les enfants trouvent ordinaire

Au café des Arcades, deux habitués m'interpellent en patois. Celui de Nendaz appartient au francoprovençal ; avec des amis du Haut-Valais, nous passons parfois au Walliserdeutsch. Ce ne sont pas les mêmes parlers, et mes amis tiennent à la différence. Les outils ont puisé dans des enregistrements et des récits confiés par les habitants. Ils m'aident à suivre des conversations dont j'aurais autrefois perdu les trois quarts.

Je réponds avec une facilité qui ne m'appartient pas tout à fait. L'un des hommes me demande alors des nouvelles d'un cousin. Je dois avouer que j'ignore de qui il parle. Mon accent était meilleur que ma connaissance de la famille.

Sous les Arcades, ma petite-fille se met à marcher sur les joints du sol. Elle a choisi une règle que son frère juge mauvaise, parce qu'elle lui permet de changer de pied sans perdre. Ils discutent de cela pendant que je m'arrête devant une vitrine. Ce que je regarde n'est plus derrière le verre.

J'ai connu plusieurs vies de ces commerces, depuis les séjours d'autrefois jusqu'aux années où nous nous sommes ins-

tallés. Dans mon souvenir, la station avait pu donner l'impression de presque se suffire à elle-même. On y trouvait de quoi manger, s'habiller, équiper la maison, réparer ou offrir. Je me souviens même d'un Benetton, avec son fameux « United Colors ». Il y avait aussi un magasin de sous-vêtements. Ce détail me revient avec une netteté disproportionnée, peut-être parce qu'il dit mieux qu'un inventaire la diversité de ce qui se vendait ici.

L'autarcie était une impression. Les produits arrivaient évidemment d'ailleurs, les habitants descendaient dans la vallée et les saisons organisaient les affaires. Mais on pouvait satisfaire beaucoup de besoins sans quitter la station. La rue avait cette épaisseur particulière des lieux où l'on se croise pour des raisons différentes : un achat nécessaire, un conseil, une commande, une petite urgence.

Puis les banques ont pris beaucoup de place dans mes souvenirs des vitrines. Il fallait entrer, attendre, parler à quelqu'un pour des opérations qui s'étaient ensuite déplacées vers un appareil dans la poche. La digitalisation et les smartphones ont réduit les occasions de pousser ces portes. À la fin de cette période, je ne retrouvais pratiquement plus, dans le paysage bancaire familier de la station, que Raiffeisen et la Banque cantonale du Valais.

Les agences immobilières avaient à leur tour multiplié les annonces. On s'arrêtait devant les photos de terrasses, de salons et de sommets, on comparait les surfaces, on cherchait le prix. Le paysage servait d'arrière-plan à une promesse de vie. Je connaissais bien la force de cette promesse : j'avais

voulu l'habiter moi aussi. Mais la même attractivité qui donnait envie de venir pouvait rendre l'installation difficile à ceux qui devaient travailler ici.

En 2036, une partie de ces vitrines a encore changé d'usage. Les recherches de biens, les estimations et les visites préparatoires se font presque entièrement par les outils. Des professionnels interviennent pour certaines situations, des actes et des relations, mais il faut moins de mètres de vitrine pour montrer des annonces accessibles partout. Dans un ancien local, des gens sont assis devant un problème posé sur une table. Dans un autre, on sert le premier café d'une longue matinée. Les salles de stimulation cognitive côtoient des restaurants, des bars et quelques services dont les noms auraient demandé une explication dix ans plus tôt.

Je montre aux enfants un espace où l'on peut venir construire, raisonner, lire ou chercher à plusieurs. Mon petit-fils demande si c'est une école pour adultes. Je lui réponds que personne n'y reçoit de bulletin. Il y voit tout de suite un avantage. Nous en reparlerons, mais je sens qu'une longue explication risquerait de faire perdre à sa sœur la partie compliquée qu'elle mène contre les joints du sol.

Au café, quatre personnes ont déjà sorti les cartes. Une cinquième arrive, pose une main sur une épaule et regarde le jeu avant de commander. Le lieu a conservé sa fonction, mais il a retrouvé une fréquentation qui m'aurait surpris dans certaines années précédentes. On vient y passer un moment, attendre quelqu'un, retrouver des partenaires. La tasse ou la bière accompagne quelque chose que les foyers équipés et les

divertissements à la demande ne procurent pas toujours : une place où l'on n'a pas besoin d'organiser chaque rencontre.

La salle n'est pas pleine de gens heureux parce qu'ils ont du temps. Il y a des habitudes, des solitudes, des après-midi faciles et d'autres plus longs. Certains travaillent encore, comme moi ; certains exercent moins ; d'autres cherchent une activité ou ont cessé d'en attendre une rémunération. Le café ne résout pas ces différences. Il leur permet parfois de se rencontrer sans commencer par remplir une fiche de situation.

L'odeur du pain nous atteint avant l'entrée de la boulangerie. Je pense toujours pouvoir passer devant sans m'arrêter et je me trompe assez régulièrement. Les enfants se rapprochent de la vitrine avec un intérêt soudain très commun. Je commande, le boulanger prend un sac et me demande si nous serons nombreux ce soir. Il connaît assez bien nos passages pour deviner les repas de famille à la quantité de pain.

Je le connaissais déjà lorsque ses journées commençaient vers trois ou quatre heures du matin. Il préparait les pâtes, suivait les fermentations et les cuissons pour que les produits soient prêts à l'ouverture, le matin même. Toutes les boulangeries n'avaient pas la même organisation, mais dans la sienne le travail de nuit tenait une place que ses clients percevaient surtout quand il la racontait. Nous entrions pour acheter quelque chose de chaud ; lui avait déjà plusieurs heures de journée derrière lui.

Les équipements ont progressivement repris une grande partie de cette production nocturne. Le pétrissage était mécanisé depuis longtemps ; l'automatisation a gagné les enchaî-

nements, les manipulations, le suivi des pâtes et la sortie des fournées. En 2036, il arrive environ une heure avant l'ouverture. Il vérifie la production, organise la présentation, ajuste ce qu'il veut proposer et prépare son accueil. Il a surtout retrouvé des nuits qui ressemblent à celles des personnes à qui il vend son pain.

Je ne sais pas si ses clients paient pour ce sommeil, mais je le vois dans sa manière d'être là. Il prend le temps de parler, met de côté un produit pour une habituée, remarque qu'un enfant a grandi. Il choisit ce qu'il veut donner comme caractère à sa boutique. Certains clients viennent autant pour le retrouver que pour acheter leur pain.

Il a fallu investir et apprendre à dépendre autrement d'un prestataire. Une machine entretenue coûte quelque chose, une panne peut gâcher une matinée, le gain ne se répartit pas automatiquement entre tous ceux qui travaillaient auparavant dans le laboratoire. Certaines heures salariées ont disparu. Son histoire est néanmoins celle d'une amélioration qu'il serait absurde de lui refuser au nom de la beauté supposée du travail à quatre heures du matin.

Mon petit-fils veut savoir si le pain fabriqué la nuit par les robots sent la même chose. Le boulanger lui tend le sac, ouvert assez largement pour qu'il se fasse une opinion. L'enfant approche le visage avec prudence, puis regarde sa sœur comme s'il venait d'obtenir un résultat expérimental. Elle voudrait surtout savoir si elle peut en manger maintenant.

Nous partageons un petit morceau dehors. La croûte se brise, des miettes se posent sur les vêtements et je retrouve

une sensation qui n'a besoin d'aucune date. Je pourrais raconter le prix du pain, le coût du travail ou les usages de la rue. Pour quelques mètres, je préfère les laisser manger.

Claire arrive en face, son sac sur l'épaule. Elle habite depuis plusieurs années dans le voisinage et nous avons pris l'habitude de parler lorsque nos chemins se croisent. Elle reconnaît les enfants de Valentine, me demande comment va Carole, puis remarque la trace de farine sur mon manteau. J'ai probablement voulu saisir le pain avant qu'il soit emballé. Elle sourit et m'aide à l'enlever.

Il y a longtemps que je connais Claire. C'est pourtant seulement après la disparition de son emploi que j'ai compris ce qu'elle y faisait vraiment.

CHAPITRE 4

Claire, avant les chiffres

Partie I — Ce que les enfants trouvent ordinaire

Nous nous asseyons quelques minutes près des Arcades. Claire a un rendez-vous plus tard ; les enfants ont encore du pain et un muret à portée de leurs jeux. Elle me parle d'un bâtiment que je connais pour l'avoir vu longtemps sans y entrer : une ancienne colonie de vacances, ensuite utilisée pour accueillir des réfugiés, et désormais inoccupée. La commune cherche ce qu'elle pourrait en faire. Claire aimerait qu'on y aménage des logements pour vivre à l'année, avec une salle où les habitants pourraient se retrouver. Une étude préliminaire est en cours. Elle doit rencontrer Nora, qui prépare le dossier communal.

Mon petit-fils lui demande si elle travaille dans cette maison.

— Pour le moment, j'aide à réfléchir à ce qu'on pourrait en faire, répond Claire.

— Et ton travail, il est où ?

Elle regarde le bâtiment avant de lui répondre.

Claire a cinquante et un ans. Elle dirigeait une équipe dans un service d'assurance. Ce que je savais d'abord de son métier tenait en deux mots, assurance et bureau, ce qui permettait

de passer très vite à autre chose. J'ai découvert ensuite la part qu'elle prenait dans le fonctionnement du service : répartir les urgences, accompagner les nouveaux, repérer un dossier qui demandait une vérification supplémentaire, expliquer une décision à un collègue ou à un client qui ne la comprenait pas.

Elle n'a pas commencé par résister aux outils. Elle les a essayés, a identifié ce qui pouvait être confié à un système et ce qui demandait encore une reprise. Puis elle a formé les autres. Elle savait où l'on pouvait gagner du temps sans ajouter un problème à l'étape suivante. Ce travail-là ne se voyait pas toujours dans les démonstrations : il fallait retrouver les données, fixer des autorisations, nommer une personne capable de répondre lorsqu'un cas sortait du parcours prévu.

Pendant un temps, le service a mieux fonctionné. Les retards diminuaient, les tâches préparatoires coûtaient moins d'effort, les dossiers difficiles arrivaient plus vite aux personnes qui pouvaient les traiter. Claire a reçu une promotion en 2030. Elle m'en a parlé avec une satisfaction très simple. Elle avait réussi quelque chose dont son équipe profitait aussi.

La réduction des effectifs a commencé avant qu'on l'appelle ainsi. Une place d'apprenti n'a pas été renouvelée. Un recrutement envisagé a été reporté, puis le besoin a disparu. Les départs à la retraite n'étaient plus remplacés. Un collègue quittait le service, on répartissait ce qu'il faisait, les outils absorbaient une partie du travail et l'organisation tenait. La décision suivante paraissait donc raisonnable à son tour.

Il n'y avait pas eu, au début, un grand jour de licenciements. Les personnes encore présentes pouvaient avoir l'impression d'une adaptation assez douce. Les nouveaux venus, eux, ne voyaient pas une transition : ils trouvaient une porte fermée. Les jeunes ne savaient pas combien de postes avaient existé avant leur candidature. Ils savaient seulement qu'on ne les prenait pas.

J'avais accompagné des entreprises dans ce type d'évolution. Je reconnaissais la logique de chaque étape, les mots utilisés pour la présenter et le soulagement de ne pas devoir annoncer une rupture plus brutale. Je connaissais aussi la question qui venait après : si le même service fonctionne avec moins de personnes, pourquoi conserver exactement le nombre d'encadrants prévu pour l'ancienne équipe ?

Dans le cas de Claire, les systèmes ont ensuite pris en charge une part plus grande de la répartition des dossiers, des contrôles et des propositions de décision. Le service a été regroupé avec un autre. Certaines personnes restaient nécessaires pour les engagements, les recours ou les cas que l'entreprise réservait à un examen humain. Elles étaient moins nombreuses. Son poste a été supprimé en 2032.

Mon petit-fils demande si elle avait fait quelque chose de mal. Claire secoue la tête. Il insiste, cherchant manifestement à rapprocher cette histoire de ce qu'il connaît : quand on fait bien ce qu'on nous demande, on nous félicite ; on ne nous explique pas que cela nous retire notre place.

Elle lui dit que l'entreprise avait continué d'utiliser une partie de ce qu'elle avait aidé à construire. Les méthodes res-

taient, les clients étaient servis autrement, le travail avançait. Son salaire, lui, s'était arrêté. Je vois l'enfant regarder ses mains, puis le pain qu'il tient encore. Il essaie de comprendre comment une chose peut être utile et rendre moins nécessaire la personne qui l'a faite.

Claire parle sans chercher à gagner un débat. Elle a déjà vécu les jours dont elle se souvient. Il y a eu les dernières réunions, les messages de collègues, la façon de vider un espace de travail qui contenait beaucoup moins d'objets qu'autrefois et pourtant toute une période de sa vie. Ensuite, le premier lundi sans raison de se préparer à la même heure. Elle avait rêvé de matinées libres ; celle-là ne leur ressemblait pas.

Je lui ai conseillé des formations. Cela faisait partie de mes réflexes professionnels, et je pensais être utile. Claire m'a expliqué qu'elle n'avait jamais cessé d'apprendre. Aujourd'hui encore, elle sait accomplir des choses qu'elle n'aurait pas pu réaliser quelques années auparavant. Seulement, les personnes qui auraient acheté certaines de ces compétences disposent désormais elles aussi d'outils très puissants.

Je lui ai demandé quelles formations elle avait suivies. Elle m'en a cité plusieurs, dont une que j'avais recommandée à mes propres équipes. Je n'ai pas trouvé d'autre conseil à lui donner ce jour-là.

Elle continue à accepter des missions quand elle en trouve. Elle aime organiser, comprendre un besoin, faire en sorte qu'une journée ne se défasse pas au premier contretemps. Le projet du lieu commun l'intéresse pour ces raisons. Elle n'y voit pas une réparation de toute sa vie professionnelle. Elle

voudrait simplement qu'une partie de ses compétences trouve encore un usage régulier et rémunéré.

Sa situation matérielle reste serrée. Elle loue un appartement à Samuel, un hôtelier du village qui possède aussi quelques logements, distincts de son établissement. Depuis septembre, ils ont convenu d'une baisse de loyer pour trois ans. Le revenu de base assure une entrée régulière, complétée selon ses ressources et ses besoins. Elle connaît la date du prochain versement et les premières factures qu'elle paiera avec.

Je ne sors pas les chiffres sur ce banc. Ils viendront dans une autre conversation, avec elle, lorsqu'elle voudra bien me les montrer. Pour l'instant, les enfants viennent d'apprendre que Claire avait dirigé une équipe, aidé ses collègues et perdu son poste. Ils savent aussi qu'elle connaît leur mère et qu'elle a retrouvé, dans mon manteau, une miette de pain que je n'avais pas vue.

Ma petite-fille demande ce que veut dire revenu de base. Claire lui répond que c'est une somme qui arrive chaque mois aux personnes qui y ont droit, même quand elles ne travaillent pas. Son frère veut aussitôt savoir pourquoi ceux qui travaillent la reçoivent également. Je sens qu'une autre promenade vient de se dessiner dans la nôtre.

Claire regarde l'heure. Elle doit partir. «Tcho!» Elle lève la main, avec cette façon locale de faire tenir un au revoir dans une syllabe. Les enfants lui répondent, puis elle traverse la rue. J'attends qu'elle ait rejoint l'autre trottoir avant de me lever. Mon petit-fils garde les yeux sur elle un moment. Puis il me tend le sac de pain vide.

CHAPITRE 5

Le lundi, je travaille encore

Partie II — Ce que mon travail a changé

— Nous ne reconduirons pas l'accompagnement en novembre.

Le directeur a attendu que nous soyons assis. Il a refermé le dossier que j'avais préparé pour ce lundi et posé les mains dessus. Nous sommes le 6 octobre. J'étais venu arrêter avec lui les prochaines étapes de la transformation de son entreprise ; je regarde maintenant la couverture du document en cherchant ce que j'ai pu manquer.

Il me précise que la mission engagée ira à son terme, à la fin du mois. Les factures seront réglées. Son équipe est satisfaite. Il prend soin de le dire, comme si ce point risquait de m'échapper.

C'est justement ce qui me gêne. S'il avait été déçu, nous aurions eu un problème sur lequel travailler.

J'accompagne cette entreprise valaisanne depuis plusieurs mois. Nous avons réorganisé une partie de la production et du service aux clients. Les outils préparent les comparaisons, suivent les résultats et proposent les changements. Jusqu'à présent, on me demandait d'en discuter avec les responsables, de conduire certains arbitrages et de revenir après la

mise en service. La suite représentait plusieurs journées par mois dans mon agenda.

Le directeur ouvre la nouvelle organisation devant nous. Le système reprend les engagements déjà approuvés, compare ce qui se passe dans les ateliers et prépare les décisions suivantes. Les responsables de l'entreprise peuvent l'interroger sur les conséquences d'une option, y compris pour les équipes. Les réponses renvoient aux documents, aux essais et aux décisions antérieures. Ce travail avait beaucoup progressé depuis notre premier rendez-vous.

Je pose deux questions dont je connais la difficulté. Il en transmet une au système et répond lui-même à l'autre. Nous examinons un cas où la proposition initiale avait été abandonnée. Le dossier garde la trace de ce choix et de sa raison. Je reconnais une réserve que j'avais formulée au printemps. Elle est devenue une règle que l'entreprise peut appliquer sans m'appeler.

— Et quand vous ne serez pas d'accord entre vous ?

Il désigne les noms inscrits à côté des responsabilités. Ils décideront. Ils le faisaient déjà ; ils ont maintenant les moyens de préparer et de suivre ces décisions avec moins d'aide extérieure.

Je pourrais chercher une autre difficulté. J'en vois plusieurs. Je ne suis plus certain de les soulever pour améliorer le projet.

Nous avons encore du travail ensemble jusqu'à la fin octobre, puis l'entreprise continuera sans cet accompagnement. Il me montre ce qui reste à transmettre avant mon départ.

— Et si je revoyais mon tarif ?

Il réfléchit un instant.

— Nous avons surtout changé l'organisation, me répond-il. Nous pouvons continuer sans ces journées régulières.

Dans les premières années où nous vivions à Haute-Nendaz, je dirigeais encore à distance une agence qui avait compté cent vingt personnes. Mes journées à la maison étaient pleines de visioconférences. Édouard avait six ans. Il m'a regardé parler, rire peut-être, puis changer d'interlocuteur, et m'a demandé : « Mais c'est quoi ton métier ? C'est juste parler au téléphone avec des copains. »

J'ai ri avant de chercher une réponse. Derrière ces conversations, il y avait des décisions, des équipes et des salaires. Lui voyait son père assis devant un écran, passant d'une voix à une autre. Je ne fabriquais rien qu'il puisse toucher. J'ai tenté de lui expliquer ce que ces échanges permettaient de faire.

Ce matin, mon client sait très bien ce que mon travail a permis. Il me remercie de l'avoir fait.

Je travaille comme indépendant depuis plusieurs années. Je choisis mieux mes missions qu'autrefois, je peux organiser une partie de mon temps, mais je dois encore trouver les clients et tenir les engagements. À soixante-deux ans, l'essen-

tiel de ma carrière est derrière moi. Une ligne qui disparaît dans mon activité reste une ligne de revenus à remplacer.

En 2026, revenir au salariat à Lausanne avait déjà été un changement important. J'avais vendu mon agence au groupe suisse en 2023, puis accompagné pendant trois ans ses premières transformations liées à l'IA. Dans mes nouvelles fonctions, un groupe me confiait sa transformation et celle des sociétés dans lesquelles il investissait. J'entrais dans des équipes qui ne m'avaient pas choisi. Il fallait comprendre leur métier, décider des investissements et rendre les nouveaux outils utilisables dans leur travail.

Les postes se trouvaient surtout à Lausanne, Genève, Zurich ou Bâle. J'avais appris les départs matinaux, les correspondances et les rendez-vous qu'on regroupe pour éviter un trajet de plus. Vivre à Haute-Nendaz demandait cette organisation. J'y tenais assez pour la trouver possible.

Je garde un souvenir très vif des premiers changements réussis. Une équipe cessait de recopier les mêmes informations. Un service rattrapait ses retards. Des personnes avaient enfin du temps pour s'occuper de problèmes laissés de côté. Nous pouvions mesurer les résultats et entendre le soulagement de ceux qui en profitaient.

La concurrence avançait aussi. Lorsque des entreprises ailleurs produisaient à un coût beaucoup plus bas, conserver toute l'organisation existante pouvait mettre en danger l'activité entière. J'avais défendu des décisions difficiles : des départs non remplacés, des fonctions regroupées, des postes supprimés. Je disais que nous préservions l'entreprise et ceux

qui restaient. Je connaissais les personnes que cette formule laissait dehors.

Le directeur me demande si nous pouvons reprendre l'ordre du jour. Je rouvre mon document. Il reste les engagements du mois, la transmission de ce qui manque et une réunion avec les responsables de production. Je veux terminer correctement. J'ai aussi besoin de quelques minutes pendant lesquelles le travail redevienne quelque chose que je sais faire.

Un responsable nous rejoint. Son équipe a absorbé deux départs. Il demande si les gains annoncés permettront de stabiliser les effectifs. Le directeur lui donne les critères retenus pour les prochains mois. Le responsable en fait préciser deux et demande qu'ils figurent dans le compte rendu. Je prends des notes. Il avait auparavant attendu que je conduise ce type d'échange ; aujourd'hui, il sait ce qu'il veut obtenir.

À midi, je sors. Je commence à rédiger un message à Carole, puis je l'appelle lorsqu'elle a un moment. Elle travaille aussi ; nous n'avons pas toujours les mêmes heures de pause.

— Ils arrêtent la suite, lui dis-je.

Elle me demande à quelle date, puis ce qui reste engagé. Nous parlons de mon automne, de nos dépenses et du rendez-vous familial que j'avais encore essayé de déplacer pour ce client. Il est désormais facile de le maintenir. Elle ne me présente pas ce temps retrouvé comme une bonne nouvelle que je n'aurais pas encore comprise.

— Tu vas chercher une autre mission du même type ?

J'allais lui répondre oui. Je lui dis que je vais d'abord regarder où ce travail s'achète encore. Elle garde le silence quelques secondes. Il faudra reprendre cette conversation avec davantage de temps.

L'après-midi, je transmets les documents convenus. Le système me demande de confirmer la clôture de deux tâches. Je vérifie les pièces, corrige une référence et confirme. L'entreprise continuera d'utiliser une partie de ce que nous avons construit. J'aurais trouvé cela très satisfaisant si nous en avions parlé dans le dossier d'un autre.

Dans la montée vers Haute-Nendaz, je retrouve les virages et les chalets que je connais. Je rentre plus tôt que prévu. Carole n'est pas encore là. Une trace du passage des petits attend sur l'étagère du salon ; j'ai promis de ne pas la ranger avant samedi.

Je m'assieds au bureau et ouvre novembre. Les créneaux réservés au client occupent encore plusieurs journées. Je les retire un à un. D'autres rendez-vous restent, des dossiers à livrer, des personnes à rappeler. Je m'arrête sur le premier lundi libéré. L'assistant propose de chercher une activité pour cet intervalle.

Je ferme la proposition. Pour le moment, je laisse la case vide.

CHAPITRE 6

Le monde au bout de la table

Partie II — Ce que mon travail a changé

Le lendemain de ce lundi de travail, un ancien collègue m'appelle pendant que je prépare un café. Nous avons connu ensemble l'époque où rencontrer nos équipes à l'étranger demandait des semaines d'organisation. Son visage apparaît sur l'écran. Il attend que je sois assis. La facilité de se joindre n'a pas supprimé toutes les politesses.

Il participe à un projet industriel au Maroc. Autrefois, il aurait fallu acheter à l'étranger beaucoup des compétences nécessaires. Désormais, les équipes sur place conçoivent, testent et pilotent des installations dont elles maîtrisent le fonctionnement. Mon collègue me raconte les investissements dans l'énergie, les équipements, la formation. Il y a eu des décisions difficiles et quelques paris heureux derrière cette aisance nouvelle.

L'IA a raccourci des étapes : accéder aux connaissances, essayer des solutions avant de construire, travailler dans plusieurs langues. Les robots ont permis d'augmenter la production. Encore fallait-il de l'électricité, des ateliers, des règles assez stables pour engager l'avenir. Mon collègue a passé plusieurs années à réunir ces conditions.

Nous avons longtemps raconté le développement comme une succession de marches. Des pays étaient supposés suivre, avec du retard, le chemin parcouru ailleurs. Les outils ont permis à certains de prendre un autre accès. Le Maroc, le Vietnam et plusieurs pôles qui occupaient une place secondaire dans nos anciennes cartes professionnelles ont gagné des activités plus complexes, des revenus et une capacité de décision. Ces réussites ne s'étendent pas uniformément à tous les habitants. Elles suffisent néanmoins à rendre très anciennes quelques-unes de nos certitudes sur le centre et la périphérie.

Mon collègue m'envoie une vue de l'installation. Je cherche instinctivement la taille des équipes. Il remarque mon silence et me donne le nombre de personnes qui travaillent directement sur le site. Il est faible par rapport à ce que l'équipement produit. Le pays a saisi une occasion industrielle. Nous parlons de la circulation des revenus : ce que l'entreprise verse en salaires, ce qu'elle achète à des fournisseurs locaux, ce qui revient aux habitants par la fiscalité, la propriété des entreprises et les services. Mon collègue revient sur les emplois du site. Le nombre est toujours le même, au-dessous de la production annoncée.

Dans certains pays vieillissants, la robotisation a répondu à une autre urgence. Le Japon et la Corée du Sud avaient déjà vu leurs besoins de travail se heurter à la diminution des générations qui arrivaient sur le marché. Les robots ont permis de maintenir ou d'augmenter une production avec moins de bras. Des personnes âgées ont reçu des aides quotidiennes sans qu'il faille recruter autant d'intervenants pour chaque

geste. Des activités menacées faute de personnel ont trouvé une autre organisation.

En 2036, ces pays sont plus riches dans des secteurs où leur démographie semblait auparavant annoncer un recul. Ils ont réduit une partie de leur recours au recrutement de travailleurs venus d'ailleurs. Le manque de bras pesait moins sur l'économie. Le nombre des naissances, les souhaits des familles et les besoins d'accueil suivaient d'autres évolutions.

Je me souviens également des trajectoires opposées. Dans un pays européen où j'avais encore des contacts professionnels, les premières transformations avaient été présentées comme une occasion de travailler mieux. Les jeunes s'étaient formés aux outils, avaient choisi des études et accepté des stages en suivant les conseils qu'on leur donnait. Puis les recrutements s'étaient raréfiés plus vite que les métiers annoncés ne se créaient. Le diplôme gardait son exigence ; la place à l'arrivée devenait incertaine.

Les manifestations n'avaient pas commencé par une haine abstraite de la technique. On y trouvait des gens qui savaient très bien s'en servir. Ils demandaient ce qu'ils allaient pouvoir faire de leur compétence, comment se loger, commencer une vie adulte et contribuer à une société qui semblait de moins en moins avoir besoin de leur travail. Des affrontements avaient suivi certaines mobilisations. La peur s'était mêlée à la colère, puis des responsables politiques avaient promis de remettre de l'ordre en arrêtant le mouvement.

Le gouvernement arrivé au pouvoir avait interdit de nombreux nouveaux déploiements d'IA et freiné le développe-

ment local des systèmes les plus avancés. Pendant quelques mois, certains emplois avaient paru protégés. Les entreprises du pays continuaient pourtant d'acheter des composants, des services et des biens produits dans un monde automatisé. Elles vendaient à des clients qui comparaient les prix et les délais. La fermeture nationale n'avait pas fermé la concurrence.

Des activités avaient été déplacées, des projets abandonnés, des investissements retardés. Le pays avait perdu une partie des capacités qui lui auraient permis de participer au changement et d'en négocier les effets. Les protections promises s'étaient trouvées fragilisées par le recul des recettes et des débouchés. Carole distingue les mesures qui imposaient des droits et une redistribution de celles qui interdisaient les outils utilisés chez les partenaires. Nous reprenons deux décisions dont les effets avaient été très différents.

La réaction politique avait néanmoins une histoire. Ceux qui avaient vanté la croissance sans dire comment les gains seraient partagés avaient contribué à rendre la promesse d'interdiction crédible. On ne pouvait pas demander indéfiniment aux mêmes personnes d'accepter des pertes immédiates au nom d'occasions futures qui ne se présentaient jamais pour elles. Je connaissais trop de réunions de transformation pour croire qu'un peu de pédagogie technique aurait suffi à résoudre cela.

Une autre différence avait précédé ces fermetures. Nous avions vu des cultures économiques répondre au même événement avec des réflexes presque opposés. D'un côté de

l'océan, des entrepreneurs avaient engagé des sommes démesurées, construit des capacités avant d'être certains de leur usage et accepté de perdre beaucoup pour tenter de gagner davantage. Plus à l'est, une puissance industrielle avait coordonné les usines, les composants, les robots et les infrastructures. Chez nous, le premier grand geste commun avait surtout pris la forme de règles.

L'AI Act européen, entré en vigueur en 2024, avait été une tentative sérieuse de fixer des limites aux usages dangereux et des obligations selon les risques. Je n'avais pas oublié le rôle public de Thierry Breton dans sa défense. Je m'étais impatienté devant l'énergie consacrée à réglementer alors qu'il fallait aussi construire, financer et donner aux entreprises les moyens d'essayer. Dix ans plus tard, les retards de financement, le morcellement des marchés et la dépendance aux équipements étrangers pesaient encore. Les attribuer au seul texte aurait été trop facile. La règle n'expliquait pas toutes les usines que nous n'avions pas bâties.

Je regardais souvent le cas d'Elon Musk sous cet angle, en laissant de côté ce qui, dans sa personnalité ou ses opinions, divisait la conversation. Ses paris industriels avaient engagé des actifs dont la valeur s'était accrue avec ce monde de machines. En 2036, une estimation très commentée plaçait sa fortune à dix mille milliards de dollars. Il fallait dire mille milliards pour le trillion anglais, puis multiplier encore par dix. Je savais lire le chiffre ; je ne savais plus très bien lui donner une dimension humaine. Ce patrimoine était principalement fait de participations, pas de billets disponibles dans un

coffre. Il permettait néanmoins un pouvoir de décision sans rapport avec celui d'une entreprise ordinaire.

Ce qui me frappait le plus était la durée probable de l'écart. Les deux grands pôles qui avaient réuni le calcul et la production physique vendaient désormais une infrastructure sur laquelle les autres construisaient une partie de leur économie. On pouvait réussir dans leurs services, développer des alternatives locales et protéger ses citoyens. Il fallait tout de même négocier avec ceux qui possédaient les moyens dont dépendaient ces réussites. Le retard avait cessé de se compter seulement en fonctionnalités manquantes sur un écran.

Nous terminons notre appel sur un sujet beaucoup plus précis : une entreprise suisse souhaite travailler avec l'équipe de mon collègue. Elle doit accepter que la compétence, les droits et une partie de la valeur se trouvent désormais chez son partenaire. La discussion ne peut plus commencer par l'idée d'acheter à bas prix une exécution définie ailleurs. J'aime ce changement quand je le regarde de loin. Il est plus exigeant lorsqu'il arrive dans le devis d'un client que j'accompagne.

Le soir, j'en parle avec Carole. Nous connaissons tous les deux les mécanismes ; nous n'en tirons pas toujours la même priorité. Je trouve que nous avons trop souvent voulu écrire les conditions d'une course dont d'autres construisaient déjà les véhicules. Elle me rappelle que les protections que je souhaite pour notre famille, nos données ou les élèves de Valentine ne se seraient pas toujours imposées d'elles-mêmes. Elle ne défend pas chaque contrainte. Je ne réclame pas leur dis-

parition. Nous essayons de situer l'endroit où la précaution permet d'agir et celui où elle devient une manière de différer indéfiniment l'action.

Elle me demande ensuite ce que cette puissance nouvelle laisse à celui qui n'en possède aucune part. Je lui parle d'entreprises qui peuvent revenir en Suisse parce que le coût du travail pèse moins dans leur prix. Elle évoque celles dont nous continuerons d'acheter l'intelligence ailleurs. Ce sont deux mouvements réels dans notre monde. Notre désaccord m'aide à ne pas présenter le premier comme s'il contenait déjà la réponse au second.

Il n'existe plus un endroit que l'on pourrait simplement choisir pour être à l'abri. Nous vivons à Haute-Nendaz parce que nous y sommes attachés, parce que nos relations et nos activités y trouvent encore une place. Une décision prise à l'autre bout du monde peut changer le prix que nous payons ou le contrat sur lequel je travaille. Vivre ici ne nous en protège pas.

Le week-end, mon petit-fils m'interroge sur cet homme dont sa mère lui a parlé. Je lui montre où il travaille. Il rapproche les deux lieux sur l'écran, puis agrandit les alentours de l'usine.

— Il voit quoi, de chez lui ?

Je cherche une image dans les messages de mon collègue. Il m'a envoyé l'atelier, l'installation neuve, les équipements. Je ne trouve pas sa fenêtre.

CHAPITRE 7

Le mois qui recommence

Partie II — Ce que mon travail a changé

Le samedi suivant, la question de mon petit-fils revient pendant une autre promenade : pourquoi donne-t-on un revenu de base aux personnes qui gagnent déjà un salaire ? Il n'a pas oublié Claire. Dans son esprit, elle reçoit de l'argent parce que son travail a disparu. Il lui semble donc étrange que je touche moi aussi cette somme alors que je continue à facturer des missions.

Pour l'instant, nous nous sommes assis près du parking de la plaine des Écluses. Carole nous a rejoints. Les enfants terminent quelque chose à manger, et je consulte un message que mon assurance vient d'envoyer. Elle sait où mon véhicule est garé. Une cellule orageuse risque de faire passer de la grêle au-dessus du secteur ; l'alerte propose de le mettre à l'abri et rappelle la condition de prise en charge prévue par mon contrat.

L'écran indique une fenêtre d'arrivée qui se resserre à mesure que les observations remontent. Dans l'estimation la plus récente, les premières chutes pourraient atteindre le parking dans vingt-trois minutes. Quelques minutes plus tard, le chiffre change. La précision affichée à la minute a toujours quelque chose de saisissant. Il faut encore regarder l'in-

tervalle d'incertitude à côté, que l'œil trouve beaucoup moins intéressant.

Autour de nous, plusieurs voitures s'éveillent presque ensemble. Les rétroviseurs se déploient, des feux s'allument, puis les véhicules quittent leur place les uns après les autres. Leurs systèmes ont reçu l'alerte, demandé un emplacement couvert et calculé le trajet. De notre banc, on dirait le début discret d'un départ collectif dont personne n'aurait annoncé l'heure. Mon petit-fils se lève pour mieux voir. Il voudrait savoir où elles vont et si elles savent toutes qu'il va pleuvoir.

Elles cherchent surtout où cela tombera le moins sur leur carrosserie. Les accès aux abris se coordonnent, mais les places restent limitées. Certaines voitures attendent qu'une possibilité se libère, d'autres gagnent un secteur moins exposé. Une intelligence capable de prévoir un orage ne fait pas apparaître un toit sur chaque place de parc. La course est silencieuse ; elle demeure une course à un espace rare.

Des propriétaires arrivent à leur tour pour les véhicules qui ne peuvent pas se déplacer seuls. L'un traverse le parking avec un sac encore à la main. Une femme installe rapidement ses affaires, revient pour un objet oublié, puis démarre. Il y a des voitures électriques parmi celles qu'on doit conduire, et des motorisations différentes parmi celles qui se débrouillent seules. Les enfants le savent mieux que moi : ce qui compte ici est le système de conduite, pas ce que le moteur consomme.

Ma voiture a confirmé une mise à l'abri et le coût de la place. Il me reste à accepter. Je le fais, avec le sentiment un

peu agaçant qu'un contrat vient de décider de quelques minutes de ma journée. Si j'ignorais une alerte reçue assez tôt alors qu'une protection raisonnablement accessible m'est proposée, mon assurance pourrait réduire son remboursement. J'ouvre la clause : elle prévoit les cas où l'on ne peut pas agir et ceux où aucune protection raisonnable n'est accessible. Il m'a fallu quitter l'alerte pour trouver ces conditions.

Carole observe ceux qui reviennent en hâte. Elle ne conteste pas l'intérêt de protéger les voitures. Elle me demande si tous ont une place où aller. Nous avons accepté la géolocalisation et des obligations de prévention en échange de primes devenues beaucoup plus faibles. Les dommages évités sont réels. La surveillance aussi. Une alerte identique n'arrive pas dans des vies disposant des mêmes moyens pour y répondre.

Je raconte aux enfants le bulletin météo que nous attendions après le téléjournal. Il donnait une idée des prochains jours, avec des nuages et des soleils assez grands pour contenir beaucoup de différences locales. On se trompait aussi dans le souvenir que l'on gardait de la prévision. Les outils de 2026 étaient déjà bien plus précis que ceux de mon enfance, et l'IA commençait à améliorer certaines alertes. Rien de cela ne ressemblait encore à ce message qui discutait d'une minute et de ma place de parking.

En 2036, nous organisons davantage de choses avec une perspective à un mois. De loin, les modèles nous donnent des tendances et des risques ; à l'approche de la date, ils les resserrent. Pour les agriculteurs, les viticulteurs et les équipes

de chantier, le gain est immense : choisir une intervention, protéger une récolte, éviter de lever une pièce au mauvais moment. Nous n'avons pas obtenu un mois de météo certaine. Nous avons appris beaucoup plus tôt ce qu'il serait utile de préparer, puis beaucoup plus précisément quand agir.

Nous décidons de rentrer par les Arcades, où nous pourrons attendre si la pluie arrive. Les enfants suivent encore le dernier véhicule du regard. Mon petit-fils me demande si c'était Claire qui envoyait autrefois les messages de l'assurance. Pas elle personnellement, lui dis-je, mais des personnes travaillaient à organiser ces services, à traiter leurs conséquences et à répondre aux clients. La facilité que nous venons d'apprécier retrouve ainsi, sans que je l'aie cherchée, le visage de notre voisine.

Nous nous arrêtons devant une vitrine. Je lui explique que le droit a été conçu pour accompagner la personne, qu'elle travaille ou non. Si elle gagne un revenu professionnel, il s'ajoute au socle ; elle paie ensuite des impôts selon sa situation. Certaines aides diminuent quand ses ressources augmentent. Le montant qui entre sur un compte ne suffit donc pas à dire qui bénéficie finalement de combien. Mais il n'est plus nécessaire de perdre son emploi pour acquérir le droit à ce premier versement.

Il voudrait savoir si travailler permet encore d'avoir davantage d'argent. Oui, dans les situations que nous avons cherché à construire, un revenu supplémentaire laisse un gain disponible. Le socle évite de commencer chaque mois à zéro. Il ne transforme pas toutes les vies en vies égales, et il n'a jamais

suffi à payer n'importe quel logement dans n'importe quel lieu.

Je me souviens des années qui ont précédé son adoption. En Suisse, une initiative pour un revenu de base inconditionnel avait été rejetée en 2016. Lorsque l'idée était revenue avec la transformation du travail, elle portait le même nom mais arrivait dans des circonstances différentes. Des salariés qui avaient appris les outils perdaient leur poste. Des personnes plus jeunes ne trouvaient pas de première place. Les dispositifs existants avaient été conçus pour accompagner des accidents ou des transitions ; une partie des transitions durait sans déboucher sur un nouvel emploi.

Il y avait aussi une contradiction de plus en plus visible dans les comptes des entreprises. Nous savions produire davantage avec moins de travail. Nous pouvions faire baisser des coûts, améliorer des services et multiplier des biens dont le prix devenait très faible. Il fallait encore que les personnes à qui nous voulions les vendre disposent de ressources. Un client privé de revenu ne se transforme pas en acheteur parce que la productivité a augmenté.

J'avais beaucoup utilisé cet argument. Je restais attaché à l'économie de marché, que je considérais, avec ses règles et ses corrections, comme le moins mauvais système dont nous disposions. Il fallait lui permettre de continuer à servir des vies, pas seulement à réduire des coûts. Le revenu de base avait été défendu pour maintenir la demande, mais aussi pour des raisons plus simples : pouvoir habiter, manger, éle-

ver des enfants et refuser une situation devenue intenable. Ces raisons comptaient aussi dans la décision politique.

La baisse des prix avait d'abord rendu le problème moins net. Beaucoup d'objets coûtaient moins cher. Les logiciels, les contenus, certaines études et une grande partie des productions répétables avaient vu leurs coûts s'effondrer. Concevoir demandait moins d'heures, fabriquer pouvait mobiliser moins de personnes, transporter et distribuer s'automatisaient. Là où la concurrence était forte, une part des économies finissait dans les prix proposés.

Puis les pertes de revenus avaient également pesé sur la demande. Les clients comparaient davantage, reportaient des achats, réduisaient ce qui pouvait l'être. Cette pression s'ajoutait aux gains de production. Dans notre économie de 2036, une déflation touchait une très large gamme de biens reproductibles, au point qu'un prix stable paraissait parfois une augmentation. L'abondance n'avait cependant pas gagné de la même façon toutes les dépenses.

Le logement restait lié à un emplacement, à un nombre de bâtiments, à des droits et à des choix de construction. Une terrasse bien exposée à Haute-Nendaz ne se copiait pas comme un film. L'énergie, certains matériaux, les réseaux ou des services locaux pouvaient rencontrer leurs propres limites. Des entreprises dominantes conservaient aussi une partie des gains au lieu de les transmettre. Le monde produisait beaucoup d'objets moins chers ; il n'avait pas aboli toutes les raretés.

Le jeudi précédent, Claire m'a montré ses comptes. Elle avait préféré que nous les regardions chez elle, sans les enfants. Je reviens à ce moment pendant que mon petit-fils attend sa réponse devant la vitrine. Je lui ai demandé si les chiffres pouvaient m'aider à comprendre, et elle a accepté. Nous ne commençons pas par une théorie : nous regardons ce qui arrive et ce qui part.

Son revenu de base est de mille huit cents francs par mois. Avant une mission et selon sa situation, un complément lié aux besoins lui apporte quatre cents francs. Deux mille deux cents au total. Avant la baisse de loyer accordée en septembre, ses dépenses et provisions mensuelles atteignaient deux mille cinq cent vingt francs. Le manque était de trois cent vingt francs. Un écran moins cher ou un abonnement de divertissement presque gratuit ne suffisait pas à le combler.

Le loyer passé de mille deux cent cinquante à mille francs lui a rendu deux cent cinquante francs de marge. Il reste encore un déficit de septante francs à dépenses autrement identiques. Certaines missions lui permettent de le dépasser. Pour une prestation de mille francs bruts dans l'exemple que nous regardons, les prélèvements et la baisse du complément laissent six cent vingt francs de gain supplémentaire. Travailler améliore donc sa situation. Encore faut-il qu'une mission soit proposée, qu'elle puisse l'accomplir et que le mois suivant en apporte une autre.

Je comprends mieux, devant ces lignes, pourquoi la stabilité et la suffisance sont deux choses différentes. Le versement régulier a retiré une partie de l'angoisse des échéances. Il n'a

pas donné à Claire l'insouciance que certains imaginaient chez les bénéficiaires. Elle n'a pas rempli ses journées de consommations faciles ; elle a continué à regarder le prochain mois.

Le compromis politique s'est construit en plusieurs étapes, avec des essais, des calculs contestés, des organisations professionnelles et des associations qui ne défendaient pas les mêmes priorités. Une votation l'a adopté en 2034 ; les premiers versements ont commencé en janvier 2035. La Confédération portait le socle, les cantons et les communes intervenaient encore dans les compléments et les services. Aucun dispositif mondial n'avait précédé ces décisions. Chaque société avait avancé avec ses institutions et ses ressources, ce qui avait aussi creusé des écarts entre les pays.

Je raconte seulement une partie de cette histoire aux enfants. Ma petite-fille comprend surtout qu'un mois recommence même quand personne ne vous a proposé de travail. Elle regarde les façades autour de nous et me demande si chacun reçoit la même somme dans toutes ces maisons. Je réponds que le socle dépend des règles d'accès, puis que les autres ressources diffèrent beaucoup. Elle aimerait une carte des maisons avec ce qu'il y a sur les comptes. Je lui explique que les gens ont droit à leur vie privée.

Mon petit-fils revient alors à la question que je savais devoir entendre : d'où vient tout cet argent ?

Je lui propose que nous en parlions avec son oncle Maxence, qui doit passer nous voir en fin d'après-midi. Il aime lui aussi poser cette question lorsqu'une solution lui paraît un peu trop bien présentée. Les enfants sont d'accord, pourvu que leur oncle apporte également quelque chose à montrer qui ne soit pas une facture.

CHAPITRE 8

La taxe qui avait changé de nom

Partie II — Ce que mon travail a changé

Maxence arrive ce samedi en fin d'après-midi, avec un sac que les enfants lui prennent presque des mains. Carole prépare le goûter. Elle embrasse Maxence et dégage un coin de table avant que notre petit-fils ait le temps de transformer la table en atelier. Son oncle a apporté un boîtier. Il promet de le montrer plus tard. Pour le moment, une question l'attend depuis la promenade : d'où vient l'argent versé chaque mois à Claire ?

Mon fils a trente-deux ans. Développeur spécialisé en cybersécurité, il a étudié à l'école 42, à Paris. Il voulait depuis longtemps s'installer à Haute-Nendaz. Les prix l'avaient conduit à prendre un logement plus bas dans la vallée, et il venait souvent voir Carole et moi. Il vit près de nous ; la station qu'il aimerait habiter reste encore un peu au-dessus de ses moyens.

Je montre une facture professionnelle. Sous le prix du service figure une contribution que nous appelons toujours la taxe sur les tokens, bien que le nom officiel ait changé. L'enfant lit le montant, puis nous demande s'il faut payer pour faire parler la machine. Je réponds oui, pour ce service-là.

Une partie de la somme rejoint la caisse commune, celle qui aide ensuite à verser les revenus.

Il demande aussitôt si la machine de la maison paie elle aussi. Maxence m'adresse le regard de quelqu'un qui reconnaît une bonne question.

Je cherche à expliquer les tokens, ces morceaux de texte que les systèmes utilisent pour traiter les demandes et composer certaines réponses. Mon petit-fils regarde la ligne de facture. Il croit que chaque morceau est une pièce de monnaie et veut savoir combien il en a fait dépenser en demandant les règles de son jeu. Je reprends. Le token sert à compter un usage ; ce n'est pas l'argent qui le paie. Je sens déjà que ma précision ne lui simplifie pas beaucoup les choses.

Maxence prend le relais. Il propose de penser à l'eau : on peut compter ce qui passe dans un tuyau, puis établir une facture. Mais les machines ne travaillent pas toutes de la même manière, et toute leur activité ne passe pas par le même tuyau. Pour expliquer le fonds commun, nous avions choisi un compteur facile à montrer. Le reste de la tuyauterie était devenu beaucoup plus compliqué.

L'enfant fronce les sourcils. Il a compris qu'on peut compter quelque chose sans que cela dise tout ce que l'on reçoit. C'est un début. Nous gardons pour lui cette idée simple : ceux qui gagnent de l'argent et les entreprises contribuent, selon des règles, à ce que chacun puisse vivre. La facture que je lui montre est une de ces contributions. Elle n'est pas la caisse entière.

Sa sœur a terminé de manger. Elle réclame les pièces du boîtier, et son frère oublie volontiers notre démonstration pour la rejoindre sur le tapis. La suite de la conversation se fait entre adultes. Elle mérite d'être racontée, mais je ne vais pas prêter à un enfant la patience d'écouter tout le financement de la Confédération parce que j'ai besoin d'en parler.

J'avais aimé l'idée initiale. À mesure que les entreprises achetaient de l'intelligence, elles alimenteraient un fonds commun. Les machines produisaient une part croissante de la richesse ; leur usage devait contribuer aux revenus de ceux dont le travail était devenu moins nécessaire. Le rapprochement paraissait juste, et l'unité affichée par les fournisseurs offrait une prise commode pour le calcul.

Le compteur additionnait des tokens dont le coût en énergie et la valeur produite variaient considérablement. Il ne comptait pas les emplois remplacés. Une tâche pouvait demander beaucoup de calculs inutiles ; une autre, très rentable, en demander peu. Les images, les vidéos et les robots ne se laissaient pas davantage ranger derrière le seul compteur d'une conversation. La loi avait donc retenu un périmètre de services commerciaux d'IA, avec une contribution sur les factures attribuables aux usages suisses. Le mot token avait survécu dans la discussion ordinaire.

Maxence connaît surtout le trou que cette manière de compter laisse à côté du tuyau. Il utilise des modèles ouverts qu'il fait fonctionner sur ses propres équipements. Il achète du matériel et paie de l'électricité. Il n'achète pas, pour chacun de ces usages, une réponse à une plateforme. Il n'existe

donc aucune facture de tokens sur laquelle prélever cette contribution précise.

Un modèle ouvert vendu sous forme de service par un hébergeur peut, lui, entrer dans le périmètre taxé. Le problème ne vient pas du seul caractère open source. Il vient de la transaction que la règle sait saisir. Je défendais l'accès à des outils peu coûteux, la possibilité de les maîtriser localement et une moindre dépendance à quelques entreprises. Ces choix heureux réduisaient justement la portée du compteur sur lequel je comptais pour financer le fonds.

Les grands groupes ont appris à organiser leurs usages en conséquence. Des consultants en frugalité des calculs examinaient ce qui pouvait être réutilisé, traité par un petit modèle ou exécuté en interne. Certains économisaient réellement de l'énergie et de l'argent. D'autres cherchaient surtout à déplacer la dépense vers une catégorie moins taxée. Une petite entreprise avec son abonnement standard ne pouvait pas toujours s'offrir ce travail d'optimisation.

De nouveaux métiers étaient nés autour de cette différence. Des humains, augmentés par des outils spécialisés, rapprochaient les contrats, les règles fiscales et les architectures techniques. Ils étaient payés pour mettre de l'ordre dans ce que l'IA avait rendu possible, et parfois dans ce que le législateur avait laissé ouvert. Leurs propres outils commençaient déjà à réduire le temps nécessaire à certaines missions.

La baisse des prix rendait le financement encore moins stable. Une contribution proportionnelle à la facture pouvait

rapporter moins pendant que les usages se multipliaient. Et taxer toujours davantage la même petite assiette encourageait précisément les acteurs les mieux équipés à s'en éloigner. Le revenu de base avait donc été lancé avec plusieurs ressources ; les années suivantes avaient accru la place des bénéfices, des revenus du capital et des autres recettes votées.

La Confédération garantissait le versement prévu aux ménages. Une réserve absorbait certains écarts temporaires. Si une recette s'affaiblissait durablement, il fallait trouver comment la remplacer. L'existence du fonds ne créait pas l'argent qui lui manquait. J'avais appris à regarder ces décisions avec moins d'impatience que lorsqu'une formule séduisante me semblait les avoir toutes résolues.

Mon petit-fils revient avec une autre question. Il a trouvé dans un tiroir une pièce conservée avec quelques vieux objets. Il me demande si l'on pouvait payer avec cela.

Je lui montre la valeur, puis le poids dans la main. Il fallait avoir les pièces ou les billets sur soi, les donner à la personne qui vendait, attendre parfois qu'elle rende la différence. Les adultes se retrouvaient devant une caisse avec une poche pleine de monnaie et pas toujours la somme facile à former. Les enfants étalent leurs pièces pour essayer. Je leur donne le prix imaginaire d'un pain ; ils cherchent ensemble.

En Suisse, les paiements par téléphone, TWINT en particulier, avaient préparé nos habitudes bien avant la réforme que nous avions fini par adopter dans les années 2030. Nous nous étions éloignés des billets sans prendre chaque jour une décision sur l'avenir de la monnaie. Le franc numérique public

les avait ensuite remplacés dans notre vie courante. Cela restait un franc, émis sous l'autorité monétaire suisse, pas un bitcoin dont nous aurions attendu que le cours paie le dîner. Les comptes des banques continuaient d'exister. Des dispositifs simples permettaient aussi de payer sans disposer du dernier appareil à la mode.

Carole prend une pièce sur la table. Elle demande aux enfants qui sait à qui elle la donne si elle la passe maintenant à leur grand-père. Ceux qui regardent, répond le plus grand. Avec un paiement numérique, la question de savoir qui peut retrouver la trace devient moins visible. Les règles de confidentialité et les paiements limités hors connexion avaient occupé une bonne partie du débat. La disparition d'un objet facile à perdre avait aussi demandé de protéger quelque chose que nous n'avions pas toujours remarqué : la possibilité d'un petit échange qui ne raconte pas toute notre journée.

Je fais semblant d'acheter un morceau de pain à ma petite-fille. Elle conserve la monnaie et le pain, puis nous annonce que sa boutique ferme. Nous renonçons à corriger immédiatement tous les défauts de son modèle économique. Maxence dégage un coin de table pour son appareil. Nous en reparlerons une autre fois, avec un essai complet. Ce soir, les enfants ont surtout envie d'ouvrir le couvercle.

CHAPITRE 9

Les frontières du revenu commun

Partie II — Ce que mon travail a changé

Le jeudi suivant, je retrouve Claire, au café près des Arcades. Nous devons parler de la transformation de l'ancienne colonie avec Samuel, mais il sera en retard. Elle a apporté quelques notes. Je laisse mon écran dans ma poche et commande avant de m'asseoir. Nous avons tous les deux passé assez d'années à commencer une conversation par l'ouverture d'un dossier.

Claire revient sur notre échange au sujet du revenu de base. Elle me demande si j'en parle comme d'un droit universel lorsque je travaille avec des entreprises. Je lui réponds que j'utilise souvent le nom donné au dispositif, puis je comprends où elle veut en venir. Il n'est universel qu'à l'intérieur d'une population définie. Toute la difficulté de cette définition avait rempli une partie de la campagne précédant la votation.

Je suis franco-suisse. Carole avait, elle aussi, acquis la nationalité suisse après notre mariage. Pour nous, la question du droit au revenu de base ne s'était donc pas posée de la même manière que pour certains voisins. Cela comptait dans la facilité avec laquelle je pouvais parler du compromis adopté.

Le compromis adopté couvrait les citoyens suisses résidant dans le pays et les résidents étrangers justifiant de cinq années de cotisation reconnues. Les périodes antérieures à la réforme comptaient. Certaines périodes consacrées au soin ou à l'éducation étaient assimilées pour éviter qu'une interruption familiale rende le droit inaccessible. Une fois les conditions remplies, perdre son emploi ne retirait pas le socle. Les enfants des foyers admissibles étaient couverts par leur propre montant, administré par leurs représentants.

Le débat avait été rude. Les partisans de cette durée voulaient lier le bénéfice d'un fonds commun à une contribution préalable et maintenir l'acceptation politique du dispositif. D'autres y voyaient une différence de traitement lourde, surtout dans un pays qui avait longtemps fait venir des personnes pour travailler. Il avait fallu régler des situations familiales, examiner les engagements internationaux et organiser la transition. La votation avait donné une direction ; elle n'avait pas transformé toutes les difficultés juridiques en questions sans objet.

Je comprenais le besoin d'un périmètre. On ne pouvait pas promettre une ressource déterminée à une population sans jamais discuter de la manière dont cette population serait définie. J'avais également défendu l'idée qu'une arrivée récente ne suffise pas, à elle seule, à ouvrir immédiatement le même droit. Il était plus facile de soutenir la règle dans une réunion que de regarder ses conséquences dans le parcours précis d'une personne.

Claire évoque une ancienne collègue étrangère arrivée trop tard pour avoir acquis les années nécessaires au moment où son emploi avait disparu. Elle avait d'autres protections, selon sa situation ; elle ne se retrouvait pas privée de toute aide. Mais l'accès au socle restait différent. On lui demandait encore de contribuer par le travail dans une économie qui lui proposait de moins en moins de places pour le faire.

Cette contradiction avait nourri les discussions suivantes. Fallait-il reconnaître d'autres contributions ? Que faire des personnes durablement établies, des conjoints, des interruptions imposées et des retours ? Le système avait besoin de règles compréhensibles, mais aussi de recours capables d'examiner les cas que la formule générale traitait mal. L'automatisation rendait le calcul rapide ; elle ne décidait pas seule de ce qui devait compter comme une contribution.

La baisse du besoin de main-d'œuvre avait modifié les admissions professionnelles. Des pays qui recrutaient auparavant pour remplir des postes avaient durci leur accueil économique lorsque les entreprises demandaient moins de travailleurs. On entendait parfois dire que les machines avaient réglé la question migratoire. La phrase confondait plusieurs histoires. Des personnes continuaient de fuir des conflits, des persécutions ou des territoires devenus difficiles à habiter. Des familles cherchaient à se rejoindre. Le besoin de protection n'avait pas disparu avec une offre d'emploi.

La richesse accrue de certains pays vieillissants n'avait pas davantage résolu toutes leurs questions démographiques. Les

robots compensaient des manques dans la production et l'aide quotidienne. Ils ne devenaient pas une nouvelle génération de familles. Il fallait encore décider comment financer les services, organiser la vie des personnes âgées et entretenir des lieux où les habitants souhaitaient rester. La Suisse rencontrait une partie de ces questions à sa manière.

Samuel arrive avec son manteau encore ouvert. Il s'excuse, commande quelque chose de chaud et pose sur la table une feuille qui concerne les loyers. Il dirige un hôtel du village et possède séparément quelques appartements, dont celui de Claire. Il participe au projet communal en voisin et en professionnel de l'accueil ; l'ancienne colonie dont nous parlons ne lui appartient pas. Dans le projet, la commune conserverait le bien et en confierait l'usage à une coopérative de logement.

Nous passons d'une frontière nationale à un problème de logement. Le revenu existe, les droits sont acquis, les versements arrivent à date, et l'on peut encore ne pas trouver un endroit où vivre près de ses proches. Une quinzaine de logements semble envisageable dans la colonie. Ce n'est à ce stade qu'un nombre de travail, avec de petites surfaces et des appartements familiaux. L'étude doit dire ce que le bâtiment permet réellement. Samuel a apporté des ordres de grandeur de loyers pour que l'on ne dessine pas des pièces en oubliant ceux qui devront les payer.

Samuel écoute ce que nous disions avant son arrivée. Il connaît les difficultés de recrutement d'autrefois et les changements de ses besoins depuis l'arrivée des machines. Il ne décrit pas sa vie comme celle d'un homme qui n'aurait plus

besoin de personne. Les clients continuent d'arriver, les appareils doivent être entretenus, les imprévus existent. Mais certaines heures de manutention, de rangement et de préparation ont nettement diminué. Il paie autrement pour obtenir une partie du service.

Claire lui demande si cette réduction a changé sa manière de regarder les loyers qu'il propose. Il prend le temps de répondre. La baisse qu'il lui a accordée est un engagement réel, mais il a aussi des charges, des financements et d'autres locataires. Je suis heureux qu'ils puissent en parler sans me demander de départager un propriétaire et une ancienne salariée. Ils entretiennent une relation dont les chiffres ne sont qu'une partie, même s'ils en déterminent beaucoup.

En sortant, nous nous arrêtons devant le café où la partie de cartes continue. Quelqu'un nous fait signe d'entrer. Samuel doit retourner à son établissement, Claire rentre chez elle, et j'ai promis à Carole de ne pas prolonger la soirée. Nous aurions aimé rester. Ce soir, aucun de nous ne le peut.

CHAPITRE 10

Devant la glace

Partie III — Ce que nous apprenons encore

Le lendemain matin, je me regarde dans le miroir de la salle de sport et je pense à mes ancêtres. La pensée arrive au mauvais moment : j'ai encore quelques répétitions à faire et je préférerais en tirer une raison d'arrêter. Face à moi, un homme de soixante-deux ans soulève une charge qu'il a choisie, la repose, puis la reprend sans que rien soit transporté d'un endroit utile à un autre. Il a payé pour venir ici. Je ne suis pas certain de savoir expliquer cela à quelqu'un qui avait passé sa journée à travailler dans les champs.

Autour de Haute-Nendaz, des générations ont porté du bois, du foin, des récoltes et tout ce que la pente empêchait de déplacer facilement. Le travail faisait entrer l'effort dans le corps sans demander son avis. À la fin de la journée, il fallait manger, se restaurer, dormir assez pour recommencer. Que des descendants viennent s'enfermer dans une pièce pour courir sur place ou soulever des poids leur aurait sans doute paru une organisation assez mystérieuse de l'existence.

Je ne regrette pas leur fatigue. J'apprécie de pouvoir choisir la mienne, de m'arrêter si j'en ai besoin, de rentrer sans devoir encore porter une charge pour que la maison fonctionne. Ce privilège me paraît plus net lorsque je le regarde depuis leur vie. Le tapis qui défile sous les pieds n'a rien d'un progrès

ou d'une absurdité en soi. Il répond à un manque que d'autres journées ont créé.

Je suis venu tôt, avant un rendez-vous à distance. J'aurais pu avancer un dossier pendant cette heure. J'ai choisi de venir bouger, avec l'expérience de quelqu'un qui sait combien il est facile de remettre cela au lendemain. Mon métier sollicite encore mon attention, mes décisions et une part de mes inquiétudes. Il sollicite beaucoup moins mes jambes. Le trajet jusqu'à la salle ne suffit pas à compenser les heures assises que les machines ont rendues si commodes.

En quittant les vestiaires, je remarque l'affiche d'un atelier de raisonnement organisé dans une salle voisine. On y propose des problèmes à résoudre, des constructions, des lectures et des débats. Certains exercices se font sans assistance pendant un temps choisi, puis avec les outils pour comparer les démarches. Il n'y a rien à gagner sinon ce qui se passe pendant qu'on cherche et, parfois, le plaisir de revenir la semaine suivante.

En 2026, l'idée m'aurait semblé curieuse. Mes journées étaient pleines de charge mentale. Je prenais des décisions, répondais à des sollicitations, reprenais des problèmes que d'autres n'avaient pas pu finir. Je cherchais plutôt des moments où mon esprit pourrait cesser de travailler. M'inscrire dans une salle pour le remettre à l'effort ne figurait pas parmi mes projets de qualité de vie.

Les années suivantes avaient modifié la nature de cette fatigue. Les outils savaient préparer, organiser et proposer. Je pouvais encore avoir beaucoup de décisions à prendre tout

en passant moins de temps à construire moi-même certains raisonnements. Hors du travail, la maison anticipait une partie des besoins. Des systèmes suggéraient une activité, un trajet, un choix, et je m'habituais à commencer par leur réponse.

Ce confort n'interdisait pas de lire, de bricoler ou de se poser des questions. Il rendait seulement l'effort moins nécessaire dans de nombreuses situations. Certains recherchaient donc volontairement des occasions de le faire, de la même manière que je venais ici soulever un poids sans avoir besoin de déplacer un sac de farine. D'autres les trouvaient dans leurs activités ordinaires, leurs engagements ou leurs jeux. Une inscription n'était pas le passage obligé vers une vie intellectuelle.

J'ai essayé une séance. On nous avait donné un ensemble d'indices pour reconstituer une situation. J'avais reconnu assez vite ce que je pensais être la solution et m'étais mis à défendre mon idée. Une participante m'avait demandé où je plaçais un détail qui ne cadrait pas avec elle. J'avais répondu trop longuement, signe assez fiable que je cherchais à contourner une difficulté. Le groupe avait ri, avec moi, et nous avions recommencé.

Je m'étais bien amusé. J'avais aussi retrouvé une contrariété que les assistants savent parfois nous épargner : devoir rester un moment avec une hypothèse qui échoue. Le dispositif n'avait pas de vertu médicale promise. Il offrait un lieu, du temps, des partenaires et une règle commune. Cela me suffisait pour y trouver un intérêt.

Carole a accueilli mon récit avec intérêt. Elle comprenait très bien le plaisir de la séance ; ce qui l'inquiétait était le besoin de réserver un créneau pour une difficulté que la vie ordinaire nous offrait auparavant en abondance. Si nous donnions toujours la recherche à une machine, comment saurions-nous encore ce qui nous manquait ? Je lui ai répondu que l'on pouvait apprendre beaucoup plus avec ces outils, explorer une science, construire un objet, reprendre des études. L'IA n'était pas un remède à la paresse : elle donnait des moyens nouveaux à la curiosité.

Elle en convenait. Elle ajoutait simplement que la curiosité ne se conservait pas toute seule dans une vie où tout arrivait avant la question. J'avais commencé une réponse, puis repensé au nombre de fois où j'avais accepté une suggestion sans regarder les autres possibilités. Nous avions fini par parler des enfants, des moments où intervenir et de ceux où laisser la recherche durer. Je n'avais pas renoncé à mon enthousiasme. Il avait trouvé une tâche plus précise.

Le coût des séances avait immédiatement ouvert une autre question. Si ces lieux devenaient utiles à des personnes qui avaient perdu une partie de leur travail et de leurs revenus, les réserver à ceux qui pouvaient facilement payer reproduirait une différence de plus. Les bibliothèques, les associations et les espaces publics pouvaient aussi offrir ces occasions. Le projet de l'ancienne colonie m'intéressait notamment pour cela, à condition que le mot accessible corresponde à des horaires, à un accueil et à un financement réels.

Je rentre chez moi à temps pour mon rendez-vous. Mon écran s'allume lorsque je m'assieds, avec le dossier laissé ouvert avant de partir. Je lui demande de patienter encore quelques secondes et bois un verre d'eau en regardant la vallée.

Le dimanche, j'essaie de raconter aux enfants cette histoire des ancêtres et des salles de sport. Mon petit-fils me demande pourquoi je n'ai pas déplacé des choses vraiment utiles. Il existe, dans la famille, une capacité assez constante à trouver le point faible d'une explication. Je pourrais lui répondre que le poids était adapté, les mouvements choisis, le temps limité. Sa question me plaît davantage que ma défense.

Je lui dis que nous pouvons aussi marcher, aider à un rangement ou construire quelque chose. Il propose immédiatement de tirer jusqu'au salon la boîte dont il a besoin. Je l'aide à la prendre correctement. La boîte bute contre la porte. Nous la reprenons de biais ; il serre les poignées et attend que j'aie dégagé mon côté.

— Maintenant ?

CHAPITRE 11

Valentine, leur mère

Partie III — Ce que nous apprenons encore

Valentine vient chercher les enfants en fin d'après-midi. Ma petite-fille lui raconte tout de suite un événement auquel je n'avais pas accordé la moindre importance : son frère aurait déplacé une pièce de leur construction avant que ce soit son tour. Les deux récits divergent sur le point décisif. Leur mère écoute, demande ce qui avait été convenu, puis les laisse essayer de refaire la règle. Je reconnais sa manière de leur donner assez de place sans leur abandonner toute la conduite de la maison.

Valentine a trente-sept ans. Avant de venir s'installer en Valais pour la rentrée 2027-2028, elle enseignait en France auprès d'élèves de CE1 et accompagnait aussi des enfants autistes. Je l'avais vue se préparer, chercher une formulation plus claire, essayer de comprendre pourquoi une consigne qui semblait simple ne l'était pas pour un enfant précis. Le mot enseigner recouvrait déjà beaucoup plus que le fait d'expliquer un contenu à un groupe.

Son arrivée dans le système suisse lui a demandé ses propres démarches et une adaptation. Les niveaux, l'organisation et les usages ne se transportaient pas tels quels avec les cartons du déménagement. En 2036, elle connaît les familles, les rythmes de l'école et les outils qui ont profondément

changé la préparation des cours. Les systèmes proposent des explications, adaptent des exercices et suivent des difficultés avec une précision devenue impressionnante.

Je lui avais longtemps demandé ce qui restait spécifiquement humain dans son travail. Elle avait fini par me répondre que cette question l'obligeait toujours à chercher une insuffisance de la machine pour justifier sa présence. Elle préférait me parler de ce que la collectivité souhaitait offrir aux enfants. La Suisse avait conservé des enseignants dans les classes, en leur donnant des moyens nouveaux. Le choix coûtait quelque chose. Nous l'avions jugé utile, y compris lorsque les systèmes pouvaient expliquer certaines notions mieux et plus patiemment qu'un adulte fatigué.

La Corée du Sud avait pris une autre direction. Elle avait confié l'enseignement ordinaire de ses classes automatisées à des systèmes et à des robots, avec des adultes maintenus dans l'organisation, la protection des enfants et les décisions qui dépassaient la conduite des séances. Les appareils adaptaient les exercices, parlaient toutes les langues nécessaires et n'éprouvaient ni lassitude ni agacement. Cette solution avait des résultats remarquables dans certains apprentissages. Elle produisait aussi une expérience de l'école très différente.

J'aurais eu envie de dire à Valentine qu'une machine manquerait toujours d'instinct. Elle m'aurait demandé ce que j'appelais ainsi. Détecter un enfant inquiet ? Les systèmes y parvenaient parfois avant nous. Rapprocher un silence d'un changement de comportement ? Ils disposaient, lorsqu'on le

permettait, de beaucoup plus d'informations que nous. Prédire une difficulté n'était pas un domaine dont on pouvait les exclure par principe.

La décision suisse avait gardé une enseignante devant la classe et un budget pour la rémunérer. Des familles tenaient à cette présence quotidienne ; d'autres demandaient déjà ce que permettraient des classes davantage automatisées. Je soutenais le choix que nous avions fait. Valentine préparait ses cours dans cette école-là, dont les moyens dépendaient encore de décisions publiques. Son salaire n'était pas une récompense versée à tout humain capable de nouer une relation : la collectivité avait choisi de financer ce travail.

Valentine me parle d'un travail d'équipe qu'elle a préparé pour la semaine. Elle veut que les enfants construisent une explication ensemble, en ayant le temps de se tromper avant de consulter l'aide. Son fils s'intéresse enfin à une conversation d'adultes, parce qu'il espère pouvoir essayer. Elle prend quelques objets sur la table et formule une petite consigne adaptée à ce que nous avons sous la main.

Il hésite. Avant qu'il ait posé une question, sa montre commence à expliquer.

Elle a entendu la conversation, rapproché la consigne de son silence et estimé qu'une précision serait utile. Sa voix est douce et claire. Elle sait depuis longtemps intervenir dans les moments où elle anticipe un besoin, sans attendre qu'une demande soit correctement formulée. Le paramétrage choisi par la famille autorise cette assistance dans certaines situations ; il peut être interrompu. Je pense à tout le temps que

j'avais passé, au début de l'IA, à apprendre comment demander de l'aide.

— Attends. Je cherche.

Mon petit-fils a arrêté sa montre presque aussitôt. Il reprend l'objet devant lui et essaie de le retourner. Sa mère lui laisse le temps.

Valentine sourit et reprend seulement le début de sa consigne. Sa fille se rapproche, écoute à son tour et propose quelque chose qui ne fonctionne pas. Les deux enfants discutent. Leur mère attend sans corriger immédiatement. Je sens mon propre désir d'aider se réveiller et comprends qu'il serait, à cet instant, aussi encombrant que l'intervention de la montre.

Ils finissent par trouver une manière de faire, puis demandent à l'outil s'il existe d'autres solutions. Il en propose plusieurs, dont une plus élégante. Mon petit-fils la regarde avec plaisir. Il a voulu conserver l'expérience de chercher ; il accepte très volontiers ensuite d'apprendre de ce que la machine sait mieux faire.

Il demande à essayer la nouvelle solution tout seul. Valentine lui laisse les objets et vient s'asseoir près de moi. Nous attendons de voir ce qu'il en fera.

La montre revient dans la conversation lorsque Valentine consulte l'heure du départ. Elle sait écouter beaucoup de ce qui se passe autour de son fils ; cela rend possible une assistance fine et appelle des limites claires. Tous les sons enten-

dus n'ont pas à devenir une mémoire conservée. Certains moments sont réglés sans intervention, certaines données restent locales, des usages sont désactivés. Leur sécurité et leur intimité se discutent dans les choix de la famille comme dans ceux de l'école. Une voix agréable ne dispense pas de savoir à qui l'on confie ces traces.

Valentine travaille aussi avec des enfants dont les besoins d'accompagnement sont très différents. Les outils peuvent réduire des obstacles, faciliter une communication, adapter le rythme. Aucun portrait unique de l'enfant autiste ne suffit à préparer ce travail. Elle regarde une personne, dans une situation, avec sa famille et les professionnels concernés. La technologie l'aide ; elle ne transforme pas chaque décision éducative en résultat automatique.

Je lui demande si elle n'est pas trop fatiguée. Elle me répond qu'elle a passé la semaine avec une classe et qu'elle termine maintenant la journée en réglant un conflit autour d'une boîte. Je reconnais le regard qu'elle me lance : il contient assez d'affection pour que je puisse rire, assez de vérité pour que je l'aide à rassembler les affaires.

Les enfants remettent leurs chaussures. Avant de partir, mon petit-fils dit à sa montre qu'elle pourra lui montrer les autres solutions dans la voiture. Il a organisé sa soirée. Sa mère l'appelle, sa sœur a déjà ouvert la porte, et je les regarde descendre ensemble.

CHAPITRE 12

Charlotte et les pages qu'on tourne

Partie III — Ce que nous apprenons encore

Charlotte a disposé six chaises près de la fenêtre. Elle en recule une, regarde l'ensemble, puis la remet à sa place. Nous sommes le mercredi 22 octobre. Ma petite-fille aperçoit sa tante et accélère ; Charlotte lui tend la main avant qu'elle atteigne la première chaise.

— Doucement. J'ai déjà changé cette table trois fois de place.

Mon petit-fils s'arrête devant un livre à la couverture verte. Un signet dépasse du haut. Il demande si quelqu'un a oublié de le terminer.

— C'est moi, dit Charlotte. Je cherche où m'arrêter pour avoir envie de lire la suite.

— Tu pourrais demander la fin.

Elle lui montre les dernières pages. Elle les a, la fin. Ce qu'elle voudrait, c'est lire cette histoire avec quelques personnes, s'interrompre, puis les retrouver pour continuer. Elle regarde les six chaises comme si elles pouvaient déjà lui donner un avis.

Charlotte est ma deuxième fille. Elle a trente-trois ans et travaille dans cette bibliothèque valaisanne après avoir exercé à Paris. En 2029, elle nous avait rejoints avec des cartons de livres dont je m'étais gentiment moqué, compte tenu de son métier. Depuis, elle avait trouvé une équipe, appris les habitudes d'un autre public et pris sa place ici. Elle garde de ses premières années parisiennes une façon de demander à plusieurs personnes d'attendre qui donne à chacune l'impression qu'elle sera la prochaine.

Un adolescent l'appelle depuis une table. Il lui montre une réponse obtenue ailleurs. Charlotte nous fait signe de regarder les rayons pendant qu'elle le rejoint.

— Tu cherchais quoi au départ ?

Il explique. Elle lui demande d'afficher la question, puis les sources. L'outil de la bibliothèque rapproche les documents et retrouve le passage qu'ils veulent comparer. L'adolescent penche la tête vers l'écran. Charlotte lui laisse la place devant les commandes ; elle doit revenir deux fois sur une consigne, attend qu'il termine et lui demande ce qu'il pense garder de ce qu'ils viennent de trouver.

Je cherche un livre pour la petite. Elle en veut un que son frère tient déjà contre lui, trop grand pour ses bras, et tous deux finissent par venir déposer leur désaccord devant Charlotte. Elle tire un deuxième ouvrage d'un rayon et le pose près du premier. La petite le réclame aussitôt.

Nous nous installons. Mon petit-fils tourne deux pages, revient à la première et me demande pourquoi l'histoire com-

mence aussi loin de ce qui l'intéresse. Charlotte reconnaît le livre. Carole le lui avait conseillé pour les enfants.

— Va jusqu'au bas de celle-ci, propose-t-elle. Après, tu me dis.

Elle suit la ligne du doigt sans lire à sa place. Il reprend. Sa sœur se penche pour regarder le personnage près d'une porte ; elle veut savoir s'il entre. Le texte tarde à le dire. Son frère s'agace de ce détour, continue pourtant, puis rapproche le livre lorsque je tente de regarder par-dessus son épaule.

Sur la table, l'écran de Charlotte annonce le début de sa prochaine permanence. Elle vérifie les deux personnes attendues et décale la préparation d'un atelier. Je lui demande où elle trouverait les heures pour sa lecture suivie.

— C'est ce que j'essaie d'obtenir.

— Les outils ne vous en ont pas libéré ?

Elle me montre le planning. Le catalogage et une grande partie du classement se font désormais sans que l'équipe reprenne chaque notice. Les recommandations simples arrivent directement aux lecteurs. Les recherches, les traductions, les rapprochements entre ouvrages ont gagné une ampleur qu'elle n'aurait pas imaginée en débutant. Elle agrandit ensuite la colonne des permanences : les effectifs, eux, ont diminué. Les heures disponibles ont déjà reçu d'autres usages.

Un nom vient de disparaître de son prochain rendez-vous. Charlotte lit le motif, propose une autre date à la personne, puis reprend notre conversation au milieu de ma phrase.

— Je peux préparer une séance, dit-elle. Pour plusieurs, il me faut un créneau et l'accord de ma responsable. Je voudrais essayer avant de demander toute une série.

Elle pourrait commencer dans la salle de l'ancienne colonie, si l'essai envisagé avant les travaux se confirme. Je lui réponds trop vite que nous comptons justement sur elle.

— Tu comptes sur quelle heure de ma semaine ?

Je regarde la colonne qu'elle vient de me montrer. Elle ajoute qu'une convention avec son employeur devra fixer sa présence et son financement. J'allais déjà lui suggérer de venir un peu avant pour préparer ; je lui demande combien de temps cela représenterait. Elle rapproche le planning de nous et ouvre une plage de travail encore vide.

Au fond, un homme est assis sans rien prendre. Je l'ai déjà vu ici. Il regarde le passage, ouvre parfois un journal, reste au chaud. Charlotte passe près de lui pour ramasser un ouvrage et lui parle de la lecture qu'elle prépare. Il veut savoir s'il faudra s'inscrire. Elle lui répond qu'elle le préviendra quand elle aura un lieu et une heure. Il demande surtout si l'on pourra partir avant la fin.

— Oui, bien sûr.

Revenue près de moi, elle feuillette son roman jusqu'au signet.

— Moi, j'aimerais qu'il ait envie de revenir.

Je m'apprête à lui dire qu'il reviendra. Elle sait aussi bien que moi ce que vaudrait cette promesse. Je prends le livre. Il est récent, imprimé dans une édition ordinaire, avec un petit défaut au coin de la couverture. Je lui demande si le papier a fini par devenir un luxe.

— Celui-là, non. D'autres éditions, oui. Tu peux lire le texte chez toi pour très peu et vouloir quand même emprunter ce volume. Ou préférer l'écran.

Elle me raconte un lecteur qui change de support au milieu d'un ouvrage. Les ressources, les locaux et les horaires de la bibliothèque restent financés par la collectivité. Chaque fois qu'elle demande une nouvelle activité, il faut lui trouver une place dans ce budget. Elle referme le roman et glisse le signet une page plus loin.

Les enfants ont choisi leurs livres. Le plus grand réclame de porter le sien, puis me le confie en arrivant au comptoir pour pouvoir montrer quelque chose à sa sœur. Charlotte enregistre les prêts et nous demande quand nous reviendrons manger ensemble. Je propose une date. Elle travaille ce soir-là. Nous en cherchons une autre pendant que la petite appuie son menton sur le bord du comptoir.

À la porte, mon petit-fils se retourne.

— Et ton histoire verte, tu vas la changer si les gens ne reviennent pas ?

Charlotte garde un instant le livre contre elle.

— Je vais déjà leur lire le début.

Dehors, nous nous asseyons. La lumière tombe sur les pages ouvertes. Ma petite-fille rapproche son livre de celui de son frère jusqu'à recouvrir un coin de son image. Il le repousse du coude. Elle attend qu'il se remette à lire, puis recommence.

CHAPITRE 13

Maxence et le client disparu

Partie III — Ce que nous apprenons encore

Le vendredi soir, Maxence revient dîner avec nous. Cette fois, il a demandé à garder la table libre quelques minutes. Il dépose le boîtier aperçu deux semaines plus tôt, un appareil guère plus grand qu'un livre de poche, puis branche un petit robot de démonstration. Les enfants de Valentine sont là pour le repas. Ils s'installent aussitôt près de leur oncle. Carole s'approche aussi : depuis la dernière réorganisation des placards par notre maison, les projets de Maxence l'intéressent de très près.

Mon fils commence par nous parler d'un client qui ne lui achète plus rien. Il ne l'a pas perdu au profit d'un autre développeur. L'entreprise réalise désormais elle-même le service pour lequel elle l'appelait. Son assistant prépare le code, l'éprouve, le met en place et surveille le fonctionnement. Elle reste contente du travail passé de Maxence. Elle n'en a simplement plus besoin sous cette forme.

À 42, à Paris, il a appris à chercher, à construire et à travailler avec les autres. Sa spécialisation en cybersécurité lui a donné accès à un domaine dont les besoins semblaient devoir grandir avec chaque nouvel appareil connecté. Ils ont grandi. Mais les outils de protection ont progressé avec ceux des atta-

quants. Un risque supplémentaire ne crée plus nécessairement une heure de travail à facturer.

Lorsqu'il était venu vivre en Valais, ses assistants lui avaient permis d'accepter des projets qu'il n'aurait pas pu mener seul auparavant. Il avait produit davantage, gagné de nouveaux clients, découvert le plaisir d'une compétence élargie. Puis les clients avaient intégré ces gains à leurs attentes. Ce qui se faisait plus vite devait aussi coûter moins cher. Il avait compensé un temps avec plus de missions, jusqu'à ce que certaines cessent d'être achetées.

Je lui avais conseillé de monter en gamme. Il m'avait demandé vers quoi. J'avais cité les architectures complexes, les engagements de continuité, la responsabilité auprès d'entreprises qui voulaient un interlocuteur. Il avait exploré ces pistes et rencontré des développeurs auxquels on avait conseillé exactement la même chose. Ils se disputaient les mêmes places.

L'idée du boîtier lui était venue en intervenant dans des logements équipés de robots, de capteurs et de systèmes de soins. Les habitants savaient demander à leur maison de préparer un repas. Ils savaient beaucoup moins facilement répondre à une question élémentaire : qui, en dehors d'eux, avait encore le droit de donner un ordre à leurs appareils ? L'installateur, le fabricant, un service d'entretien, une application ancienne, parfois un accès que personne n'avait pensé à fermer.

Le produit qu'il développe permet de voir ces permissions au même endroit et d'en limiter certaines. Le petit boîtier fait

fonctionner localement une partie de la surveillance. Lorsqu'une demande inhabituelle arrive, il peut la bloquer selon les règles convenues, puis expliquer ce qu'il a fait. Il ne commande pas toute la maison. Il garde certaines portes entre la maison et les services extérieurs, avec une manière simple de reprendre la main.

Maxence lance son essai. Le robot doit ramener un objet d'un bout à l'autre de la table. Il l'a déjà fait deux fois lorsque mon fils simule, depuis son système de test, un ordre venant d'un accès d'entretien : transmettre les images de la pièce. Rien ne quitte la démonstration. Une lumière change sur le boîtier et un message indique que cet accès n'a pas le droit de demander des images.

Mon petit-fils s'attendait à voir le robot s'arrêter. Il continue pourtant son trajet. Maxence lui montre la différence : transporter l'objet est une tâche autorisée ; envoyer ce que voit la caméra en est une autre. On peut refuser la seconde sans renverser le dîner pour interrompre la première.

Carole demande qui avait décidé que l'accès d'entretien ne pouvait pas recevoir les images. Maxence lui montre la règle choisie avant l'essai. C'est à cet endroit qu'il attend encore un travail avec les occupants. Les systèmes proposent des réglages ; les habitants doivent pouvoir comprendre ce qu'ils autorisent, et disposer d'un professionnel s'ils ne veulent pas tout examiner seuls.

Le produit viserait d'abord les petits établissements et les logements dont les appareils viennent de plusieurs fabricants : une pension, un cabinet, une famille qui aide un pa-

rent âgé à rester chez lui. Le matériel serait vendu ou loué au prix nécessaire pour l'installer. Un abonnement paierait les mises à jour et le support. Des partenaires pourraient assurer les visites. Maxence veut conserver des droits sur son produit pour ne pas dépendre uniquement des heures qu'il peut vendre lui-même.

Je comprends enfin ce qu'il essaie de construire. Il ne nous montre pas un petit morceau de technologie en espérant que nous devinerons son entreprise. Il nous montre une maison dans laquelle on sait à qui l'on a donné une clé, et un service pour continuer à le savoir lorsque les appareils changent.

Maxence a regardé les offres concurrentes. Les fabricants ajoutent déjà des protections à leurs équipements. D'autres entreprises peuvent proposer une fonction comparable. Des outils ouverts permettent aux plus compétents de construire leur propre installation. Le boîtier de Maxence doit donc offrir un avantage qui se vérifie : moins de difficultés à réunir les appareils, des accès plus clairs, une continuité que les utilisateurs comprennent, une aide disponible quand quelque chose bloque.

Carole lui demande ce qui se passerait si le système refusait une demande utile du robot de Jeanne. C'est précisément le cas qu'il ne veut pas traiter comme une alarme domestique ordinaire. Les fonctions essentielles de soins ne seraient pas coupées par une simple règle générale. Elles demanderaient un cadre validé avec les professionnels concernés et des relais définis. Sa première version s'adresse à des usages plus li-

mités. Il préfère commencer par ce qu'il peut réellement assurer.

J'aime sa réponse. J'aurais peut-être, à son âge, eu envie de promettre trop vite que nous étendrions le produit ensuite. Lui voit déjà le travail d'entretien, les incidents, les clients à rappeler. Il a appris que l'IA raccourcit formidablement la construction d'un prototype sans raccourcir dans la même proportion la durée pendant laquelle quelqu'un devra répondre de son fonctionnement.

Son revenu de base lui donne une marge pour développer. Son appartement dans la vallée maintient ses charges à un niveau supportable. Nous pouvons l'encourager sans avoir à prétendre que son avenir est assuré. Il lui faut encore des essais, des utilisateurs prêts à payer et assez de temps pour corriger ce qui ne se voit pas dans notre démonstration de salon.

Je lui demande si nous pourrions tester une version limitée à la maison. Il accepte, à condition de convenir de ce qu'elle couvre et de ne pas l'appeler à chaque passage pour ajouter une fonction. Carole me regarde. Je connais cette expression : l'idée lui plaît, mais la condition est manifestement pour moi.

Pour la colonie, il pourrait aider à réfléchir aux accès. La future coopérative devrait ensuite consulter des prestataires et choisir un contrat.

— Tu peux dire que j'en parlerai avec eux, précise-t-il. Pour la suite, il faudra une offre, comme les autres.

Il tient aussi à pouvoir venir un jour boire un café dans la salle sans que tous les appareils en panne lui soient apportés sur la table.

Les petits réclament un dernier essai. Ils veulent décider eux-mêmes d'une permission, puis voir ce qui se passe si on la retire. Maxence les aide. Le robot s'immobilise au bon endroit et ma petite-fille applaudit comme s'il venait de réaliser son exploit le plus difficile.

Nous rangeons pour dîner. Maxence referme le couvercle. Mon petit-fils suit le mouvement de ses doigts, puis vérifie si l'appareil fonctionne toujours. Son oncle le laisse terminer son essai.

— Après, tu me passes les couverts ?

CHAPITRE 14

Juliette et les maladies qui reculent

Partie III — Ce que nous apprenons encore

Le mardi suivant, je retrouve Juliette à Lausanne après un rendez-vous professionnel. Elle m'a donné une heure à laquelle elle peut déjeuner, en précisant qu'elle doit repartir ensuite. J'apprécie cette manière très nette de me recevoir dans sa journée. Lorsque les enfants quittent la maison, on apprend peu à peu que les voir demande de rencontrer un agenda qui n'est plus le nôtre.

Juliette a vingt et un ans. Née en mai 2015, elle est devenue cette jeune femme qui arrive avec son sac, une remarque sur le lieu que j'ai choisi et un problème auquel elle continue manifestement de penser. Je la revois dans le système scolaire suisse, où elle était passée par la 8H, puis au cycle d'orientation et au collège. Elle avait de la facilité, particulièrement en mathématiques et en sciences. Il avait fallu aussi travailler, apprendre ce qui ne venait pas tout de suite et découvrir que bien réussir à l'école ne dispense pas des hésitations sur la suite.

Après sa maturité gymnasiale, elle a rejoint l'EPFL. En cet automne 2036, elle entame sa troisième année de bachelor en ingénierie des sciences du vivant. Elle prépare ses examens

et commence à comprendre de l'intérieur le travail des laboratoires. Elle a participé durant l'été à un projet encadré, une première expérience assez longue pour y découvrir autre chose que les résultats présentés en cours.

Ce qui l'attire, ce sont les maladies rares, en particulier celles pour lesquelles les patients attendent encore une réponse. Elle aimerait associer la modélisation, la biologie et l'usage de cellules étudiées en laboratoire pour mieux comprendre des mécanismes et contribuer à éprouver des traitements. Les cellules souches l'intéressent comme un moyen de construire des modèles utiles à la recherche, pas comme une solution que l'on pourrait proposer indistinctement à toute maladie.

Elle me raconte un problème de comparaison entre des résultats. Les outils ont identifié plusieurs pistes, mais les conditions d'une série d'expériences ne permettent pas de conclure aussi vite qu'elle l'avait pensé. Son encadrante lui a demandé de reprendre le lien entre la question de départ et ce que les mesures montrent réellement. Je reconnais sa contrariété. Elle ne porte pas sur la lenteur de la machine ; elle vient de ce qu'apprendre demande encore de regarder précisément ce que l'on croyait déjà comprendre.

L'IA a bouleversé les sciences du vivant en dix ans. Elle aide à formuler des hypothèses, à étudier des structures, à rapprocher des connaissances et à préparer des expériences. Les laboratoires automatisés ont accéléré une partie des manipulations et des essais. Ces progrès ont conduit à des traitements efficaces contre l'immense majorité des maladies qui

nous semblaient auparavant des menaces durables. Des diagnostics jadis synonymes d'un temps raccourci ne ferment plus de la même manière l'horizon d'une famille.

Nous avons fini par nous habituer à certaines de ces nouvelles. Une annonce qui aurait rempli les journaux dix ans plus tôt devient un progrès de plus dans une liste que l'on ne lit plus entièrement. Je m'en étonne lorsque je pense à ce que ces traitements changent réellement : un repas que l'on continuera de partager, un enfant que l'on verra grandir, un projet que l'on n'abandonnera pas après un rendez-vous médical.

Juliette a grandi pendant cette succession de découvertes. Sa vocation s'est formée dans un monde où la maladie reculait beaucoup plus vite que je ne l'aurais imaginé à son âge. Elle en éprouve la joie et, quelquefois, un trouble qu'elle hésite à formuler. Les questions auxquelles elle souhaitait consacrer sa vie peuvent être résolues avant même qu'elle ait terminé ses études. Les systèmes proposent des pistes avec une aisance qui rend certaines étapes de formation très longues à ses yeux.

Elle se demande ce qu'elle pourra apporter.

Je pourrais lui répondre que les machines auront toujours besoin d'elle. J'ai suffisamment revu cette promesse dans mon métier pour préférer l'écouter. Elle ne souhaite évidemment pas que des enfants restent malades pour préserver son futur emploi. Elle cherche comment faire une place à son désir d'aider dans une recherche qui change plus vite que son propre parcours.

Nous parlons de ce qui résiste encore. Un traitement découvert n'est pas un traitement disponible pour tous. Il faut vérifier son efficacité et ses risques dans des situations réelles, le fabriquer, le distribuer, l'adapter aux personnes et permettre de le financer. Certaines maladies rares demeurent difficiles à documenter. Des effets tardifs restent à comprendre. De nouvelles infections peuvent apparaître. La guérison très largement devenue possible n'a pas fait disparaître instantanément les maladies de toute la planète.

Juliette connaît mieux que moi ces distinctions. Elle ne demande pas une liste rassurante de problèmes qui survivront aux progrès. Elle veut savoir comment continuer à apprendre sans construire toute son identité sur un manque que l'humanité espère justement combler. Son projet pourra évoluer vers les questions encore ouvertes, les conditions d'accès, la mise à l'épreuve et l'amélioration des traitements. Chacune de ces activités peut elle aussi être transformée par les systèmes. La mission demeure importante ; sa forme professionnelle reste à inventer.

Je lui raconte une part de ce que j'ai vécu lorsque les outils ont commencé à réaliser des choses dont j'étais fier. Je ne confonds pas nos domaines. Le changement de place d'un consultant et les possibilités de soigner ne se mesurent pas de la même manière. Mais je connais cette sensation étrange de souhaiter une réussite collective tout en cherchant, en soi, ce qu'elle va retirer à notre propre avenir.

Elle me demande si j'ai fini par résoudre la question. Je lui parle du client qui vient d'arrêter la suite de ma mission. Il

est satisfait du travail ; il pense pouvoir continuer sans moi. Juliette pose sa fourchette. Elle veut savoir ce que je vais faire des jours qui se libèrent. Je lui réponds que je cherche encore.

La conversation vient aux troubles psychiques, qui ont pris une place beaucoup plus importante dans notre société de 2036. La disparition de nombreuses menaces physiques ne garantit pas une vie intérieure paisible. La solitude, la perte de repères, les tensions familiales ou la difficulté à se sentir attendu ont trouvé d'autres formes dans un monde très assisté. La reconnaissance et le diagnostic des troubles ont aussi évolué. Les équipes que suit Juliette cherchent à distinguer ces facteurs.

Les aides ont progressé dans ce domaine également. Elles n'ont pas rendu tout le monde heureux, et l'on ne remplace pas l'existence d'un environnement vivable par une réponse disponible à toute heure. Je pense à Claire, à l'intérêt d'un lieu où elle serait attendue autrement que comme une situation à traiter. Juliette écoute. Elle garde à sa vocation une ampleur que je ne voudrais pas réduire au prochain intitulé de poste.

Il est temps pour elle de repartir. Elle me montre le bâtiment vers lequel elle se dirige, puis cherche dans son sac la carte qu'elle tient déjà à la main. Je la regarde s'éloigner entre les groupes d'étudiants.

Sur le retour, je pense à la chance qu'il y aurait à la voir travailler dans un monde où l'on guérit tant de choses. Puis je repense à son regard lorsqu'elle a demandé ce qu'elle pourrait apporter. La joie collective n'efface pas cette question person-

nelle. Elle lui donne une forme à laquelle aucun des conseils que je donnais aux plus jeunes ne m'avait préparé.

Le vendredi, Juliette est revenue passer le week-end à la maison. Je la retrouve chez Coiffure Les Arcades, route des Écluses, où elle termine son rendez-vous. La porte s'ouvre sur l'odeur du shampooing, la chaleur d'un sèche-cheveux et quelques mèches qui attendent d'être ramassées près du fauteuil. Nous sommes à Haute-Nendaz, dans un lieu que toute la fratrie connaît, et la jeune femme absorbée par ses expériences lausannoises a retrouvé la patience particulière de ceux à qui l'on demande de ne pas bouger la tête.

Valentine, la coiffeuse, nous connaît depuis les premières années. Elle préparait son brevet fédéral en 2026, au moment où la propriétaire envisageait de prendre sa retraite. La succession s'était faite ; en 2036, elle dirigeait le salon. Je la regarde passer la main dans les cheveux de Juliette, reculer un peu, puis lui montrer un détail. Nous l'appelons « Valentine du salon » pour la distinguer de la mère des petits. Cette précision nous évite de confondre un rendez-vous chez la coiffeuse avec un repas de famille.

Le miroir peut afficher en temps réel plusieurs coupes sur le visage de Juliette. Une longueur se modifie, une couleur apparaît, une mèche change de place sans qu'un cheveu soit encore tombé. Elle accepte de regarder deux possibilités, puis demande à Valentine ce qu'elle en pense. Elle n'a pas beaucoup de goût pour les longues explorations de soins et de beauté. Elle voudrait surtout être bien coiffée sans devoir y penser chaque matin.

Valentine sait comment elle attache ses cheveux, ce qu'elle trouve déjà trop long à entretenir et ce qu'elle ne fera jamais, même si la projection est flatteuse. Le système pourrait tenir compte de ces informations. Juliette fait confiance à une personne qui l'a vue grandir et qui sait aussi lui dire qu'une coupe ne lui simplifiera pas la vie. Elle sait qu'elle pourrait choisir un service plus automatisé. Elle garde ce rendez-vous avec Valentine.

Les outils ont rendu certaines opérations plus faciles, préparé les mélanges, suivi les réservations, pris en charge le nettoyage. Valentine passe encore près du fauteuil, ajuste, écoute et coiffe. Je vois Juliette se détendre lorsqu'elle lui dit qu'elles vont garder quelque chose de simple. Dans une journée où tant de décisions sont proposées par des systèmes, elle apprécie de remettre celle-ci à quelqu'un qu'elle connaît.

En sortant, Juliette regarde brièvement son reflet dans la vitrine. Elle est contente et passe aussitôt à autre chose. Nous rentrons avant le dîner. Édouard doit nous montrer un assemblage qu'il a rapporté de son apprentissage ; il a déjà demandé deux fois à quelle heure nous serions là.

CHAPITRE 15

Édouard, dix-sept ans, charpentier

Partie III — Ce que nous apprenons encore

Édouard a laissé ses chaussures près de l'entrée ce vendredi soir, là où Carole lui demande depuis des années de ne pas les abandonner. Elles ont changé de taille et de fonction ; leur emplacement résiste assez bien à toutes les transformations du monde. Je les déplace pour passer, puis le trouve dans la cuisine avec un morceau de bois qu'il veut me montrer.

Il a aussi rapporté une poignée fabriquée à la demande dans l'atelier. Celle d'un placard avait cassé ; le modèle d'origine ne se trouvait plus. La machine pouvait le reproduire à partir de l'autre porte. Édouard a préféré épaissir la prise et déplacer légèrement l'appui du pouce. Carole l'essaie, puis ouvre une seconde fois le placard. C'est sa façon de lui dire qu'il a bien fait.

Il vient d'avoir dix-sept ans. En septembre 2019, je le tenais encore dans mes bras ; cet automne 2036, il m'explique pourquoi l'assemblage que je regarde n'est pas celui que j'imagine. Il est apprenti charpentier, dans un parcours professionnel en entreprise, avec des cours et des périodes de formation. Sa sœur Juliette est étudiante à l'EPFL. Ils apprennent tous les

deux, mais leurs cursus, leurs journées et leur relation au travail ne sont pas interchangeables.

La semaine suivante, son responsable lui confiera la préparation d'une petite intervention. Édouard devra proposer l'ordre des opérations, vérifier les éléments et expliquer ses choix avant qu'une équipe utilise sa fiche. Les outils lui seront accessibles. Pour la première fois, ce qu'il prépare doit servir à autre chose qu'un exercice d'atelier.

— Je voudrais qu'il puisse partir avec ma fiche sans tout refaire, me dit-il.

Édouard a choisi le bois, les constructions et les équipes de chantier. Il aurait pu s'intéresser à d'autres métiers de la montagne, mais c'est ici qu'il a trouvé l'envie de commencer. Je découvre à travers lui une activité où des gestes anciens rencontrent des équipements capables de retirer une grande part des efforts les plus pénibles. Il me parle d'un matériau que je connais, puis me montre des façons de travailler dont je n'avais aucune idée.

Il me montre sur l'écran une séquence autorisée par son entreprise, sans les informations du client. Des éléments de structure sont préparés en atelier. Les machines réalisent certaines découpes et contrôlent des dimensions ; des appareils prennent en charge les déplacements lourds. Sur le chantier, le levage et plusieurs interventions exposées sont assistés ou confiés à des robots adaptés. Les personnes restent à distance des zones où leur présence n'apporte rien qui justifie le risque.

Je regarde la poutre se déplacer sans demander à deux corps de porter tout son poids. Cela me renvoie aux générations dont je parlais devant le miroir de la salle de sport. Le progrès est ici très simple à comprendre : moins d'usure, moins de gestes répétés sous une charge trop forte, certaines chutes ou erreurs évitées. Autour du levage, la zone reste délimitée. Les personnes y entrent seulement une fois l'opération terminée.

L'IA aide à préparer les interventions, confronter les plans à l'état observé, repérer des écarts et anticiper la météo. Son apprentissage suit les règles du chantier, avec des équipements et un encadrement adaptés à son âge et à son niveau. Son responsable décide des opérations auxquelles il peut participer.

Ce qu'il aime, me dit-il, c'est voir une pièce prendre sa place dans une construction et travailler avec les autres. Son entreprise intervient sur plusieurs petits chantiers, dans des bâtiments qui demandent des équipements différents. Pour le moment, une équipe polyvalente qui utilise les machines de l'atelier et loue certains robots de chantier revient moins cher qu'une automatisation complète de chaque intervention. Les relevés, les découpes et les charges lourdes sont déjà largement mécanisés. Édouard apprend dans ce mélange de tâches, avec des collègues dont les journées changent à mesure que les équipements deviennent plus accessibles.

Il me montre un autre chantier, plus grand, où l'entreprise emploie davantage de machines et moins de personnes. Les coûts de transport et d'installation peuvent y être répartis sur

plusieurs semaines. Son responsable examine ces écarts avant d'acheter de nouveaux équipements. Édouard regarde surtout les gestes qu'il apprendra à faire avec eux.

La question de la formation me ramène à mes anciens débats d'entreprise. Lorsque les tâches simples sont automatisées, que confie-t-on à quelqu'un qui commence ? Dans certains bureaux, ces tâches avaient constitué le premier étage d'un apprentissage rémunéré. Les supprimer permettait de gagner du temps ; cela retirait aussi des occasions d'entrer progressivement dans le métier. Claire avait vu disparaître les places avant même les postes des personnes expérimentées.

En charpente, Édouard peut encore contribuer à des travaux adaptés à son niveau. Il prépare, vérifie, comprend les séquences et participe avec son encadrant. Sa contribution compte déjà. L'encadrement, les reprises et les exercices où l'erreur est possible demandent encore du temps, parfois plus que ce que son travail permet de gagner. L'entreprise finance une compétence future dont elle n'est pas certaine de conserver le bénéfice.

Son responsable sait qu'il pourra partir après sa formation. C'était déjà vrai avant l'IA. La raréfaction de certaines tâches d'entrée a simplement rendu le coût plus visible. Des entreprises se sont regroupées pour mutualiser une partie de l'encadrement, partager des équipements de formation et financer des périodes dont l'utilité dépasse un employeur. Les pouvoirs publics participent à certains parcours. Ces dispositifs

demandent des vérifications : on doit former réellement, pas seulement subventionner des heures peu payées.

Le revenu de base ne dispense pas l'entreprise de rémunérer un apprenti. Il lui donne une protection personnelle, comme aux autres personnes admissibles ; il ne transforme pas son travail en ressource gratuite. Le salaire et les conditions doivent correspondre au statut, aux responsabilités et à la progression prévue. Je tiens à cette différence d'autant plus que j'avais moi-même soulevé la question du coût de la formation dans les entreprises.

— Papa. Tu peux juste tenir ça ?

Édouard me remet le morceau de bois dans les mains. J'étais encore dans le financement de sa formation ; il attendait de me montrer son assemblage. Il déplace mes doigts, replace l'autre élément, puis me demande de rester comme cela. Je regarde enfin ce qu'il veut me montrer.

Carole nous lit un message de Charlotte en passant : aucun créneau supplémentaire ne se libère pour sa lecture à la bibliothèque. Elle voudrait garder l'essai à la colonie, si ses heures peuvent y être prévues. Carole lui propose de regarder le passage où elle compte s'arrêter. Édouard attend que nous ayons fini de parler pour me demander de tenir à nouveau sa pièce.

Son neveu et sa nièce arrivent dans la pièce. Ils trouvent étrange que leur oncle ait encore l'air jeune alors qu'il construit des choses que je ne comprends pas. Il accepte de leur montrer, en choisissant ce qu'ils peuvent manipuler sans

risque. Mon petit-fils demande si un robot aurait pu faire le morceau. Édouard répond oui, puis lui demande s'il veut tout de même essayer d'emboîter les deux parties. L'enfant s'assied immédiatement.

Mon petit-fils force sur la mauvaise pièce. Édouard la reprend, lui montre le sens et recommence avec lui. Sa nièce attend son tour, les mains déjà tendues. Je vais déplacer les chaussures qui encombrent toujours l'entrée.

CHAPITRE 16

Les années que nous avons gagnées

Partie III — Ce que nous apprenons encore

Le lendemain matin, Jeanne me demande mon âge en me voyant sortir de la maison. Nous sommes au début de novembre ; j'ai un dossier à terminer avant le déjeuner, mais je suis descendu acheter du pain. Elle le connaît probablement déjà, mais veut surtout savoir combien de temps je compte encore travailler. Je lui réponds soixante-deux ans pour la première question et quelque chose de moins précis pour la seconde. Elle trouve que j'ai encore le temps. À nonante-deux ans, elle dispose d'un point de comparaison que je ne peux pas lui contester.

Nous parlons quelques minutes sur le chemin. Je la connais depuis plusieurs années par le voisinage. Elle vit toujours chez elle, grâce à un logement adapté, à une aide robotique et à des interventions humaines organisées. Elle a retrouvé de la capacité pour certains gestes, reçu des soins qui lui ont évité des limitations plus lourdes et conservé des habitudes auxquelles elle tient. Elle ne ressemble pas à une démonstration de médecine parfaite. Elle a des jours plus faciles que d'autres, et une très nette idée de la manière dont elle souhaite les passer.

Les progrès de la décennie ont modifié notre rapport à l'âge. Beaucoup de maladies se traitent bien mieux ; davantage de personnes conservent longtemps de l'autonomie. Le nombre d'années pendant lesquelles on peut faire des projets augmente. Nous parlons moins vite d'une activité qu'il faudrait abandonner parce qu'un anniversaire est passé. C'est une bonne nouvelle avant d'être une difficulté de financement.

Elle en devient pourtant une. Des droits à la retraite avaient été calculés dans un monde où les durées de vie, les carrières et la place des salaires évoluaient plus lentement. Les systèmes avaient déjà dû être adaptés au vieillissement. Les progrès très rapides de la dernière décennie avaient accru l'incertitude : combien d'années faudrait-il verser des prestations, avec quelles ressources et pour des parcours de travail devenus si différents ?

Dans mes missions, je vois la question arriver des deux côtés. Des personnes souhaitent rester actives plus longtemps, parce qu'elles aiment leur travail, en ont besoin ou ne savent pas encore ce qu'elles voudraient faire ensuite. Des entreprises peuvent produire davantage avec moins d'emplois. Dire simplement que chacun travaillera quelques années de plus ne crée pas automatiquement les postes correspondants.

Je ne peux pas prendre ma situation pour celle de tous. Je dispose d'une expérience, de relations et de clients ; mon activité indépendante me laisse une certaine maîtrise du rythme. Claire a perdu son poste bien avant l'âge où l'on commence habituellement à parler de retraite. Un charpentier dont le

corps avait souffert pendant trente ans ne reçoit pas rétrospectivement les protections dont profite aujourd'hui Édouard. Vivre plus longtemps en meilleure santé n'est pas une expérience identique pour chaque personne.

Le soir, Carole et moi reprenons un document sur nos années à venir. Nous travaillons tous les deux. Nous revoyons la direction que nous avions imaginée pour notre retraite future. La question du capital ou de la rente revient avec une force nouvelle depuis que la médecine a changé l'horizon.

Carole me montre un passage en allemand. Elle s'était mise à apprendre la langue dès notre arrivée en Suisse, bien avant que je puisse me dispenser de cet effort.

— Longévité, en allemand ?

— Langlebigkeit.

— Très bien. Et sans ton implant ?

Je ris. Elle a connu mes difficultés assez longtemps pour apprécier le résultat. Un peu plus loin, une formule contractuelle nous arrête tous les deux. Elle me demande cette fois ce que mon outil en comprend. Nous comparons sa traduction au texte, sans confondre une réponse fluide avec une garantie.

Des voisins ont retiré leurs avoirs de prévoyance pour les placer, en répartissant leurs fonds entre plusieurs banques. Ils voulaient garder la maîtrise du capital, disposer de souplesse et décider de ce qu'ils transmettraient. Leurs calculs reposaient aussi sur une durée de vie attendue. Nous avons

longtemps trouvé ce raisonnement attirant. Nous regardons maintenant la même perspective en imaginant beaucoup plus d'années à financer.

Je dis à Carole que la rente viagère me paraît reprendre de l'intérêt. Un revenu mensuel qui continue tant que l'on vit devient une protection différente lorsqu'il pourrait accompagner plusieurs décennies de bonne santé. Elle partage ce changement de regard. Ce qui la retient, c'est l'évolution du pouvoir d'achat et les conditions qui seront offertes au moment de choisir. Je regarde surtout le risque d'avoir très bien géré un capital prévu pour une durée trop courte. Elle regarde la liberté à laquelle nous renoncerions en échange d'un revenu durable. Nous connaissons tous les deux les termes du choix ; nous n'accordons pas toujours le même poids à chaque risque.

La prévoyance suisse associait depuis longtemps plusieurs mécanismes. L'AVS finançait des rentes avec des ressources courantes ; la prévoyance professionnelle s'appuyait sur des capitaux accumulés. Les années supplémentaires concernaient les deux. Une économie qui produisait plus avec moins de salaires compliquait encore la première logique, tandis que des rentes versées beaucoup plus longtemps mettaient les capitaux et les règles de conversion à l'épreuve. Notre calcul domestique arrivait dans des comptes qui ne s'arrêtaient pas à notre foyer.

Carole le dit presque au moment où j'y pense. Si beaucoup de personnes reviennent vers une rente pour les mêmes raisons que nous, ceux qui la garantissent devront tenir cette

promesse bien plus longtemps. Ce qui nous rassure comme couple peut accroître une difficulté collective. Nous n'allons pas résoudre cette tension en choisissant une mauvaise protection pour nous-mêmes. Nous pouvons au moins cesser de la regarder comme si les finances des retraites concernaient toujours d'autres gens.

Nous ne décidons pas que la rente serait meilleure pour tout le monde. Les conditions, les autres ressources, le besoin de disposer d'un capital et les garanties offertes comptent encore. Un partage peut avoir du sens. Nous décidons de refaire nos calculs avec plusieurs horizons, puis de réexaminer les offres lorsque le choix sera réel. C'est moins spectaculaire qu'un changement de stratégie annoncé en une phrase. Cela nous ressemble davantage lorsque notre propre vie est en jeu.

Le revenu de base demeure dans ces projections. Il n'efface ni les droits constitués ni toutes les protections spécifiques, et les prestations qui assurent la même fonction de minimum doivent être coordonnées. Nous avions passé assez de temps à regarder les budgets du pays pour savoir que la taxe sur les services d'IA ne pouvait financer à elle seule la vie quotidienne, les retraites et chaque progrès que nous souhaitions conserver.

Carole ferme le document avant moi. Elle voudrait lire un moment. Je termine une note, puis m'arrête aussi. Parler des décennies à venir a occupé une bonne partie du samedi soir ; il serait étrange de ne plus trouver de temps pour celui que nous avons déjà.

Jeanne, que je retrouve le lundi suivant, me demande si j'ai répondu à ma seconde question. Je lui dis que je souhaite encore travailler, avec assez de place pour Carole, les enfants et le reste de la vie. Elle trouve la réponse raisonnable, puis me conseille de ne pas attendre d'avoir un programme parfait pour profiter de la journée. Elle doit recevoir quelqu'un et me congédie avec bienveillance.

Je vais ensuite à un contrôle prévu à la Maison de la santé, route des Écluses. J'aime pouvoir m'y rendre à pied. Dans les premières années de notre installation, le bâtiment réunissait déjà des médecins et des professionnels de santé. Nous y trouvions une aide de proximité précieuse. En 2036, je m'aperçois surtout du nombre d'occasions où je ne suis plus obligé de descendre à Sion.

Le miroir de la salle de bains a transmis, avec mon accord, quelques mesures prises au fil des matins. Il ne m'annonce pas un diagnostic pendant que je me rase. Il prépare surtout une série que la médecin pourra comparer aux examens. J'avais désactivé les commentaires quotidiens : je n'avais aucune envie de commencer chaque journée par un bulletin sur moi-même.

Anne, la médecin qui me reçoit, commence par me demander comment je vais. Le dossier rassemble les examens précédents, les traitements et les mesures que j'ai accepté de transmettre. Une infirmière réalise les contrôles nécessaires ; l'équipement d'analyse fournit sur place une partie des résultats que nous aurions auparavant attendus. L'IA les rapproche, signale un point à regarder et prépare plusieurs ex-

plications. Anne les examine avec moi. Si un avis spécialisé est utile, elle peut le demander pendant la consultation, avec les images et les données déjà disponibles.

Je regarde cette pièce assez ordinaire en pensant à la quantité de déplacements qu'elle nous épargne. Certaines explorations, une imagerie plus compacte, des analyses et le suivi de soins demanderaient, dans mon souvenir de dix ou vingt ans auparavant, une organisation hospitalière beaucoup plus lourde. Le village a rapproché de nous une partie de ces capacités. L'hôpital reste nécessaire pour les interventions, les soins complexes ou les situations dont le centre ne peut assurer la prise en charge. Le progrès se mesure à des trajets évités pour tout le reste.

Un hélicoptère passe au-dessus de la station lorsque je sors. Il suffit de ce bruit pour rappeler ce qu'aucune salle de consultation ne remplace. Pour une évacuation urgente en montagne, ou un transfert vers un plateau technique adapté lorsque la situation l'exige, il faut encore pouvoir emmener la personne ailleurs. Même avec de meilleurs outils sur place, certains patients doivent encore être transportés à l'hôpital.

Je n'ai passé qu'une partie de la matinée à ce rendez-vous. Je pourrai reprendre mon travail et être là au retour de Carole. Pour Jeanne, ne pas devoir organiser un transport pour chaque examen représente davantage encore. Vivre en montagne est devenu plus simple aussi par ces journées qui ne se défont plus entièrement autour d'un soin.

Je repars en pensant à Juliette. Nous espérons qu'elle aidera des personnes à vivre plus longtemps, puis nous décou-

vrons combien il faut réorganiser pour que ces années soient réellement bonnes à vivre. Je refuse de considérer cette difficulté comme une raison de regretter les guérisons. Il faut maintenant adapter les retraites, les logements et les services à ces vies plus longues.

À la maison, je déplace un rendez-vous de la semaine suivante pour garder une fin d'après-midi libre. Carole me demande de lui envoyer l'invitation avant que quelqu'un d'autre prenne la place. Je saisis son prénom dans l'agenda.

CHAPITRE 17

Ils avaient déjà quitté le bureau

Partie III — Ce que nous apprenons encore

Le mardi suivant, je passe voir Martine et Jean-Pierre en fin d'après-midi. J'ai terminé ma dernière réunion et ils ont un moment avant de sortir. Il faut désormais prendre rendez-vous avec mon oncle et ma tante presque aussi soigneusement qu'avec mes clients. Ils ne travaillent plus depuis longtemps, mais leurs journées se remplissent très bien sans employeur.

C'est chez eux que j'avais découvert Haute-Nendaz, enfant, pendant les vacances de ski. Je retrouve parfois une odeur, une façon de poser les chaussures à l'entrée, et un souvenir revient avant que j'aie compris lequel. À l'époque, ils m'accueillaient quelques jours. Aujourd'hui, nous habitons assez près pour nous voir entre deux courses. Je n'aurais pas su imaginer ce rapprochement lorsque je repartais avec mes affaires de ski et l'envie de revenir.

Il y a surtout sa sauce aux morilles. C'est ma madeleine de Proust. Martine sait que je l'adore et m'en prépare systématiquement lorsque nous venons manger, pour me faire plaisir. Je n'ai même plus besoin de la lui demander. À la première

bouchée, je retrouve les repas chez eux et le plaisir d'être attendu.

Je la complimente chaque fois, avec sans doute les mêmes mots. Elle les connaît, mais je les pense toujours autant. À soixante-deux ans, je me réjouis encore qu'elle ait pensé à ce que j'aime.

Ils ont surtout vécu à Lutry. Le Valais accueillait leurs séjours, les vacances, une partie de leur temps libre. Les canicules répétées ont fini par changer leurs habitudes. D'abord, ils sont montés plus tôt dans l'été, puis ont repoussé leur retour. Ils ont trouvé à Nendaz des nuits plus supportables et des activités auxquelles ils ne voulaient plus renoncer. Peu à peu, Lutry est devenu l'endroit où ils retournaient pour quelques jours. Ils n'ont pas quitté une vie d'un seul coup ; ils ont passé davantage de temps dans l'autre.

Martine termine une conversation en italien lorsque j'arrive. J'entends une voix lui demander de reprendre une phrase. Elle recommence, écoute, puis recommence encore. Elle m'aperçoit et lève un doigt : elle veut aller au bout. Je connais suffisamment ce geste pour attendre.

Elle avait commencé l'italien au moment de sa retraite. Son interlocuteur d'aujourd'hui est virtuel. Il connaît les constructions qui lui demandent encore un effort et les mots qu'elle reconnaît sans penser à les employer. Pendant un temps, ils avaient surtout travaillé la grammaire et le vocabulaire. Maintenant, ils discutent d'un voyage, d'un article ou d'une recette, et il revient sur un accent, une voyelle trop courte, une intonation qui trahit le français. Elle peut lui de-

mander de répéter dix fois sans avoir l'impression d'abuser de sa patience.

Quand elle interrompt la séance, je lui demande ce qui résistait. Elle me fait entendre les deux versions. Je distingue quelque chose, sans être certain que j'aurais remarqué la différence tout seul. Mon implant aurait pu m'aider à produire la phrase. Elle voulait être capable de la dire sans lui.

Carole et elle en avaient parlé la dernière fois. Toutes les deux connaissaient le plaisir un peu laborieux de chercher un mot, puis de le retrouver assez vite pour que la conversation continue. Je ne leur contestais pas ce plaisir. Grâce à mon équipement, je pouvais parler avec des personnes que je n'aurais jamais comprises autrement. Martine, elle, avançait dans une langue qu'elle avait choisie. Nous n'attendions pas exactement la même chose de notre aide.

Elle avait été pédiatre. Les progrès médicaux l'intéressent toujours et elle continue de suivre les recherches. Elle ne reçoit plus de patients; elle lit désormais les résultats sans avoir, le lendemain, à les appliquer dans une consultation. Cela lui donne du recul, pas de l'indifférence. Il lui arrive de penser à un enfant qu'elle avait soigné et pour lequel une possibilité nouvelle serait arrivée trop tard.

Je lui parle des travaux qui intéressent Juliette. Martine demande ce que les équipes ont réellement observé, sur combien de cas, et ce qu'il reste à comprendre. Puis elle s'enthousiasme pour un résultat dont elle mesure mieux que moi la portée. L'IA avait raccourci certaines recherches, rapproché des observations et ouvert des pistes que trop peu de spécia-

listes auraient eu le temps d'explorer. Elle savait aussi pourquoi une découverte prometteuse devait encore devenir un traitement que l'on pouvait proposer avec confiance.

Pour elle et Jean-Pierre, cette révolution avait commencé après la fin de leur vie professionnelle. Ils n'avaient pas reçu de consigne leur demandant de se former à toute vitesse. Aucun responsable ne leur avait annoncé qu'un outil ferait désormais une partie de leur métier. Les changements leur étaient d'abord arrivés par un examen médical plus simple, un service plus pratique, une conversation devenue possible. Ils avaient le temps de choisir ce qui les intéressait.

Ils connaissaient pourtant les inquiétudes de la famille. Jean-Pierre m'avait écouté raconter les réorganisations des entreprises, puis les recherches de Maxence. Martine suivait les questions de l'école à travers Valentine. Leur retraite les protégeait d'une partie de ces secousses ; elle ne les mettait pas à distance des personnes qui les traversaient.

Jean-Pierre nous rejoint avec son écran. Avant sa retraite, il était directeur des systèmes d'information chez Renault Finance, à Lausanne. Il conserve le goût des outils bien construits et une solide connaissance des placements qu'il suit. Son entrée dans l'IA a commencé par une demande très précise : pourrais-je lui faire une application pour gérer plus facilement ses titres ? Il voulait retrouver ses positions, comprendre ses mouvements et préparer ses ordres sans devoir appeler un conseiller pour chaque opération.

Nous avons commencé ensemble. Puis il a appris à demander les modifications lui-même. L'IA l'aidait à construire les

vues qui lui manquaient, à rapprocher des informations dispersées et à vérifier ses calculs. À mesure que les outils progressaient, il a ajouté des scénarios et des estimations sur l'évolution de ses placements. Je recevais moins de demandes de dépannage et davantage de messages commençant par : « Regarde ce que j'ai fait. »

Il me montre aujourd'hui deux hypothèses sur le même titre. Son outil estime les effets possibles d'un changement de demande et les compare à ce qui s'est produit dans d'autres situations. Il sait que le marché peut réagir autrement. Il garde les anciennes prévisions, y compris les mauvaises, pour ne pas confondre la qualité du modèle avec le souvenir de ses réussites.

L'application lui permet aussi de transmettre ses ordres par un accès sécurisé à son intermédiaire financier. Il choisit ce qu'il envoie et confirme l'opération. La banque ou le courtier reste dans le circuit, mais Jean-Pierre n'a plus besoin de solliciter un conseiller pour transmettre ses ordres. Jean-Pierre apprécie cette autonomie. Les autres investisseurs disposent eux aussi de meilleurs outils : cela ne lui promet pas de gagner à chaque fois.

Je lui demande s'il passe moins de temps à suivre ses placements depuis qu'il a simplifié tant d'opérations. Martine répond avant lui : pas toujours. Il a surtout trouvé de nouvelles questions à poser. Nous rions. Je reconnais assez bien ce que l'on pourrait dire de moi.

Je repense au dîner de 2026 où Jean-Pierre et Martine nous ont annoncé son cancer des ganglions. Il a plutôt bien sup-

porté la chimiothérapie et la rémission s'est prolongée. Dix ans plus tard, cette période est devenue un mauvais souvenir, même si les contrôles restent inscrits dans son agenda.

Une partie de ce suivi se fait désormais chez lui. Il pose le bout du doigt contre un petit boîtier ; une cartouche recueille quelques gouttes de sang, puis l'analyse commence. L'appareil effectue des examens qui auraient autrefois mobilisé plusieurs laboratoires. L'IA compare les résultats à son historique et recherche des changements parfois trop discrets pour qu'il en ressente les effets.

Son ancien cancer fait l'objet d'une surveillance particulière, parmi beaucoup d'autres anomalies possibles. Un signal préoccupant est transmis à son médecin, qui décide des examens à poursuivre. Les consultations prévues restent au calendrier. Jean-Pierre apprécie surtout de pouvoir faire ces prélèvements sans organiser un déplacement.

Il me montre le résultat reçu pendant son café du matin : aucune anomalie nouvelle détectée. Puis il fait défiler les photos de sa dernière sortie en Harley.

Près de l'entrée, son casque est posé sur un meuble. Jean-Pierre approche des nonante ans et a ressorti sa Harley-Davidson. Pendant plusieurs années, elle avait passé de plus en plus de temps au garage. Il la remisait plus tôt, attendait davantage avant de la reprendre, raccourcissait les sorties. Il parlait parfois de la vendre, puis trouvait une raison d'attendre encore une saison.

Les soins dont il a bénéficié ont amélioré sa solidité osseuse, sa force et sa mobilité. Avec la rééducation, il a retrouvé l'aisance nécessaire pour tenir et manœuvrer une moto lourde. Ce n'est pas seulement la météo qui allonge de nouveau ses sorties. Il se sent capable de les faire. Les périodes au garage ont commencé à raccourcir. Il ne prépare plus chaque hiver comme le dernier avant une vente.

Je regarde le casque pendant qu'il cherche la date d'une prochaine balade. Voilà une conséquence des progrès médicaux que je comprends sans graphique. Il avait cru devoir renoncer à quelque chose qu'il aimait. Il pouvait encore en profiter.

La moto ne remplit pas sa semaine. Jean-Pierre participe aussi aux Trotteurs de la Printze, l'association de marche locale. J'ai fini par le rejoindre après mes soixante ans. Ce passage d'âge m'a réservé au moins une satisfaction : je pouvais faire partie du groupe dont il me racontait les sorties depuis si longtemps. À soixante-deux ans, j'y découvre le plaisir d'être encore parmi les plus jeunes.

Nous marchons dans le Valais, avec des parcours adaptés aux envies et aux possibilités de chacun. Les outils aident à préparer les itinéraires, à regarder la météo et à choisir une difficulté. Tout repose sur le bénévolat. Les membres organisent les sorties, préparent les parcours et veillent les uns sur les autres. Il reste les conversations qui commencent en marchant, les nouvelles de ceux qui n'ont pas pu venir et les endroits où l'on décide de s'arrêter. L'association faisait déjà cela avant que l'IA transforme nos vies. Elle peut continuer à

le faire avec des personnes qui gardent plus longtemps l'envie et la capacité de sortir.

Je ne suis pas disponible pour chaque randonnée. Mon agenda professionnel m'oblige encore à en laisser passer, ce qui amuse un peu Jean-Pierre. Il m'envoie le prochain programme et me demande de réserver une date avant d'y mettre une réunion. Martine reprend une phrase en italien pour me dire au revoir. Cette fois, je comprends sans aide. Je lui réponds avec les quelques mots qui sont vraiment à moi.

CHAPITRE 18

La maison avait commencé sans nous

Partie IV — Le temps que nous habitons

Le mercredi suivant, lorsque nous rentrons avec les enfants, les courses sont déjà rangées. Les produits frais ont rejoint le réfrigérateur, les emballages sont regroupés et le sac de livraison attend au même endroit que d'habitude. Le robot termine de plier du linge. Il déploie une manche restée prise sous un vêtement, recommence le pli et pose la pièce sur une pile dont la régularité aurait satisfait Carole. Mon implant signale en même temps une demande de mise à jour. Je la laisse en attente ; les petits ont déjà commencé à me parler.

Les enfants passent devant sans s'arrêter. Ma petite-fille veut boire. Je lui demande d'abord d'enlever ses chaussures ; elle me répond qu'elle n'a pas marché dans la boue. La maison peut organiser une livraison, suivre le lavage et préparer la température des pièces, mais je continue de répéter des phrases que mes parents auraient reconnues sans difficulté.

Je m'approche de la fenêtre pendant qu'ils se déchaussent. Notre appartement domine la plaine des Écluses. En contrebas, je vois la patinoire, quelques silhouettes qui avancent le long de la balustrade et une autre qui traverse avec une ai-

sance dont je serais incapable. Nous sommes en novembre ; la scène pourrait appartenir à n'importe lequel de nos premiers hivers ici. Il suffit pourtant que je repense au mois de juillet pour qu'elle redevienne extraordinaire.

La même surface était ouverte, en plein air, lorsque la température approchait trente degrés et que le soleil tombait directement dessus. Depuis l'appartement, je voyais des jambes nues au-dessus des patins, des spectateurs en tenue d'été et, juste à côté, des enfants qui cherchaient un coin d'ombre. Pendant longtemps, l'ouverture de la patinoire avait annoncé pour moi l'arrivée de l'hiver. Elle fonctionnait durant la saison froide, selon les conditions et le calendrier. En 2036, on pouvait venir y glisser toute l'année.

Des surfaces synthétiques existaient déjà bien avant. La nouveauté venait des matériaux que l'IA avait aidé à découvrir et à mettre au point : une surface de glisse dont le comportement se rapprochait beaucoup mieux de celui de la glace, stable sous le soleil, sans demander de maintenir une grande masse d'eau gelée contre la chaleur. On disait toujours aller sur la glace. Le mot avait gardé le geste et perdu une partie de sa définition ancienne. L'entretien et les équipements consommaient encore de l'énergie, mais bien moins que ce qu'aurait exigé notre ancienne idée d'une patinoire froide en plein été.

Je me souviens des premières semaines. Je venais regarder par la fenêtre sans raison particulière, seulement pour retrouver cette petite impossibilité devenue visible sous mes yeux. Les enfants m'avaient vite trouvé curieux : la patinoire

était ouverte, donc on y patinait. Ils ne comprenaient pas ce que la température venait faire dans mon étonnement.

Aujourd'hui, ma petite-fille me rejoint. Elle demande si nous pourrons y aller une autre fois. Je lui explique que, lorsque nous nous étions installés, on attendait la bonne saison. Elle regarde la surface, puis les arbres. Elle veut savoir qui décidait de fermer. Il faut commencer par lui parler du froid, de l'eau et de la différence entre ce qui gèle dans une flaque et le matériau sur lequel les patineurs avancent. Elle voudrait surtout savoir si nous pourrons y aller samedi.

Le robot m'appelle doucement depuis la cuisine. Le menu attend mon accord. Je réponds « comme d'habitude » en revenant vers lui.

En 2026, nous regardions encore les démonstrations de robots capables de plier une serviette ou de saisir une assiette. Les mains étaient devenues plus habiles, les appareils plus fiables, leur entretien plus simple à organiser. En quelques années, les vidéos que nous commentions avaient laissé place à des contrats de service et à des machines occupées chez nous.

Notre robot vide le lave-vaisselle, range, nettoie, prépare certaines opérations de cuisine et déplace ce qui me demanderait un effort inutile. Je lui parle comme on donne une consigne dans une pièce où quelqu'un travaille, en ayant appris à préciser les autorisations qui comptent. Le système gère aussi une partie de l'organisation du logement. Il n'est plus nécessaire d'aller d'un appareil à l'autre pour obtenir une réponse à une question domestique.

J'avais confié ces tâches avec un enthousiasme que Carole ne partageait pas toujours au même rythme. Dès qu'un essai me semblait concluant, j'étais prêt à laisser faire. Elle voulait regarder, comparer, reprendre un détail. Les appareils pouvaient désormais comprendre des consignes très fines ; encore fallait-il décider de ce que chacun considérait comme un bon résultat. Un linge propre et un linge correctement plié n'avaient pas exactement la même définition dans nos deux esprits.

Je cherche un plat dont je me sers souvent. Il n'est pas à sa place. La maison m'indique un autre rangement, choisi selon les usages récents pour faciliter l'accès. La proposition est rationnelle ; elle m'agace immédiatement. Je veux retrouver mes affaires là où je pense les avoir laissées, même si une autre organisation ferait gagner quelques secondes.

Les enfants rient de me voir discuter avec le mobilier. Je demande que l'ancien emplacement soit rétabli et qu'on me consulte avant un nouveau changement. Le robot remet le plat où je le cherchais.

Un message d'Édouard arrive pendant que je le range. Son responsable lui a rendu sa première fiche de préparation. « À reprendre : comment comptes-tu faire arriver les éléments de charpente jusqu'au chantier ? » Je lui demande ce qui manque. Il répond qu'il me rappellera après avoir compris. Je laisse le message ouvert sur l'écran du bureau.

Mon petit-fils s'arrête devant le linge. Il demande si nous pliions réellement tout à la main. Je lui réponds oui, pendant longtemps. Il regarde la quantité de vêtements, puis pense

aux sacs de croquettes et aux arrêts du facteur. Je vois les tâches s'additionner dans sa tête. Sa sœur veut savoir qui le faisait à la maison. La question est moins historique qu'elle n'en a l'air.

Je leur explique que cela dépendait des moments, des disponibilités et des exigences. Je pliais volontiers le linge. Mon résultat plaisait rarement à Carole. Je considérais qu'un vêtement était plié lorsqu'il tenait dans la pile ; elle voyait aussitôt le col, les manches et la façon dont on le retrouverait en le prenant. Elle avait fini par me montrer comment elle voulait le retrouver.

Lorsque j'ai rapporté le premier robot capable de s'en charger correctement, Carole a pris en main son entraînement. Elle lui a montré le résultat qu'elle voulait, corrigé la largeur d'un pli, indiqué où poser chaque catégorie. Je l'ai regardée refaire avec une patience intéressée ce qu'elle ne souhaitait plus refaire derrière moi. Une fois ses attentes enregistrées, les piles lui convenaient. Par une économie remarquable de nos désaccords, elles me convenaient aussi.

Le robot avait réglé quelques tensions dont je ne regrettais pas la disparition. Elles ne venaient pas toujours d'un refus de participer. Nous n'avions simplement pas, au même instant, la même priorité. Pour l'un, on pouvait débarrasser après ; pour l'autre, le plan de travail devait être libre tout de suite. La machine n'attendait pas d'avoir terminé une conversation ou une page. Elle pouvait s'occuper de la tâche au moment qui nous convenait, sans que nous ayons à négocier chaque petit décalage.

Cela n'a pas mis fin à toutes nos discussions. Carole préfère encore reprendre certaines choses elle-même. Elle dit que donner les consignes lui prendrait plus de temps que le geste. Je trouve souvent l'argument faux dès lors que la consigne servirait ensuite des dizaines de fois. Je le lui dis, et elle me répond que tout ne se répète pas exactement ou qu'elle a simplement envie de décider en faisant. Je soupçonne parfois un besoin de garder la main. Elle me demande surtout de la laisser faire lorsqu'elle en a envie.

Je repense au plat que je viens d'exiger de retrouver à son ancienne place. Les enfants ne relèvent pas la contradiction. J'en suis reconnaissant.

Je pense aussi à ceux qui accomplissaient ces gestes chez les autres. Dans les années 2020, les stations faisaient largement appel à des saisonniers venus de l'étranger pour les chambres, le linge, les cuisines et les rotations d'appartements. À l'échelle du Valais, d'autres travailleurs passaient la frontière pour venir travailler puis rentraient chez eux. On mettait parfois toutes ces situations sous le même mot, alors qu'un frontalier ne cherchait pas nécessairement un logement dans la station et qu'un saisonnier pouvait en avoir besoin pendant plusieurs mois.

Les robots ont fortement réduit les effectifs nécessaires à certaines de ces tâches. Moins de saisonniers à loger a desserré une partie de la pression pendant les pointes. Des chambres se sont libérées, quelques locations ont retrouvé un autre usage. Je pouvais m'en réjouir pour ceux qui cher-

chaient une adresse ici. Je connaissais moins bien la suite de l'histoire pour ceux qui ne venaient plus.

Samuel m'avait parlé de personnes retrouvées dans une autre activité, et de messages auxquels il ne savait pas quoi répondre. Certains avaient bénéficié des possibilités nouvelles dans leur pays. D'autres cherchaient encore des heures, ailleurs, pour une famille que la baisse de nos besoins n'avait pas rendue moins réelle. Samuel avait encore leurs numéros. Il lui arrivait de recevoir une demande d'heures qu'il n'avait plus à proposer.

Le logement a ses dépendances. Certaines fonctions restent disponibles localement, même lorsqu'une liaison extérieure manque. D'autres utilisent des services à distance et des mises à jour régulières. Maxence m'a aidé à comprendre cette organisation, les droits d'accès et ce qui serait possible si nous changions de prestataire. Je ne vérifie pas tous les paramètres chaque semaine, mais je veux savoir où se trouvent les commandes qui comptent et comment obtenir de l'aide sans dépendre d'une seule conversation avec la maison.

Pour les enfants, nous avons choisi des périodes d'écoute et des traitements locaux. L'appareil peut signaler un obstacle sans conserver toute leur journée. Valentine a vérifié les réglages avec nous. Elle tient à pouvoir les revoir lorsqu'un service évolue ; une autorisation ancienne peut changer de portée avec une fonction nouvelle.

L'écran propose maintenant une activité adaptée au temps qui nous sépare du dîner. Je la refuse d'abord par agacement, puis je regarde ce qui est proposé. L'idée n'est pas mauvaise.

Je n'aime simplement pas que chaque intervalle soit déjà rempli avant que les enfants aient pu s'ennuyer un peu ou inventer leur propre occupation.

Les petits choisissent de construire quelque chose avec des objets qui n'avaient pas cette destination. Je leur laisse une place et retire ce qui pourrait poser problème. Le robot poursuit le rangement dans l'autre partie de la pièce.

Une pièce roule sous le meuble. Je m'accroupis pour la récupérer. La maison pourrait sans doute envoyer un appareil la chercher, mais j'ai déjà le bras tendu. Mon petit-fils me guide avec des indications très peu efficaces et beaucoup de bonne volonté. Je finis par retrouver l'objet, pendant que les enfants discutent déjà de l'endroit où le poser.

Carole rentre peu après. Nous lui racontons la sortie et les enfants montrent leur construction. La cuisine annonce le plat du mercredi.

— Encore ? demande-t-elle.

J'avais répondu sans regarder le menu. Nous le changeons et décidons de préparer une partie du dîner ensemble.

Nos retrouvailles à Nendaz n'ont pas rapproché toute la famille. Ma mère vit toujours sur la Côte d'Azur, mon père à Belfort. Nés tous les deux en 1952, ils ont maintenant huitante-quatre ans. Nous avons pris l'habitude de les appeler depuis le salon, souvent une fois par semaine, ou lorsque nous réussissons à nous réunir. Les grands se joignent à nous quand

leurs horaires le permettent. Odile, la maman de Carole, nous retrouve elle aussi depuis Voiron.

Nous avons choisi un équipement holographique haut de gamme pour ces rendez-vous. Son installation m'a donné quelques occasions de parler technique ; depuis, personne ne s'y intéresse beaucoup. Les enfants demandent surtout qui nous appelons. On dégage un peu le salon, on prévient ceux qui sont dans une autre pièce. C'est devenu notre petit cérémonial.

Valentine nous rejoint pour dîner. Nous en profitons pour appeler ma mère. Elle apparaît au milieu de nous, à taille réelle. Elle tourne la tête vers celui qui parle, se penche pour regarder ce que les petits lui montrent. Nous nous déplaçons pour lui laisser une place, alors qu'elle n'en occupe aucune. Carole rapproche une chaise par réflexe, puis sourit de son geste.

Avec mon père, depuis Belfort, nous retrouvons le même rituel. Les conversations se croisent, quelqu'un arrive avec son assiette, un enfant l'interrompt pour lui montrer quelque chose. Il peut prendre part à ce désordre familier sans que nous devions tous nous aligner devant un écran. Au moment de nous quitter, il manque encore l'embrassade. Je le remarque chaque fois.

Odile se laisse prendre plus facilement encore. Très tactile, elle tend les bras dès qu'un des enfants s'approche. Le geste reste un instant en suspens, puis elle rit.

— Viens quand même que je te regarde.

L'enfant se rapproche. Elle remarque ses cheveux, lui demande de montrer ce qu'il tient, retrouve sa place dans la conversation. Elle voudrait pouvoir le serrer contre elle. Cela lui manque, même au milieu du plaisir d'être avec nous. Quand nous lui proposons de prolonger un appel pendant le repas, elle accepte aussitôt.

Ce soir, ma mère veut voir ce que nous préparons. Je lui montre le plat ; elle me demande de le tenir moins près. Les petits se disputent la place pour lui expliquer leur construction. Nous devons lui promettre de la lui montrer une fois le dîner terminé.

La demande de mise à jour revient après l'appel. Carole et moi nous écartons un instant pendant que Valentine regarde la construction des petits. Cette fois, je lui fais lire la proposition sur l'écran. L'interface de mon implant pourrait apprendre davantage de mes habitudes pour préparer une réponse avant que je l'aie entièrement formulée. Le réglage actuel reste disponible. On me promet surtout moins d'interruptions et une aide plus rapide.

— Tu voulais justement qu'il attende que tu le sollicites, dit-elle.

Je relis. Le nouveau réglage conserve une commande d'activation, mais étend la période pendant laquelle des signaux sont analysés pour ajuster l'assistance. J'avais commencé par regarder les fonctions supplémentaires. Carole est allée directement à ce qui changeait dans mon accord.

Nous avons eu une conversation assez proche en 2032, avant que je fasse poser l'implant. J'étais arrivé avec les démonstrations, les langues que je pourrais parler, les documents que je pourrais consulter sans interrompre un échange pour chercher mon téléphone. Je passais déjà une partie de ma journée à solliciter des assistants. Ce nouvel accès me semblait la suite assez évidente de mes usages.

Carole m'a demandé ce qui se passerait si je changeais d'avis. J'ai répondu que je pourrais désactiver le service. Elle a attendu que je mesure moi-même la différence entre couper une fonction et retirer un appareil de mon corps.

J'ai repris rendez-vous avec l'équipe médicale. Nous avons parlé de l'intervention, du suivi, d'un éventuel retrait et de ce qui dépendrait encore d'un fournisseur. Je voulais savoir ce qui était traité sur place, ce qui pouvait être transmis et ce qui resterait utilisable si je quittais le service. Certaines réponses m'ont rassuré. D'autres m'ont obligé à reporter ma décision. Carole ne cherchait pas à choisir pour moi ; elle voulait que je regarde aussi ce que l'enthousiasme m'avait fait lire trop vite.

J'ai fini par accepter. Pendant les premiers jours, je me suis trouvé remarquablement équipé pour des choses très ordinaires : demander une traduction, retrouver une référence, vérifier une heure sans chercher un appareil dans ma poche. Puis j'ai cessé d'y penser. Les mains libres ont tenu leur promesse. Le dispositif est devenu assez discret pour que j'oublie parfois d'examiner ce qu'on lui proposait d'apprendre ensuite.

La notice de ce soir distingue les signaux captés, leur interprétation locale et les informations éventuellement envoyées

à un service. J'en comprends les mots. Je ne peux pas observer moi-même chacune de ces opérations. Je dépends de garanties, de contrôles et de personnes auxquelles je fais confiance. J'avais consacré beaucoup de temps à régler ce que la maison saurait des enfants. J'avais accepté plus vite certaines évolutions d'un équipement que je portais en permanence.

— Ce qui m'intéresse, dis-je, c'est de trouver plus vite ce que je cherche.

— Et tu veux qu'il t'aide à partir de quand ?

Nous regardons les exemples. Dans l'un, l'assistant propose une formulation alors que la personne cherche encore ses mots. Je connais le confort de cette aide. Je connais moins bien ce qu'elle fait disparaître : la phrase abandonnée, le détour, l'idée que l'on n'aurait peut-être jamais exprimée mais qu'on avait besoin d'essayer. Il m'est arrivé de reprendre une suggestion si naturellement que je ne savais plus, quelques minutes après, où s'était terminé mon premier raisonnement.

Je refuse l'option. Je garde l'activation à ma demande et fais afficher les réglages actuels pour les revoir avec davantage de temps. Carole n'a pas de commentaire à ajouter. Elle retourne vers les petits, qui l'appellent pour leur construction.

Je désactive l'assistant pour la soirée. Quelques instants plus tard, je veux vérifier une idée qui vient de me traverser et commence à le solliciter par réflexe. Il ne répond pas. Je cherche mon téléphone, puis me rappelle que je l'ai laissé dans le bureau. La question me paraît soudain moins urgente. Elle reviendra peut-être ; je peux aussi l'oublier.

CHAPITRE 19

Chacun dans sa langue

Partie IV — Le temps que nous habitons

Un voisin avance la main au-dessus de la table pour désigner son balcon. Ses doigts traversent la résidence. Il les retire en riant, puis reprend son geste plus lentement, comme si cela devait changer quelque chose.

Les Fermes d'Alice apparaissent devant nous en trois dimensions, avec la route derrière les bâtiments, les terrasses et l'entrée du garage. Stéphanie a agrandi la maquette holographique jusqu'à ce que chacun puisse retrouver son logement. Nous sommes le jeudi 6 novembre, à notre séance de PPE, la propriété par étages. Carole et moi avons fermé nos dossiers de travail juste à temps pour la rejoindre.

Stéphanie nous accueille au nom de FDM, la fiduciaire qui assure l'administration de notre résidence. Elle a préparé les prochaines interventions dans les parties communes et les travaux annoncés sur la route. Les propriétaires se rapprochent de la table. Je contourne un angle du bâtiment pour regarder l'accès que j'emprunte tous les jours. Le relief suit mon déplacement ; je n'ai pas besoin de demander qu'on fasse tourner un plan.

Je reconnais un muret, la pente du chemin et jusqu'à une différence de revêtement près de l'entrée. L'IA a rapproché les

plans du bâtiment, les images satellites actualisées et les relevés de drones. Les données de terrain complètent les endroits masqués depuis le ciel. Stéphanie peut afficher la date du dernier relevé d'une zone. Une terrasse a été dégagée depuis l'image précédente ; la vue a déjà été reprise. La finesse de l'ensemble nous attire d'abord vers les détails qui n'ont aucun rapport avec l'ordre du jour.

Un copropriétaire commence en suisse allemand. Je l'entends en français, avec un décalage imperceptible. Je le regarde pendant qu'il parle et lui réponds dès qu'il termine sa question. Autour de la table, les échanges passent aussi par le néerlandais. Chacun parle dans sa langue, sans chercher des yeux la personne qui pourrait traduire.

Stéphanie a prévu de petits écouteurs. Carole en porte un. D'autres propriétaires lisent les sous-titres dans leurs lunettes ou sur leur téléphone. J'utilise mon implant, toujours réglé pour traduire à ma demande. Les montants, les dates et les noms restent visibles sur une bande au bord de la table.

Je me souviens du bruit de nos premières assemblées. Quelques copropriétaires traduisaient de bonne volonté pour leurs voisins. Ils rendaient service, mais les phrases se croisaient. Une explication prenait du retard, une autre question commençait, puis quelqu'un demandait de répéter. Nous finissions par parler plus fort pour être compris, ce qui rendait le travail des traducteurs encore plus difficile.

Ce soir, le voisin a pu expliquer jusqu'au bout son problème d'accès. Stéphanie pose un repère à l'endroit qu'il dé-

signe. Il lui demande de le déplacer de quelques mètres : c'est l'autre passage qui l'inquiète.

Elle fait avancer le calendrier. Une section de route s'ouvre dans la maquette. Les engins apparaissent, une barrière dévie les piétons, le créneau d'accès au garage se réduit. Nous regardons les travaux d'une semaine, puis ceux de la suivante. Une copropriétaire cherche aussitôt les jours où elle doit recevoir sa famille. Je reviens au passage que mon voisin vient de signaler.

— Par là, je ne pourrai pas rentrer avec mes courses, dit-il.

Le trajet est pourtant tracé comme accessible. Stéphanie agrandit cette partie. Nous voyons la pente, le détour et l'espace laissé contre la barrière. Le voisin pose sa canne contre sa chaise pour nous montrer comment il porte habituellement ses sacs. Dans la vue générale, j'avais à peine remarqué ce chemin.

Stéphanie inscrit la demande d'un autre accès et la rattache aux phases concernées. Elle la transmettra au responsable du chantier routier. Le calendrier de la route vient du maître d'ouvrage ; notre assemblée organise les interventions de la PPE et fait remonter les besoins des habitants.

Une femme demande à voir la période depuis sa terrasse. La maquette s'agrandit de nouveau. Nous nous retrouvons presque au niveau de sa porte-fenêtre. Une simulation sonore restitue l'ambiance estimée des travaux. Elle nous laisse écouter quelques secondes avant de préciser qu'elle donne des cours à distance, le matin, depuis cette pièce.

— Six semaines comme ça ?

Stéphanie revient au calendrier. Les phases les plus bruyantes sont distinguées des autres. La copropriétaire demande les heures prévues, puis les écarts possibles. Personne autour de la table n'avait pensé à ses cours.

Pour les interventions dans la résidence, deux organisations sont proposées. On peut regrouper certains travaux afin de réduire la durée totale, avec une gêne plus forte pendant quelques jours. On peut aussi les étaler pour conserver davantage de possibilités d'accès. Je préfère la première solution. J'ai déjà envie que tout soit terminé.

Mon voisin préfère la seconde. Il habite ici toute l'année et doit pouvoir sortir chaque matin. Je lui suggère de prévoir ses déplacements autrement pendant les jours les plus difficiles. Il me demande lesquels je serais prêt à reporter si c'étaient mes rendez-vous. Je regarde les dates. J'avais posé la question comme si les siens étaient plus faciles à déplacer.

Carole demande que la seconde solution soit présentée avec autant de détail que la première. Nous venons de parcourir presque chaque étape de l'une ; l'autre n'a eu droit qu'à une vue d'ensemble. Stéphanie les place côte à côte au-dessus de la table, avec les mêmes journées et la même échelle. Les écarts deviennent visibles. Un accès du matin que j'avais cru conservé ne l'est pas dans l'option que je préférais.

Le coût de l'organisation plus étalée s'affiche à son tour. Un propriétaire demande combien chacun devra payer en plus. Le voisin à la canne veut savoir si nous pouvons obtenir une

troisième proposition. Les deux questions restent devant nous. La traduction n'a laissé personne à l'écart du désaccord.

Je renonce à demander un vote immédiat. Je voudrais que nous chiffrions d'abord un aménagement du passage pendant les quelques journées qui posent le plus de difficultés. Un autre copropriétaire estime que nous repoussons encore une décision. Il avait réservé sa soirée pour l'arrêter, et le retard risque aussi de coûter de l'argent.

Stéphanie reprend les options avec nous. Nous validons les interventions qui ne dépendent pas de ce point, puis lui demandons le complément sur les accès. Les décisions apparaissent dans les trois langues. Quelqu'un relève qu'une demande d'estimation a été résumée comme un accord sur la dépense. Elle corrige et nous fait relire la phrase avant de la valider.

Plusieurs propriétaires se lèvent lorsque les écouteurs sont à rendre. Mon voisin reste près de la table. Il suit encore le passage du doigt, en contournant la barrière virtuelle. Je m'approche. Nous avons convenu de descendre le regarder ensemble à la sortie.

— Vous pouvez remettre le mardi matin ? demande-t-il à Stéphanie.

Elle fait revenir les engins dans la maquette. Cette fois, je regarde de son côté de la route.

CHAPITRE 20

Jeanne ouvre elle-même

Partie IV — Le temps que nous habitons

Le samedi suivant, Jeanne nous ouvre avant que j'aie eu le temps de sonner une seconde fois. Les enfants lui tendent ce que nous avons apporté. Elle remercie, puis demande de le poser ailleurs : l'endroit choisi gêne le passage de son appareil. Ma petite-fille déplace le paquet avec le sérieux d'une personne qui vient de recevoir une responsabilité.

Jeanne a nonante-deux ans et vit seule. Nous ne sommes pas de la même famille. Nos visites ont commencé par de petits services de voisinage et sont devenues une habitude, avec cette souplesse qui permet de venir pour parler sans toujours inventer quelque chose à apporter. Elle tient à continuer de décider qui entre, à quelle heure et pour combien de temps. Le fait qu'elle ait besoin d'aide n'a pas retiré cette préférence.

Son logement a été adapté. Certains meubles ont changé de place, les passages sont plus dégagés, les objets fréquemment utilisés restent accessibles. Tout n'a pas été transformé. Elle a refusé des propositions qui auraient rendu l'espace plus pratique au prix d'une étrangeté trop grande. Je pense à mon plat déplacé par la maison et comprends mieux qu'un rangement puisse avoir une importance que ne mesure pas le temps nécessaire pour l'atteindre.

Jeanne veut nous installer près de la fenêtre. Elle prend appui pour se lever ; le robot vient à sa hauteur et l'accompagne dans le mouvement prévu avec son équipe de soins. Elle lui demande d'attendre avant de reprendre son bras. L'appareil s'arrête, puis l'aide à finir lorsqu'elle est prête. Il lui donne la force qui manque à ce moment-là sans décider à sa place de l'instant où elle doit quitter son fauteuil.

C'est un robot d'assistance à domicile, équipé et qualifié pour ces gestes, avec des fonctions de premiers secours et une liaison vers son médecin ou les secours selon la situation. Si elle tombe, il peut alerter, évaluer les signes prévus par son dispositif et l'aider à se relever lorsque les conditions le permettent. Il ne la remet pas debout automatiquement comme on redresse une chaise. Les personnes qui suivent Jeanne ont défini ce qu'il peut faire et les cas où il doit demander une intervention.

Pendant qu'elle nous parle, un signal discret indique qu'une plaque est encore chaude. Elle a préparé quelque chose elle-même avant notre arrivée et oublié de couper la cuisson. Le robot le lui signale, puis l'arrête avec son accord. Elle continue sa phrase. Pour les enfants, l'événement mérite à peine un regard. Pour les siens, pouvoir la savoir chez elle avec cette vigilance change beaucoup de nuits.

Jeanne raconte justement comment l'éclairage l'accompagne lorsqu'elle se lève. Un objet laissé dans le passage est repéré, parfois déplacé avant qu'elle arrive. Le dispositif vérifie les accès utiles, lui rappelle une porte gênante et reste joignable depuis la salle de bain. Elle a choisi ce qui est observé

et ce qui ne l'est pas. La sécurité n'exige pas que ses enfants disposent d'une fenêtre permanente sur son intimité. Ils veulent savoir qu'on peut l'aider, pas assister à chacun de ses gestes.

Les progrès médicaux lui ont donné des possibilités qu'elle n'aurait pas eues dix ans plus tôt. Certains mouvements la fatiguent encore ; elle peut alors demander une présence humaine. Elle nous parle des moments où elle préfère être accompagnée.

L'appareil lui a permis de différer une entrée en EMS, un établissement médico-social, qu'elle envisageait quelques années auparavant. À nonante-deux ans, ce délai ressemble à un morceau entier de vie rendu à son adresse. Elle avait regardé avec ses proches comment financer un hébergement durable : ses revenus, son épargne, les aides possibles, puis ce que deviendrait l'appartement. La vente faisait partie des solutions examinées. Elle aurait changé sa vie bien avant le premier carton.

Le maintien à domicile coûte lui aussi de l'argent. Il a fallu adapter le logement, organiser les soins humains et prévoir les relais. Mais le service robotique est devenu peu coûteux par rapport aux heures de présence que demandaient les mêmes gestes autrefois. La fabrication en grande série et les équipements partagés entre de nombreux abonnés ont rendu ce choix accessible au-delà des familles très aisées. Dans les comptes de Jeanne, il permet de rester chez elle sans vendre immédiatement son toit.

Je ne racontais plus le financement des EMS comme un enchaînement automatique où l'on vend la maison avant de présenter la facture aux enfants. Les prestations, la fortune et la situation familiale devaient être examinées selon les règles. Jeanne craignait néanmoins de voir ses proches consacrer une part croissante de leur temps et de leurs moyens à l'organisation de sa vie. Le dispositif avait diminué cette inquiétude aussi. Une équipe humaine restait prévue pour les soins et les périodes où l'appareil ne pouvait pas assurer son service.

La semaine précédente, une intervention programmée avait immobilisé l'équipement pendant plusieurs heures. Jeanne me raconte comment le relais s'est passé. Elle connaissait le numéro à appeler, quelqu'un était venu pour les besoins qui ne pouvaient pas attendre, et elle avait prévenu qu'elle ne souhaitait pas passer la matinée à expliquer la même chose à trois interlocuteurs. Sa tranquillité tenait à cette organisation autant qu'aux performances de la machine.

Je me souviens des premières vidéos de robots pliant du linge. Nous imaginions volontiers, derrière le geste réussi, toutes les vies qu'il allait faciliter. Il avait fallu des années d'industrialisation, de baisse des coûts, de contrats et de maintenance pour que cette promesse entre vraiment dans un appartement comme celui-ci. Les fabricants chinois avaient joué un rôle important dans la multiplication des appareils. D'autres entreprises avaient développé leurs propres solutions. Pour Jeanne, l'origine du grand mouvement comptait moins que le nom de celui qui répondrait si l'appareil ne revenait pas à sa base ce soir.

Ma petite-fille lui demande si le robot dort. Jeanne lui montre l'endroit où il se recharge. Son frère veut savoir si on peut le réveiller. La machine leur explique qu'elle restera disponible pour certaines fonctions. Ils acceptent cette différence sans difficulté. Leur curiosité se déplace déjà vers un objet ancien posé sur une étagère.

Jeanne le prend et leur montre à quoi il servait. Cette fois, c'est elle qui raconte. Je retrouve dans sa façon de chercher un détail la patience que je m'accorde si mal lorsque je veux absolument terminer mes propres histoires. Les enfants la font recommencer un geste. Ils retiendront peut-être davantage ce mouvement que la date qu'elle leur donne, et elle semble très bien s'en satisfaire.

Je pense à la personne qui venait auparavant plus souvent accomplir les tâches désormais assurées par l'appareil. Ses heures ont diminué. Elle en a peut-être retrouvé ailleurs, peut-être pas. Nous aimions dire que l'automatisation libérerait du temps pour la relation ; cela arrivait seulement lorsque les organisations continuaient de financer cette relation. Une économie pouvait améliorer le service, couvrir d'autres besoins ou simplement réduire la dépense. Le résultat n'était pas écrit dans le robot.

Jeanne bénéficie d'une aide réelle. Une professionnelle a pu perdre une partie de ses revenus. Je ne suis plus aussi pressé qu'autrefois de choisir laquelle de ces deux phrases doit résumer le progrès. Elles décrivent deux personnes qui ont chacune une vie à continuer.

Plus de personnes restaient ainsi longtemps dans leur logement. C'était une réussite considérable pour elles, et une raison supplémentaire pour laquelle les appartements se libéraient moins vite. Le départ de certains saisonniers avait desserré une tension ; la longévité en maintenait une autre. Je pensais à Maxence, à la station qu'il regardait encore depuis son appartement de la vallée. L'amélioration qui permettait à Jeanne de garder son chez-soi ne l'aidait pas à trouver le sien.

Je n'aurais pas voulu que cette pensée arrive jusqu'à elle comme une invitation à faire de la place. Nous espérions tous vieillir chez nous si nous le souhaitions. Il fallait donc produire autrement les logements nécessaires, réutiliser ce qui restait vide, transformer des bâtiments dont l'usage avait changé. La colonie revenait dans mon esprit avec une nécessité beaucoup plus nette qu'au début de nos discussions.

Nous restons un peu plus longtemps que prévu. L'appareil passe reprendre un objet dans l'autre pièce et ne cherche pas à entrer dans la conversation. Jeanne veut savoir ce que les enfants ont vu au village. Ils parlent du drone, des livres et d'une construction dont les détails deviennent difficiles à suivre. Elle les écoute avec une attention qui n'a rien d'une technique de stimulation. Elle est contente de les avoir chez elle.

Au moment de partir, elle nous demande si nous reviendrons la semaine suivante. Les enfants répondent avant moi. Je vérifie mon agenda, puis nous choisissons un moment où je serai disponible et où elle n'aura pas déjà un rendez-vous.

La technologie n'a pas retiré le plaisir un peu ancien de fixer une visite.

Sur le palier, ma petite-fille demande pourquoi Jeanne était heureuse de nous voir alors qu'elle avait son robot. Je lui réponds que c'est une autre compagnie. Elle réfléchit, puis se retourne vers la porte qui n'est pas encore fermée.

— La prochaine fois, je peux apporter mon livre ?

Jeanne nous rappelle pour lui demander lequel.

CHAPITRE 21

Le film de ce soir

Partie IV — Le temps que nous habitons

Le soir de notre visite à Jeanne, nous retrouvons la famille pour une projection en plein air. Nous sommes le 8 novembre. Depuis quelques jours, la douceur nous fait penser à un début de septembre de nos premières années ici. Le réchauffement a prolongé les périodes où l'on peut rester dehors, et cet automne est particulièrement doux. Dès que le soleil disparaît, nous cherchons les couvertures ; les organisateurs ont prévu de déplacer la séance à l'abri si le temps change. Valentine nous rejoint avec les enfants. Carole a terminé sa journée assez tôt et Charlotte arrive juste avant que les places soient toutes occupées. Il faut rapprocher deux sièges, en laisser un libre pour quelqu'un qui revient avec des boissons, retrouver la veste que ma petite-fille vient déjà de poser quelque part. Le spectacle n'a pas commencé et nous avons beaucoup à faire.

Charlotte interroge ses lunettes pour retrouver la veste : elles gardent, si elle l'autorise, le souvenir des objets qu'elle vient de regarder. Carole la lui tend avant la réponse. Elle était sur le dossier de son siège. Charlotte remercie Carole, puis retire les lunettes pour regarder le film.

Son roman à la couverture verte dépasse du sac posé entre ses pieds. Mon petit-fils le reconnaît. Elle lui dit que sa lec-

ture attend encore une date confirmée, mais qu'elle a trouvé l'endroit où couper.

— Même si c'est le meilleur moment ?

— Surtout si c'est le meilleur moment.

Il vérifie les dernières pages avant de le lui rendre.

Édouard m'a rappelé en fin d'après-midi. Le logiciel avait signalé un accès à vérifier ; il avait laissé l'alerte en attente pendant qu'il terminait les éléments du montage. Son responsable lui a demandé de reprendre l'ensemble du trajet. Avec l'IA, il compare maintenant deux façons d'acheminer les pièces. Il veut lui présenter sa nouvelle fiche la semaine prochaine. Je lui ai proposé de la regarder ; il préfère la terminer d'abord.

L'écran se détache devant le ciel qui s'assombrit. Les montagnes restent visibles de chaque côté, plus lentes à disparaître que les façades. J'aime cette manière d'assister à un film sans cesser tout à fait d'être dans le paysage. Les enfants, eux, inspectent les petits boutons placés sur les accoudoirs. Ils veulent vérifier qu'ils pourront voter.

Le film de ce soir sera construit pendant la projection. Les personnages, les images, les voix, la musique et le déroulement sont générés par l'IA. Cette histoire n'a été écrite ou tournée par aucune équipe avant notre arrivée. Le système dispose d'un cadre, d'un univers et de règles de cohérence, puis adapte les développements aux choix proposés au public.

Une histoire commence. Un personnage arrive dans un village qui ne ressemble pas au nôtre, ce qui n'empêche pas mon petit-fils d'y reconnaître immédiatement une rue. Nous découvrons une difficulté, puis les sièges s'allument discrètement. Deux possibilités nous sont proposées. Les enfants veulent savoir ce que nous allons choisir. Valentine leur rappelle que chacun peut voter comme il le souhaite.

La majorité décide. Le film reprend presque aussitôt, en tenant compte des éléments déjà posés. Un personnage conserve ce qu'il sait, un objet reste à l'endroit où il a été laissé, les conséquences du choix se prolongent dans les scènes suivantes. Les premières versions de ce type de spectacle pouvaient se contredire ou donner l'impression de passer d'un morceau à un autre. Les systèmes ont appris à maintenir une continuité beaucoup plus convaincante.

Mon petit-fils s'étonne lorsque je lui explique qu'autrefois le film était terminé avant que nous entrions dans la salle. Nous venions découvrir exactement la même suite de scènes que les autres spectateurs, quelquefois des années plus tôt. On pouvait revoir le film, mais pas lui demander un autre dénouement parce que l'on était d'une humeur différente ce soir-là.

Sa sœur demande si les personnages étaient déjà dans la machine. Je lui parle des acteurs, des lieux de tournage, de la lumière qu'il fallait attendre et des scènes recommencées plusieurs fois. Des personnes jouaient une émotion, reprenaient un geste, changeaient un ton, puis d'autres choisis-

saient et assemblaient les prises. Le film pouvait demander des mois ou des années avant d'arriver jusqu'au public.

Elle voudrait savoir pourquoi on ne prenait pas simplement la bonne scène dès le début. Je retrouve le raisonnement de son frère devant le facteur : une fois le résultat devenu facile à obtenir, le travail qui le produisait paraît une complication volontaire. Je lui explique que les gens cherchaient, qu'ils essayaient et qu'ils construisaient quelque chose ensemble. Une scène pouvait devenir meilleure parce qu'un acteur proposait un geste auquel personne n'avait pensé auparavant.

Elle me demande si l'IA ne peut pas proposer de gestes. Bien sûr qu'elle le peut. Elle crée aujourd'hui des moments dont la force me surprend. Je lui raconte une scène que j'avais revue plusieurs fois pour un geste de l'acteur. Elle me demande si nous pourrons la regarder en rentrant.

Une nouvelle décision apparaît. Ma petite-fille vote pour une issue que le public ne choisit pas. Elle attend un instant, puis me regarde avec une indignation parfaitement claire. On lui avait donné un bouton ; l'histoire ne fait pas ce qu'elle veut. Je lui explique la majorité. Elle trouve le système beaucoup moins intéressant depuis qu'elle en a expérimenté ce détail.

Charlotte lui propose d'imaginer, après la séance, la suite qu'elle aurait préférée. Les outils lui permettront de la voir. L'idée la console. Le public partage ce soir un parcours commun, mais chacun pourra retrouver une variation chez lui. Le prix de la génération est devenu suffisamment faible pour

rendre accessibles des possibilités que l'économie du cinéma ancien n'aurait pas pu offrir à chaque spectateur.

La séance a néanmoins un coût. Il faut des équipements, de l'énergie, des droits sur les ressources utilisées, un lieu, des sièges, une organisation. Produire une autre version ne demande plus de rappeler des acteurs ni de remonter un décor. Nous payons aussi pour les sièges, la projection et l'accueil dans ce lieu.

Carole a laissé passer deux votes sans appuyer. Je lui demande tout bas si elle a oublié le bouton.

— J'aimerais savoir ce qu'il aurait osé faire si on ne lui avait rien demandé.

Je lui montre les enfants, entièrement pris dans la discussion d'un prochain choix. Elle sourit en les écoutant.

— Eux, ils s'amusent. Moi aussi. Pour mon prochain film, je veux bien qu'on me laisse découvrir la fin.

Je pense d'abord qu'il suffirait de demander une version sans vote. Elle le sait aussi bien que moi. Sa remarque porte sur ce que nous finissons par attendre des histoires lorsqu'elles s'habituent à nous satisfaire. Je lui dis que ce film peut nous surprendre malgré les options proposées. Elle acquiesce au moment où une scène prend justement une direction que nous n'avions ni l'un ni l'autre imaginée. Nous revenons à l'écran. Carole tire la couverture sur nos genoux, puis remet sa main dans la mienne.

Je m'aperçois que j'ai cessé de commenter le fonctionnement. Le film m'a pris. Je veux savoir ce que le personnage fera d'une promesse qu'il a donnée, et je préférerais presque ne plus voter. Une part de mon plaisir consiste à recevoir une décision qui ne soit pas la mienne. Les histoires que j'ai aimées autrefois m'ont souvent conduit là où je n'aurais pas demandé à aller.

On trouve aussi des œuvres fixes, anciennes ou récentes, réalisées par des personnes, par des systèmes ou par des formes de collaboration très différentes. Carole en avait proposé une pour un autre soir. J'avais gardé le titre, avec ceux de plusieurs films adaptables devenus des biens de consommation courants.

Je pense aux acteurs et aux techniciens dont les métiers ont changé ou se sont raréfiés. Une production abondante a ouvert des formes de création et fermé beaucoup de postes. Quelques personnes continuent de vivre de projets singuliers, de scènes réelles ou de droits sur des œuvres. Leur réussite ne raconte pas le sort de toutes les équipes qui travaillaient auparavant. Nous avons gagné des spectacles ; des gens ont dû trouver une autre vie autour de ce gain.

La projection se termine. Le public applaudit, puis rit un peu de son propre réflexe. On remercie aussi les personnes qui ont organisé la soirée. Les enfants comparent leurs votes, reconstituent les chemins qu'ils auraient préférés et se disputent déjà une meilleure fin. Je ne sais pas si le film de demain sera plus réussi. Je sais que nous aurons du mal à reproduire exactement cette soirée, ses couvertures, ses petites

contrariétés et le moment où Carole a glissé sa main dans la mienne.

En repartant, mon petit-fils me demande si les films d'autrefois pouvaient encore être regardés après la mort des acteurs. Je lui réponds oui. Il cherche ses mots.

— Alors on pouvait encore les voir bouger ?

— Oui. Et les entendre.

Il reprend la main de sa sœur. Ils avancent devant nous pendant que Charlotte replie la couverture restée sur son siège.

CHAPITRE 22

Le spectacle et la montagne

Partie IV — Le temps que nous habitons

Le samedi suivant, les enfants arrivent avec un projet très précis. Ils veulent regarder la finale d'un tournoi de robots. Leur mère a convenu avec eux de l'heure et de la durée. Je n'avais pas prévu de commencer notre après-midi par un combat de machines, mais mon petit-fils connaît déjà les deux équipes et serait déçu de devoir expliquer toutes les règles à quelqu'un d'autre.

Sur l'écran, les appareils entrent dans une enceinte protégée. Ils n'imitent pas exactement les corps humains. Leur construction dépend de la catégorie, des limites de puissance et des règles du tournoi. Des équipes ont conçu les configurations, préparé les stratégies et choisi ce qu'elles voulaient engager dans le combat. Les systèmes d'IA interviennent largement dans ce travail ; certaines compétitions laissent une plus grande place aux choix humains en direct, d'autres mettent surtout à l'épreuve des agents autonomes.

Les enfants s'intéressent aux gestes, aux changements de rythme, à ce qui semble fragiliser un appareil. Je regarde aussi les visages des personnes autour de l'enceinte. Il y a de la tension, des déceptions, une fierté qui ne se réduit pas à l'état d'un objet. Le risque physique porté par les combattants hu-

mains a disparu de ce spectacle ; la compétition, les dépenses et le désir de gagner ont très bien survécu.

Une pièce cède. Mon petit-fils crie le nom de son équipe, puis m'explique pourquoi la réparation était devenue impossible pendant le tour. Je lui dis qu'à une époque pas si éloignée, les principaux spectacles de ce genre montraient des personnes qui se frappaient sur un ring ou dans une cage. La boxe, le MMA et d'autres disciplines avaient leurs athlètes, leurs règles, leurs publics et leurs histoires.

Il croit d'abord que je parle de robots ressemblant à des humains. Je précise. Des personnes s'entraînaient, montaient sur le ring, recevaient réellement les coups. On pouvait gagner de l'argent, un titre, une réputation ; on pouvait aussi se blesser et garder des conséquences longtemps après la fin du combat. Sa sœur me demande pourquoi les spectateurs acceptaient cela alors qu'on pouvait casser une machine à la place.

Je leur explique qu'il existait une pratique sportive exigeante, un choix des participants, des protections et des règles. Beaucoup d'athlètes aimaient leur discipline, leur entraînement, la confrontation et la maîtrise qu'elle demandait. Le risque faisait partie de ce choix. Nous acceptions de regarder des corps réels se mettre en danger pour des raisons que les enfants ont du mal à comprendre depuis leur expérience du spectacle.

Les grands tournois de robots ont pris, en 2036, une place qui appartenait beaucoup plus largement à ces combats. Ils offrent de la tension, des surprises et un résultat visible sans

faire reposer chaque affrontement sur la santé d'une personne. Des pratiques de combat humain subsistent, avec des choix et des règles propres. Dans l'univers culturel de mes petits-enfants, elles ressemblent déjà à un héritage étonnant.

Je sens venir la tentation de juger très vite les années d'avant depuis les possibilités d'aujourd'hui. Je l'ai eue moi aussi devant certains spectacles anciens. Il faut expliquer les choix sans effacer ce qui nous choque désormais. Les enfants n'ont pas besoin que je leur demande d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas. Ils ont seulement besoin de savoir que les gens ne vivaient pas leur époque comme une faute attendant d'être corrigée par la suivante.

Le match se termine. Mon petit-fils est déçu par le résultat et reprend mentalement chaque décision. La machine perdante sera réparée ou remplacée. Les personnes de l'équipe ont perdu du temps, de l'argent, peut-être une occasion importante. Je remarque que la disparition du risque corporel au centre de l'arène n'a pas rendu toute cette économie légère. Les compétitions ont leurs inégalités de moyens, leurs règles à défendre et leurs façons de capter l'attention du public.

Nous éteignons à l'heure convenue. Les enfants protestent pour la forme, puis sortent avec nous. Dehors, la montagne nous rappelle qu'une société de loisirs ne se passe pas seulement devant des images. Des visiteurs arrivent pour marcher, skier, faire du VTT, retrouver la sensation d'un corps qui avance dans un paysage. Les aides techniques ont rendu cer-

taines activités plus accessibles ; elles n'obligent personne à déléguer le plaisir de les pratiquer.

Une scène de la fin septembre me revient. Dans une montée assez raide, j'ai entendu des pas se rapprocher derrière moi. Une randonneuse m'a demandé si elle pouvait passer, puis m'a dépassé d'une allure régulière pendant que je reprenais mon souffle. Elle avait largement franchi les huitante ans. Un exosquelette discret accompagnait le mouvement de ses jambes, avec des appuis et une assistance qui retiraient une part de l'effort musculaire. Elle m'a adressé quelques mots en passant, sans avoir besoin d'attendre la fin d'une respiration comme moi.

J'ai éprouvé le même petit froissement d'orgueil que lorsqu'un vélo électrique me dépassait autrefois dans une côte. Puis je l'ai regardée poursuivre. Elle choisissait ses pas, s'arrêtait pour voir le paysage, repartait quand elle en avait envie. Nous croisions désormais assez souvent des personnes très âgées ainsi équipées pour que les enfants ne s'en étonnent plus.

Je leur raconte ce dépassement. Mon petit-fils veut savoir pourquoi je n'avais pas mis, moi aussi, une assistance. Parce que j'avais envie de faire travailler mes jambes ce jour-là, lui dis-je. Sa sœur demande si la dame avait moins profité de la montagne. Je regarde le chemin devant nous et repense à son visage lorsqu'elle s'était arrêtée plus haut. Rien, dans ce souvenir, ne me permettrait de le prétendre.

Plus haut, dans les alpages aménagés pour les loisirs, les itinéraires de VTT avaient gagné de nouveaux tracés. On pou-

vait aussi trouver, sur certaines pistes préparées, cette matière blanche que nous avions commencé par appeler de la neige artificielle. Le terme nous venait des canons de nos anciens hivers. Il décrivait désormais autre chose : des matériaux de synthèse conçus avec l'aide de l'IA, capables de fournir une surface skiable par des températures auxquelles la neige ordinaire ne résistait pas.

Je revois les premières vidéos. Des skieurs en short, parfois torse nu, descendaient avec l'herbe et les fleurs juste à côté. On avait partagé ces images avec une application presque enfantine : montrer à quelqu'un une chose qu'il allait devoir regarder deux fois. Les gens venaient pour cela. Pendant un temps, une descente sous la chaleur valait autant par la photo qu'on en rapportait que par le plaisir qu'on y avait pris.

Puis la surprise avait cessé de suffire. Cette neige de synthèse n'avait pas le toucher, la variété ni la qualité de la neige d'hiver. On y retrouvait une glisse, des virages, le plaisir de descendre avec des amis. On n'y retrouvait pas une chute de neige fraîche, le silence qu'elle met dans les arbres ou la manière dont une pente change au fil d'une journée froide. Certains avaient adoré l'expérience ; d'autres l'avaient faite une fois et étaient retournés au vélo.

En 2036, on ne venait plus nécessairement à Haute-Nendaz pour skier en été. On venait à la montagne, avec plusieurs envies possibles dans la même journée. Une sortie en VTT, un moment sur la patinoire, une marche, puis quelques descentes entre amis sur une piste préparée. Certaines séances

avaient lieu de nuit, sur des parcours éclairés, avec cette étrangeté supplémentaire d'une activité que mon enfance avait associée au froid et que l'on terminait dans la douceur d'un soir d'été.

La matière restait sur des installations prévues pour son usage, son entretien et sa récupération. Elle n'avait pas remplacé la saison sur toute la montagne. Les alpages continuaient de vivre leur été autour de ces équipements. Les remontées, les accès et les équipes étaient organisés autrement. Les mêmes installations accueillaient davantage d'activités, sur une période plus longue, sans que chaque nouveau plaisir crée autant de postes qu'il en aurait fallu dix ans plus tôt.

Les enfants connaissent ces possibilités. Ils ont plus de mal à comprendre pourquoi je parle encore de sports d'hiver comme si le mot donnait une date à chaque geste. Je leur montre les arbres et les sommets. L'été et l'hiver existent toujours. Ce sont certains équipements qui permettent de ne plus attendre l'un pour pratiquer une activité associée à l'autre.

Mon petit-fils me demande alors pourquoi nous attendons encore avec plaisir la première vraie neige. Je cherche une réponse qui ne dévalorise pas celle sur laquelle il s'amuse. Je lui raconte les bruits assourdis au réveil, les traces que l'on découvre dans un chemin et le paysage entier qui a changé sans que personne ait préparé la piste. Une matière nouvelle peut rendre possible une descente en juillet. Elle ne fait pas, à elle seule, tomber l'hiver sur le village.

Je les vois commencer à distinguer les deux. Leur étonnement porte moins sur ce que l'IA a rendu possible que sur le nombre de choses que nous devions autrefois attendre. Je ne sais pas encore ce que cette attente donnera à leurs souvenirs. J'espère seulement qu'ils auront aussi l'occasion d'aimer une saison pour ce qu'elle apporte, même lorsque les machines leur permettent d'en emprunter certains plaisirs toute l'année.

Il y a plus de temps libéré du travail pour une partie de la population, mais ce temps n'est pas réparti comme les revenus. Une personne peut avoir beaucoup d'heures disponibles et peu de moyens pour un forfait, du matériel ou un hébergement. D'autres continuent de travailler intensément et achètent une courte parenthèse dans la montagne. Les professionnels du tourisme doivent servir ces vies différentes, avec des coûts transformés par les robots et des limites que la géographie conserve.

Le ski ne se produit pas uniquement avec des algorithmes. Il faut des conditions, des installations, de l'énergie et des choix d'aménagement dans un climat qui change. Les chemins ont besoin d'entretien ; les itinéraires de VTT demandent une organisation ; les visiteurs occupent des logements dont les habitants ont aussi besoin. Une station riche en possibilités de loisirs ne devient pas automatiquement facile à habiter toute l'année.

Nous marchons un moment sans objectif particulier. Mon petit-fils frappe doucement l'air avec ses bras, puis invente une marche de robot qui fait rire sa sœur. Je le laisse faire jus-

qu'à ce que le passage demande de regarder où l'on met les pieds. Ils reprennent leur jeu dès que le chemin s'élargit.

La petite invente une autre démarche, avec un pied qui refuse d'avancer. Son frère veut la réparer. Elle lui échappe et vient se cacher derrière moi ; je dois finir le chemin avec une main accrochée à chaque côté de ma veste.

CHAPITRE 23

Les chambres de la colonie

Partie V — Une adresse pour la suite

Le dimanche 16 novembre, nous attendons devant l'ancienne colonie de vacances. Claire a proposé cette visite aux quelques habitants qui participent à la réflexion. Nora, chargée du dossier à la commune, arrive avec un trousseau et un plan plié sous le bras. Maxence nous rejoint. Il est monté de la vallée pour déjeuner à la maison et voulait voir le bâtiment dont nous parlions depuis plusieurs semaines. Les petits ont tenu à venir. Ils croient encore que l'on choisira aujourd'hui l'endroit où poser leur grande table.

Je connais cette façade depuis longtemps. J'en connais les usages successifs sans connaître les pièces. Des enfants y ont passé leurs vacances, puis des personnes venues chercher refuge en Suisse y ont été accueillies. Je me souviens des arrivées avec des sacs, de groupes que je croisais parfois, d'une vie dont je n'ai aperçu que les mouvements extérieurs. Le bâtiment est maintenant vide. À mesure que l'accueil avait été réorganisé, les derniers résidents ont rejoint d'autres lieux, souvent plus proches des services et des transports des villes.

La prospérité nouvelle de certains pays avait permis à des personnes de rester ou de rentrer chez elles. Elle n'avait pas effacé les guerres, les persécutions ni les déplacements provoqués par le climat. Je ne voulais pas raconter la fermeture

de ce centre comme si nous avions enfin réglé le besoin d'asile. Une organisation locale avait changé. Des murs restaient disponibles, et notre commune devait décider de la suite.

Nora ouvre. L'air a cette odeur de chauffage ralenti, de sol propre et de pièces que plus personne ne traverse à heure fixe. Ma petite-fille parle pour écouter l'écho. Son frère répond trop fort. Claire leur montre un crochet bas contre le mur : on y suspendait sans doute des manteaux d'enfants. Ils en essaient la hauteur. Pour la première fois depuis notre arrivée, ils trouvent un élément du lieu qui leur ressemble.

Nous nous rassemblons dans une ancienne salle à manger. L'architecte qui accompagne Nora déplie les premiers relevés. Il ne nous présente pas encore quinze appartements dessinés jusque dans leurs poignées. L'étude a établi une possibilité : transformer une grande partie des espaces d'hébergement en logements permanents, de tailles différentes, et conserver au rez-de-chaussée des pièces communes. Les relevés techniques et les autorisations diront jusqu'où cette intention peut aller.

Le nombre de quinze a déjà commencé à circuler comme une certitude. Nora le reprend avec précaution. Six petits logements, six intermédiaires et trois destinés à des familles : c'est la combinaison qu'on étudie pour le moment. Elle donne une idée de l'échelle, beaucoup plus importante que quelques chambres rouvertes. Elle pourra changer si la structure, les accès ou les besoins l'exigent.

Maxence demande à voir ce que l'on pourrait faire d'un des petits logements. Nous montons par le passage autorisé. Le reste de la visite est balisé ; les enfants restent près de nous. Dans une chambre, la fenêtre cadre un morceau de montagne et un toit en contrebas. Un mur séparerait ici la pièce à vivre de l'espace de nuit ; une autre partie serait réunie à la chambre voisine. Le dessin commence à devenir compréhensible lorsque l'architecte nous montre les portes qu'il faudrait déplacer.

L'architecte nous montre la représentation du bâtiment produite à partir des relevés.

Une ingénieure japonaise, invitée par l'architecte pour examiner les modules de rénovation, se joint à nous. Nous choisissons de poursuivre en allemand : c'est la langue de leur documentation technique, et nous évitons ainsi de traduire deux fois les mêmes termes. Elle utilise une oreillette, moi mon implant. Nora garde les sous-titres sur sa tablette et nous répond en français quand elle le préfère.

L'ingénieure me demande où j'ai appris l'allemand. Je désigne discrètement ma tempe. Elle sourit et touche son oreillette. Nous avons au moins cette franchise en commun.

La représentation permet d'entrer virtuellement dans une variante, de voir où la lumière arrive, d'anticiper les conflits de réseaux. L'architecte modifie une contrainte et plusieurs solutions se recomposent. Ce travail aurait autrefois mobilisé bien plus de temps. L'IA nous donne la possibilité d'examiner sérieusement une transformation qui aurait été trop coûteuse à explorer en détail pour chaque petite collectivité.

Maxence remarque qu'une variante propose surtout de très petits appartements. L'objectif initial donnait beaucoup de poids au nombre de logements. Il suffit de le changer pour que d'autres répartitions apparaissent. Le système ne s'était pas trompé ; il avait optimisé ce qu'on lui demandait. Nous devons encore lui dire si nous voulons loger un plus grand nombre de personnes seules, conserver une place aux familles ou chercher un équilibre. La rapidité des réponses rend nos priorités plus visibles.

Ce qui paraît grand dans un bâtiment d'accueil ne se transforme pas d'un geste en appartements. Les sanitaires étaient partagés, les circulations longues, les chambres prévues pour des séjours. Il faudrait des cuisines, des salles d'eau, des arrivées et des évacuations adaptées, de l'isolation entre les logements. On devait aussi pouvoir entrer, sortir, porter les courses, se déplacer avec une poussette ou une aide à la marche. Le plan cessait d'être une multiplication de lits ; il devenait une organisation de vies qui dureraient ici.

Mon petit-fils désigne une partie de la chambre. Il demande si l'on pourrait y mettre son lit. Je lui explique que nous visitons des logements pour d'autres personnes. Il regarde Maxence.

— J'aimerais bien déposer une candidature, lui répond son oncle. Il faudra voir si le projet se fait, puis comment on pourra s'inscrire.

Maxence me regarde en terminant sa phrase.

Je m'étais déjà surpris à l'imaginer ouvrant cette fenêtre le matin. Il m'était facile de défendre un projet général lorsque l'un de ceux qu'il pourrait aider portait le prénom de mon fils. Je m'étais gardé de le dire à Nora. En regardant cette fenêtre, je me demande si elle l'avait déjà compris.

Au bout du couloir, un espace plus vaste permettrait de réunir plusieurs chambres pour un appartement familial. Claire s'y arrête. Elle connaît une mère qui travaille dans la station, vit dans un logement trop petit et ne trouve pas mieux à un prix qu'elle peut payer. Elle ne nous raconte pas toute sa situation. Elle demande seulement où un enfant pourrait faire ses devoirs pendant qu'un autre dort. L'architecte reprend le dessin. Une cloison qui paraissait efficace sur le plan retire presque toute la lumière à un coin. Il la marque pour réexamen.

Les outils ont produit rapidement plusieurs variantes, comparé des surfaces, anticipé des passages de réseaux. Le besoin que Claire vient de formuler peut aussi leur être donné. Il faut toutefois que quelqu'un ait pris le temps de le recueillir. Nous ne manquons plus de plans possibles. Nous avons besoin de savoir lesquels correspondent aux personnes à loger, et ce qu'elles pourront effectivement payer.

Dans l'ancienne salle à manger, ma petite-fille a trouvé l'emplacement idéal pour les livres. Son frère préfère la fenêtre pour la table. Les deux projets ne se gênent pas encore, puisqu'ils disposent de toute une pièce imaginaire. Samuel nous rejoint à ce moment-là. Il a laissé son hôtel, qui fonctionne bien avec les nouvelles habitudes de séjour, pour venir

examiner les accès et l'entretien. L'ancienne colonie n'est pas son établissement. Il participe comme voisin, propriétaire de quelques appartements et professionnel de l'accueil.

Il nous fait remarquer la proximité des futurs logements. Si l'on ouvre une salle aux habitants de toute la station, il faudra une entrée distincte, des horaires et une séparation sonore convenable. Les locataires n'auront pas choisi de vivre au-dessus de chaque fête du village. Nous pouvons garder une pièce commune pour les repas ou les rencontres, une plus petite pour lire ou travailler au calme, sans décider que toute la maison doit être animée du matin au soir.

Claire voudrait que l'on puisse venir sans avoir nécessairement une activité à acheter. Un rendez-vous de lecture, une partie de cartes, un atelier, un café : rien de très spectaculaire, mais un endroit où les rencontres n'exigent pas toujours une invitation chez quelqu'un. Nous connaissons déjà les cafés et la bibliothèque. Le lieu ne doit pas prétendre les remplacer. Il pourrait ajouter des possibilités pour ceux qui cherchent une salle à partager ou qui ne trouvent pas leur place dans les offres existantes.

La commune conserverait le bâtiment et confierait un droit d'usage durable à une coopérative sans but lucratif. Cette dernière porterait la transformation, les baux et l'exploitation des logements. Les habitants de la commune pourraient contribuer au projet, mais personne n'obtiendrait un appartement pour avoir assisté aux premières réunions. Nora explique ce cadre avant les questions sur le financement. Il

me permet enfin de savoir de qui nous parlons lorsque nous employons le mot nous.

Je participe comme habitant. Claire aide à faire remonter les besoins. Samuel apporte son expérience. Nora instruit un dossier dont les décisions ne lui appartiennent pas seule. Le futur maître d'ouvrage aura besoin de compétences et de contrats précis. Mon enthousiasme, pas plus que mon métier, ne m'a nommé responsable de ce bâtiment.

Les enfants reviennent à la question qui les intéresse. Est-ce que ce sera prêt à Noël ?

Nora s'accroupit pour leur répondre. Pour les logements, non. Il faut encore terminer les études, décider du financement, obtenir les autorisations, puis faire les travaux. Si les étapes se passent comme prévu, on pourrait commencer le chantier pendant l'été 2037 et accueillir les premiers habitants au printemps 2038. Mon petit-fils compte sur ses doigts, puis abandonne. C'est très loin pour quelqu'un qui sait combien de temps une machine met à produire un dessin.

Il pourrait en revanche y avoir, en décembre, un après-midi d'essai dans la salle du bas. L'endroit devra être vérifié et autorisé pour cet usage ponctuel ; les étages resteront fermés. On apporterait quelques tables, des livres et de quoi chercher ensemble. Il ne s'agirait pas d'inaugurer une maison transformée. Il s'agirait de savoir si des gens ont envie de venir et de découvrir ce qu'ils y feraient réellement.

Cette distinction me convient. Elle donne aux enfants quelque chose qu'ils peuvent attendre et au bâtiment un ave-

nir qui ne saute aucune saison. Nous avons parfois pris l'habitude de demander aux projets matériels de suivre la vitesse des images qui les présentent. Les murs devant nous ont leur propre temps.

En sortant, Maxence reste un instant près de la porte. Il regarde de nouveau les fenêtres. Je lui demande ce qu'il en pense. Il aimerait que cela se fasse, puis ajoute qu'il doit continuer à chercher ailleurs pendant ce temps. Je comprends. Il n'a pas à mettre sa vie en attente pour donner une belle fin à notre projet.

Nous rentrons déjeuner. Les petits se disputent encore l'emplacement de leur table. Maxence ouvre la porte de l'appartement pendant que je les écoute.

— Celle d'aujourd'hui est dans la cuisine, leur dit-il.

CHAPITRE 24

Le prix d'une lumière allumée

Partie V — Une adresse pour la suite

Marc refuse qu'on inscrive son nom dans la colonne des engagements confirmés. Il a posé son écran entre Nora et lui ; son doigt reste sur la ligne. Nous sommes le mardi 18 novembre. Claire, Samuel et moi venons d'arriver pour examiner l'estimation. J'ai promis à Carole de rentrer pour le dîner.

— J'ai dit que je pouvais participer jusqu'à cette somme, précise Marc. Avec les conditions que nous avons discutées. Si le reste manque, je ne pourrai pas combler.

Marc est entrepreneur, revenu de Zurich. Il cherche avec d'autres des fonds privés pour la future coopérative. Son entreprise avait gagné beaucoup avec les premières transformations de l'IA, puis subi la pression de concurrents qui disposaient des mêmes moyens. Il a encore de l'argent à engager, mais d'autres projets l'attendent. Il doit décider de ce qu'il pourra immobiliser ici.

Nora, chargée du dossier à la commune, change l'intitulé de la ligne. « Intention sous conditions. » Elle lui demande lesquelles devront apparaître dans la prochaine présentation.

— Toutes. Je viendrai les expliquer.

Elle reprend la date du prochain point public. Il faut pouvoir présenter un montage dont on distingue les ressources acquises de celles qu'il reste à réunir. Elle avait espéré obtenir ce soir une ligne de moins dans la seconde colonne. Marc regarde la nouvelle mention avant d'acquiescer.

L'estimation de transformation atteint cinq millions quatre cent mille francs. Je relis le total. Sur l'image, le séjour d'un futur appartement attend une table et quelques habitants ; sous l'image, il y a les cuisines, les salles d'eau, les réseaux à reprendre, l'accès à modifier, une isolation qui remonte sur plusieurs étages, les études et les imprévus. Je fais défiler jusqu'au bout.

Nora nous montre une variante préparée par l'architecte. L'IA a rapproché les relevés et les contraintes ; des éléments fabriqués en atelier, la robotisation des découpes et de la manutention réduisent le prix de plusieurs opérations. Déplacer un réseau dans le bâtiment existant reste une intervention à payer. Elle fait revenir le tracé pour que nous voyions où il passe.

— Cette variante-là baisse le total, dit Marc. Pourquoi l'a-t-on écartée ?

Samuel agrandit l'accès à un logement. La pièce a gagné de la surface sur le passage. Il se penche au-dessus du plan, puis nous demande comment on y fera entrer un lit. L'architecte avait signalé le point dans une annotation que j'avais survolée.

Édouard m'a raconté sa première préparation de chantier : il avait demandé au système de vérifier chaque élément sans lui faire examiner tout le trajet du montage. Son responsable l'a obligé à reprendre. Il a envoyé sa reprise la semaine dernière ; elle a été validée hier, et il doit participer à l'intervention sous le contrôle de son responsable. Je retrouve devant moi le petit détour qu'il avait ajouté sur son plan.

— On garde l'accès, dis-je.

Samuel revient à sa place. Je repense aux prix qui avaient baissé en dix ans : les écrans, les vêtements ordinaires, les équipements produits en série, tant de services dont la conception, la fabrication et la distribution avaient changé. La concurrence et les pertes de revenus avaient aussi comprimé les prix. Je m'étais habitué à trouver, en cherchant un peu, une version moins chère de presque chaque chose. Je laisse la ligne du passage telle qu'elle est.

Nora affiche la prévision de chauffage. Marc demande immédiatement à voir les pointes de consommation de l'hiver.

— C'est là que je veux savoir ce qui se passe si nous nous trompons.

Les modèles étaient devenus plus sobres sur certaines tâches, mais les centres de calcul s'étaient multipliés, les transports et le chauffage s'étaient électrifiés, les robots avaient rejoint les ateliers et les maisons. Production, stockage et réseaux avaient grandi sans toujours suivre les usages aux heures les plus demandées. On pouvait acheter

peu cher un appareil très intelligent et continuer de payer cher sa disponibilité au mauvais moment.

Samuel propose de comparer une meilleure isolation à un chauffage plus puissant. Nora fait apparaître plusieurs hivers et plusieurs prix de l'énergie. Une partie de l'avantage change avec le scénario retenu. Marc demande qu'on garde ces variantes dans le dossier.

— Et la salle, pourquoi reste-t-elle chauffée à cette heure ? demande Claire.

C'est une option d'ouverture permanente. Je l'avais trouvée séduisante : un lieu où l'on pourrait venir quand on en aurait besoin. Claire suit du doigt les heures où personne n'a prévu d'accueil.

— Qui ouvre ? Qui répond si quelque chose manque ?

Nous retirons cette option. Les heures prévues suffisent déjà à poser des questions. De l'eau descend de nos montagnes, des ouvrages produisent de l'électricité, mais le prix qui arrive ici dépend encore des saisons, des contrats et du réseau. J'aurais aimé que la proximité de la ressource simplifie ce calcul. Nora revient à la facture estimée du bâtiment.

Le montage prévoit trois millions six cent mille francs d'emprunt, un million de contribution communale et huit cent mille francs de fonds propres coopératifs et d'apports privés. Marc fait confirmer que sa proposition appartient à cette dernière somme. La commune conserverait le bien et accorderait un droit d'usage durable. Elle renoncerait ainsi à

d'autres possibilités de recettes. L'achat du bâtiment n'apparaît pas dans notre devis, mais son usage a bien une valeur.

Samuel ouvre la grille des loyers : huit cents francs pour les petits logements, mille cent pour les six intermédiaires, mille quatre cents pour les plus grands, hors charges. Je regarde les surfaces en pensant à Maxence. Claire s'arrête sur l'appartement familial.

— Avec les charges, il faut pouvoir leur dire combien cela fera.

Sur une année complète, les loyers bruts représenteraient un peu plus de cent huitante-sept mille francs. Nous retenons cent huitante mille après une marge pour les vacances et les impayés. Ce revenu doit payer les intérêts, une part de remboursement de l'emprunt, la réserve et la gestion. L'énergie et les services résidentiels restent dans des charges séparées, régularisées ensuite.

Nora ajoute un demi-point au taux de l'emprunt. Dix-huit mille francs par an apparaissent. Si les quinze logements devaient absorber seuls l'écart, cela ferait cent francs de plus par mois pour chacun.

— Voilà ce que mon apport ne garantit pas, dit Marc.

Samuel regarde toujours la grille. Pour Claire, il a réduit le loyer de son propre appartement, de mille deux cent cinquante à mille francs, avec un accord de trois ans. Il avait renoncé à une part de son revenu tout de suite. Il demande

pourquoi on ne consacrerait pas davantage d'argent à cette forme d'aide.

— Elle paie déjà moins depuis septembre. Ici, nous parlons de 2038.

Nora lui demande combien d'appartements supplémentaires cette aide rendrait disponibles. Il répond qu'elle pourrait déjà aider ceux qui en ont un. Ils restent un moment sur ces deux situations. Samuel voudrait qu'une partie de l'effort produise un effet avant le chantier ; Nora doit présenter ce qui permettrait aussi de loger les ménages pour lesquels aucune offre n'existe. Le bâtiment, pendant ce temps, demande de l'entretien.

— Je veux que les aides soient dans la comparaison, insiste Samuel. Avec le coût, et le nombre de personnes qu'elles peuvent aider.

Nora l'inscrit. Il veut relire cette partie avant la réunion publique. Elle lui transmettra le document ; nous avons encore besoin de compléter les données. Je regarde l'heure. Le dîner se rapproche et une décision que j'avais crue simple vient de nous prendre vingt minutes.

La salle dispose d'un budget distinct : soixante mille francs par année complète. Quarante-deux mille viendraient de la commune, douze mille d'un partenaire public et six mille des participations, avec des exonérations possibles. Ces ressources restent à engager. Les futurs locataires paieraient leurs loyers et leurs charges résidentielles ; leur bail leur permettrait de garder leurs soirées pour eux.

Claire demande le détail des heures. Douze heures d'ouverture par semaine pendant quarante-six semaines, plus six heures de préparation et de coordination. Certaines interventions s'ajouteraient par convention, dont celles que Charlotte envisage avec la bibliothèque. Le ménage et l'entretien résidentiels sont comptés ailleurs.

— Vous avez prévu le remplacement de la personne qui a la clé ?

Nora affiche la ligne. Claire demande si le temps de transmission y entre. Je suggère qu'un habitué pourrait parfois dépanner. Elle me regarde.

— Le jour où tu auras un client, tu viendras ?

Je ne peux pas lui promettre cela. Elle laisse la question sur la table. Il faut chiffrer une organisation qui tienne aussi quand chacun a autre chose à faire.

Pour l'essai de décembre, Charlotte attend encore le cadre précis de son intervention. Sa lecture pourrait tenir dans le programme, avec l'activité autour de la table. Claire lui demandera le temps nécessaire pour préparer et ranger. Elle note le temps qu'il faudra faire valider.

Nora reprend les échéances. Le crédit complémentaire d'études servirait à développer les plans et le financement. Le chantier demanderait ensuite ses propres décisions et autorisations. Marc confirme qu'il fournira son intention écrite, avec les conditions. Samuel garde la page sur les aides aux loyers. Nora a trois compléments à obtenir avant la réunion ;

elle les attribue à voix haute et attend que chacun confirme une date.

Je referme mon dossier lorsqu'elle arrive à mon nom. Je dois lui envoyer les éléments promis sur les usages des équipements. Nous convenons de jeudi. Cette fois, je l'inscris devant elle.

Je rentre à l'heure promise. Carole me demande si la salle va ouvrir. Je lui réponds que nous avons enfin commencé à savoir ce qu'il faudrait pour cela. Elle sourit, puis me demande de mettre la table.

Mon regard se tourne vers le robot. Il suffirait de lui demander. Je suis presque en train de le faire, puis j'ouvre le placard et prends les assiettes. Carole attend la première pour couper le pain.

CHAPITRE 25

La place que l'on réserve

Partie V — Une adresse pour la suite

Le mardi 25 novembre, la réunion publique commence avec un peu de retard. On a ajouté des chaises au fond. Une femme entre en retirant un gant avec les dents pour garder son sac dans l'autre main. Quelqu'un cherche une place près d'une prise alors que son écran n'en a probablement pas besoin. Je reconnais des habitudes qui ont traversé beaucoup plus de mises à jour que nos appareils.

Carole est venue avec moi. Elle a lu la présentation et veut entendre les objections avant de se prononcer sur les conditions du projet. Maxence se tient un peu plus loin, près d'un couple que je ne connais pas. Claire parle avec Nora. Je m'aperçois que la salle contient déjà davantage de vies que le petit groupe dans lequel nous avions préparé nos arguments.

Nora explique la démarche. La réunion sert à présenter les options et à recueillir les questions. Elle ne remplace pas les décisions communales ni les autorisations. Nous parlons d'une étude à poursuivre, de quinze logements possibles et d'espaces communs dont il faut vérifier l'usage. Le printemps 2038 figure sur le calendrier comme objectif d'accueil des premiers habitants, sous réserve des étapes annoncées. Personne n'emportera de clé ce soir.

L'architecte montre d'abord les surfaces et les accès, puis les transformations nécessaires. Les images sont assez précises pour que plusieurs personnes commencent à choisir mentalement un appartement. Nora rappelle qu'elles restent des propositions. Je connais ce piège : une image réussie donne à une hypothèse l'apparence de quelque chose qui n'attend plus que notre arrivée.

Un habitant demande pourquoi la commune ne confierait pas simplement l'ensemble à un opérateur privé. Les séjours de loisirs et de travail attirent du monde, les logements temporaires trouvent leur clientèle. Un bâtiment rénové de cette manière pourrait rapporter, sans demander la même contribution publique. Il ne méprise pas ceux qui cherchent un logement permanent. Il veut savoir pourquoi la collectivité devrait porter une partie du coût quand le marché est prêt à donner un autre usage au bien.

— Mon hôtel en profite, répond Samuel. Les séjours se multiplient. Je comprends très bien ce qu'un opérateur pourrait gagner ici.

Il a posé devant lui la comparaison des aides aux loyers qu'il avait demandé à Nora d'ajouter au dossier. Le marché des séjours fonctionne si bien que presque chaque transformation privée tend à s'adresser aux mêmes clients. Il reste difficile de trouver une adresse pour l'année avec un revenu de travail ordinaire ou un revenu de base complété de quelques missions.

La femme au gant se lève. Elle travaille dans la station. Elle a visité un appartement qu'elle pouvait payer, mais le bail

cessait juste avant la saison d'hiver. Un autre était disponible quelques mois plus tard, sans solution pour l'intervalle.

— Les affaires des enfants, ici, on pourrait les laisser en place d'un hiver à l'autre ?

Il y a un petit silence. Nous avions parlé de résidence permanente dans toutes nos pages. Elle vient de lui donner une mesure : ne pas devoir remettre les affaires dans des cartons au moment où le village accueille ceux qui viennent en profiter.

Nora confirme que c'est le principe proposé. Des baux durables pour habiter à l'année, avec des tailles et des critères d'attribution définis. Le montage coopératif et le droit d'usage communal doivent empêcher que les logements repassent rapidement à une location plus rentable. Cela devra figurer dans les engagements, pas seulement dans l'intention du premier groupe.

Une autre personne demande si les futurs résidents devront participer aux activités de la salle. Elle ne souhaite pas être obligée de raconter sa journée ou de rendre des services parce qu'elle habite dans un projet collectif. Je suis heureux qu'elle pose la question. Nous avions évoqué le droit de rester au village ; elle nous rappelle qu'il faut aussi pouvoir fermer sa porte.

Les espaces communs seraient une possibilité. Les tâches régulières seraient financées. La participation à un atelier, l'aide ponctuelle et le voisinage ne constitueraient pas le prix caché du bail. On peut souhaiter un logement abordable et ai-

mer passer ses soirées seul. Carole me regarde, comme pour vérifier que j'entends cette forme de vie avec autant d'attention que mon idée d'une grande table remplie.

La question de l'attribution arrive ensuite. Une personne montre discrètement notre groupe : n'avons-nous pas déjà une longueur d'avance ? Je sens la gêne avant que Maxence prenne la parole.

— Un petit logement pourrait m'intéresser, dit-il. Mon père participe aux discussions. Je voudrais savoir selon quelles règles je pourrai m'inscrire, et qui examinera mon dossier.

Il attend la réponse de Nora. Je connais son impatience de monter vivre ici ; je regarde le couple à côté de lui, qui attend aussi.

Je l'écoute sans intervenir. Nora rappelle les critères à construire et rendre publics : besoin de logement, ressources, composition du ménage, adaptation à la surface proposée, situation dans le territoire. Les décisions devront être motivées, avec une possibilité de réexamen et une gestion claire des liens personnels. Le groupe qui défend le projet ne pourra pas se répartir ses appartements autour d'une table.

Claire conservera pour l'instant celui qu'elle loue à Samuel. Elle a d'autres raisons de s'intéresser au lieu. Si une fonction d'accueil est créée, elle pourrait candidater. Ce serait une démarche séparée. Pour les études et l'essai ponctuel, les missions effectivement demandées seront délimitées et payées lorsqu'elles relèvent d'un travail. Elle ne s'est pas engagée à

organiser deux années de préparation dans l'espoir d'être finalement choisie.

Un homme au premier rang revient aux coûts. Il demande pourquoi les logements ne peuvent pas être moins chers, maintenant que les robots construisent autant. L'architecte reprend deux postes du devis, une modification de réseau et l'isolation. Les gains sont réels. Ils n'ont pas changé la hauteur d'un étage, la position d'un mur ni la nécessité de financer les travaux pendant longtemps. Et le bâtiment donné à l'usage du projet conserve une valeur pour la commune.

Un participant demande si nous ne pourrions pas confier à l'IA le choix le plus avantageux. Nora affiche les variantes. Maximiser la recette, réduire le loyer, accueillir des familles ou limiter le risque communal ne donne pas le même classement. L'outil sait comparer et pourrait négocier certaines contraintes avec beaucoup de finesse. Le poids donné à chaque vie et à chaque dépense resterait un choix dont nous devrions répondre. Je retrouve ici, devant des voisins, la question que je rencontre chaque semaine dans mon travail de transformation.

Carole pose une question que nous avions discutée en chemin.

— Si l'énergie ou les intérêts dépassent les hypothèses, qu'est-ce qu'on revoit en premier ? Les loyers ? Les heures d'ouverture ? Qui prendra la décision ?

Nora retourne à la page des tests de sensibilité. Carole garde les yeux sur elle.

Nous n'avons pas encore une règle complète à lui présenter. Les tests de sensibilité indiquent les seuils. Le montage devra préciser la réserve, le suivi, les ajustements possibles et les décisions à reprendre. Marc prend la parole.

— Je peux engager ce que j'ai annoncé, dans les conditions précisées au dossier. Pour les dépenses supplémentaires d'une mauvaise année, il faudra une règle. Mon apport ne sera pas une réserve disponible chaque fois.

Il pose sa feuille devant lui. Nora inscrit le point à compléter. Carole attend que la question figure parmi celles auxquelles une réponse reste due.

Je prends la parole à mon tour. Je parle de Maxence, en disant ce qui me touche dans son désir de vivre près de nous, puis de ce que sa situation ne représente pas. Les familles, les personnes seules, celles qui vieillissent ou dont le travail a disparu n'ont pas les mêmes besoins. Quinze logements ne feront pas une réponse générale à la transformation du pays. Ils pourraient permettre à quinze ménages de construire ici une durée qui leur manque.

Je demande que ces vies comptent aussi dans la comparaison avec d'autres usages de l'argent. Nous savons mesurer des loyers encaissés, des nuits vendues, une économie d'entretien. Il faut également regarder ce que devient un village dans lequel ceux qui souhaitent habiter finissent par ne trouver que des séjours.

La réunion se termine sans unanimité. Une liste de questions est reprise pour les études, et un prochain point public

est annoncé. Les décisions sur les crédits suivront la procédure prévue. En rangeant ma chaise, je repense aux objections. Plusieurs vont nous obliger à modifier le projet.

Dehors, Carole remonte son col. Nora nous rejoint avant de fermer. Elle me demande de relire demain la formulation de la question restée ouverte.

— À nous deux, précise Carole.

Nora ajoute son nom parmi les destinataires. Nous attendons qu'elle ait retrouvé la clé de la bonne porte.

CHAPITRE 26

Ce que Léa emporte

Partie V — Une adresse pour la suite

Le samedi suivant, Samuel m'appelle depuis son hôtel. Il doit déplacer le rendez-vous où nous devions reprendre quelques points de la réunion. Sa fille prépare son départ. Il lui avait promis de l'aider et vient de comprendre que cela demandera plus qu'une heure entre deux obligations. Je lui réponds que notre dossier peut attendre.

Léa a vingt-sept ans. Elle travaille dans une fiduciaire et vient d'accepter un poste hors du Valais. Je l'ai rencontrée quelques fois depuis les premières discussions avec son père. Elle sait utiliser les outils et n'a pas besoin d'un discours supplémentaire sur la nécessité de se former. Elle cherchait surtout une entreprise qui lui confie des situations réelles, avec quelqu'un pour reprendre les décisions et des heures identifiées pour apprendre.

Le nouvel employeur a répondu précisément à ces questions. Il n'a pas promis de la protéger pour toujours des changements de son métier. Il lui a proposé un cadre dont elle pouvait vérifier les premières étapes, une rémunération et une place dans une équipe. Elle commence au début de décembre. Le calendrier de sa vie est beaucoup plus proche que celui de notre réhabilitation.

Je passe lui dire au revoir en fin de matinée. Une valise reste ouverte, avec des objets que l'on n'avait pas prévu d'emporter et que l'on ne sait pourtant plus très bien laisser. Samuel veut ajouter quelque chose pour la cuisine. Elle rit, regarde la place restante et lui demande s'il compte lui installer tout l'hôtel dans son premier appartement.

Son établissement fonctionne bien. Les séjours de loisirs se sont multipliés, certains visiteurs restent plus longtemps et les robots ont réduit une part de la pénibilité. Les affaires ne suffisent pas à lui donner la vie professionnelle que sa fille cherche. Elle pourrait l'aider, reprendre des dossiers, trouver de quoi être utile. Elle veut essayer une place qu'elle a choisie pour elle-même.

Samuel le sait. Il avait néanmoins commencé à lui parler de la colonie comme d'une raison supplémentaire de rester : des logements, des activités, une vie de village enrichie. Elle y voit de bonnes idées. Aucun de ces projets ne lui donne maintenant l'expérience que son nouvel employeur lui propose. Elle n'a pas à attendre 2038 pour savoir si notre adresse collective pourrait lui convenir.

Je reconnais trop bien le mouvement de son père. J'avais imaginé mes enfants plus près de nous avec une joie dont je parlais comme si elle suffisait à rendre ce rapprochement désirable pour chacun. Valentine et Charlotte ont construit leur place en Valais. Maxence cherche encore la sienne. Juliette est à Lausanne, Édouard apprend un métier dans la région. Chacun habite aussi une histoire qui ne commence pas par mon déménagement de 2025.

Léa me montre une photo de la pièce qu'elle va louer. Elle m'explique où elle mettra son bureau, puis corrige : surtout une table où poser ses affaires, puisque le travail n'exige plus l'équipement que j'ai encore tendance à imaginer. La fenêtre donne sur des toits. Elle ne semble pas souffrir de l'absence de montagnes dans ce rectangle. Elle a déjà repéré un chemin pour sortir marcher.

Je lui demande quand elle pense revenir. Elle ne sait pas encore. Le premier mois sera chargé, elle voudrait prendre ses habitudes et rencontrer les gens avec qui elle vivra. Samuel baisse un instant les yeux vers la valise, puis lui dit qu'ils trouveront une date après. Je vois ce que lui coûte cette petite phrase. Il lui laisse le temps de s'installer sans transformer chaque week-end à venir en preuve qu'elle ne les oublie pas.

Nous parlons de ce qu'elle emporte. Des vêtements, quelques livres, un objet de son enfance qu'elle croyait avoir perdu. Elle a sauvegardé ses documents et peut retrouver ses outils depuis n'importe quel écran. Elle enveloppe son bol dans un vêtement et cherche une place où il ne bougera pas pendant le trajet.

Je ne reste pas pour le départ. Samuel et Léa ont encore leurs moments à vivre. Avant de sortir, je lui souhaite de trouver ce qu'elle va chercher. Je m'entends éviter la phrase que je prononce parfois trop vite, celle qui contient déjà l'idée du retour. Elle pourra revenir, ou non, ou autrement. Le lien ne devrait pas dépendre de notre préférence pour une adresse.

Dans la rue, je croise Claire. Elle va préparer avec Charlotte l'après-midi d'essai du 6 décembre. Le budget ponctuel est confirmé, avec les heures nécessaires à l'organisation. Elle sera payée pour sa coordination de cette séance. Elle m'indique les heures convenues et le travail qu'elle rendra à la fin. Pour la suite, elle attendra une autre proposition.

Elle a repris un peu de cette énergie que je lui connaissais lorsqu'elle pouvait conduire un projet jusqu'à un résultat. Il reste pourtant la fragilité d'une mission courte, le prochain mois à prévoir et les réponses qu'elle attend ailleurs. Je me réjouis avec elle de ce travail sans y chercher une guérison complète de sa trajectoire.

Nous évoquons Léa. Claire trouve qu'elle a raison de saisir cette possibilité. Elle aurait aimé disposer, à plusieurs moments de sa propre transition, d'une proposition aussi précise. Une personne vient de trouver un motif de partir, une autre un petit appui pour rester. Je résiste à l'envie de mettre les deux sur les plateaux d'une balance.

Le dimanche soir, Samuel m'envoie une photo. La valise a disparu sous le lit, le bol est sur la table et la pièce a déjà l'air un peu moins provisoire. Je lui réponds quelques mots. Il m'écrit qu'elle a trouvé un café près de chez elle. Je reconnais son soulagement dans le détail choisi : quelqu'un aura un endroit où aller le matin, même loin de nous.

Lorsque les petits reviennent, ils demandent si Léa pourra voir la salle une autre fois. Je leur réponds qu'il y aura d'autres occasions. Pour eux, vivre ailleurs ne signifie pas

sortir de l'histoire. Leur tante Juliette leur parle souvent entre deux visites.

Mon petit-fils ajoute un bâtiment à la construction qu'il avait commencée. Il le place loin du premier, puis demande une pièce plus longue pour les relier. Je m'apprête à y reconnaître une signification trop parfaite. Il m'explique qu'il lui manque surtout un garage. Je lui tends la pièce qu'il veut, en gardant pour moi les images que les adultes aiment ajouter aux jeux des enfants.

CHAPITRE 27

La première table

Partie V — Une adresse pour la suite

Vous êtes inscrits à quel nom ?

Claire remonte sa liste, trouve Valentine, puis les deux petits qui ont déjà posé les mains sur la table. Nous sommes le 6 décembre. Cet après-midi, nous essayons les activités de la future salle commune et recueillons les souhaits des habitants pour les logements à aménager dans l'ancienne colonie. Les étages restent fermés ; seule la salle du bas a reçu l'autorisation d'ouvrir pour ce samedi. À l'entrée, une affiche rappelle les prochaines étapes du projet. Le chauffage a été lancé pour notre arrivée.

Charlotte compte les feuilles disposées près des supports. Elle travaille cet après-midi dans le cadre convenu avec sa bibliothèque. Claire vient de faire confirmer le temps de rangement avant d'ouvrir la porte au public. Sur sa feuille, les huit cents francs du budget couvrent la coordination et les moyens prévus pour cet essai. Elle range le document dans une pochette et cherche un stylo.

— Si quelqu'un demande pour la semaine prochaine, on prend ses coordonnées, dit-elle. On n'a pas de date.

Carole a apporté un livre. Maxence passera regarder l'organisation des équipements ; il m'a rappelé qu'il ne venait rien installer. Les petits choisissent leurs places, puis doivent se rapprocher pour laisser une voisine s'asseoir. Elle garde son manteau. Un homme demande s'il peut regarder sans participer.

— Bien sûr, lui répond Claire. Où voulez-vous vous mettre ?

Au bout de la table, Charlotte tient une feuille entre deux supports. Elle pose une gomme à côté. Nous devons construire un pont de papier qui la portera. Nous pourrons consulter les outils après avoir essayé. Mon petit-fils demande à sa montre d'attendre ; sa sœur regarde si la gomme est vraiment lourde.

Le roman à la couverture verte est posé sur une autre chaise. Charlotte l'a ouvert au début.

— Après le pont, je lirai un passage près de la fenêtre. Ceux qui veulent peuvent me rejoindre.

Je pose ma feuille bien à plat et dépose la gomme. Le papier cède. Je rapproche les supports.

— Ils restent où ils sont, me rappelle Charlotte.

Carole ne dit rien. Je remets les supports à la bonne distance, en évitant de la regarder.

Mon petit-fils plie la feuille. Il se souvient de la forme montrée par Édouard. Sa sœur veut aider, appuie trop fort, et nous devons recommencer. Un pli part de travers ; le pont

tient, puis s'affaisse d'un côté. Le grand me demande de tenir les supports pendant qu'il reprend.

— Là. Sans les rapprocher.

Je garde les mains en place. Il me les vérifie avant de poser la gomme.

Lorsque nous interrogeons l'IA, elle reconnaît notre tentative et montre ce que les plis changent à la rigidité. Plusieurs formes apparaissent. Nous pourrions lui demander des calculs précis et même la préparation d'une pièce à fabriquer, mais les enfants veulent reprendre leur feuille. Mon petit-fils choisit une explication et la fait rejouer au moment où notre premier pont s'était affaissé.

Carole prend une nouvelle feuille. Il lui montre où il souhaite plier. Elle suit son doigt. La gomme tient enfin ; ma petite-fille approche aussitôt un second objet, ce qui oblige tout le monde à lui demander d'attendre.

Charlotte regarde l'heure. Elle prend le roman et rejoint les chaises près de la fenêtre. Carole s'y installe. La femme au manteau hésite, pose son pont sur la table, puis vient à son tour. Trois chaises restent vides. Charlotte commence tout de même.

De l'autre côté de la salle, un habitant explique à Claire qu'il voudrait pouvoir travailler chez lui sans parler toute la journée à voix haute devant sa famille. Maxence l'aide à situer son bureau sur le plan simplifié. L'homme déplace le

coin de travail, puis le remet près de la fenêtre. Ils comparent l'espace qu'il resterait.

— C'est la lumière, surtout, dit-il. Je ne veux plus travailler face au mur.

Claire note sa demande. Elle lui fait préciser les heures pendant lesquelles il utilise la pièce. L'IA regroupera les réponses et comparera ensuite les variantes. Pour le moment, il parle d'un autre logement qu'il a connu et cherche comment nous montrer ce qui lui manque dans celui d'aujourd'hui. Les plans couvrent presque toute la table.

La voix de Charlotte arrive jusqu'à nous. La femme au manteau se rapproche pour entendre. Claire me demande de baisser la nôtre ; nous déplaçons la conversation de quelques pas. Mon petit-fils vient s'asseoir à côté de Carole. Il a reconnu le livre, et peut-être attend-il surtout le moment où sa tante va nous abandonner au milieu de l'histoire.

Près de moi, une habitante a repris son pont. Elle travaillait autrefois sur des problèmes toute la journée. Elle nous raconte une équipe, un bureau où elle passait chercher quelqu'un lorsqu'une idée lui venait. Elle s'interrompt pour renforcer un pli et voudrait essayer avec deux gommes.

— Vous en avez encore une ?

Je vais en chercher au bout de la table. Quand je reviens, elle a rapproché sa chaise et enlevé son manteau.

Charlotte atteint son signet. Elle relève la tête.

— Je m'arrête ici.

La femme près de Carole regarde les pages qui restent. Mon petit-fils proteste : on ne sait toujours pas ce que le personnage va faire.

— Tu m'avais prévenu, lui rappelle Charlotte.

Il avait oublié que son accord pouvait valoir encore après avoir entendu le début. La femme demande si elle peut emprunter le roman pour continuer. Charlotte lui explique comment enregistrer le prêt à la bibliothèque. Je vois passer une petite hésitation sur son visage ; elle avait imaginé les retrouver pour la suite. Puis elle lui tend le livre, en laissant le signet à l'endroit où elle s'est arrêtée.

Claire annonce l'heure de fin. Un homme près de la porte demande quand il pourra revenir. Elle prend ses coordonnées. Il reste devant elle quelques instants, puis remonte sa fermeture éclair.

Les petits voudraient laisser leur pont sur l'étagère. Nous devons emporter ce que nous avons apporté. Je leur tends une boîte ; le grand me demande pourquoi on referme un endroit qui vient de fonctionner.

— Pour le prochain après-midi, il faut organiser les heures, le chauffage, les personnes qui seront là.

— Comme aujourd'hui.

— Oui.

Il replie les bords de la boîte. Je tiens le pont pendant qu'il lui fait une place.

Carole demande au robot de service de transporter une caisse trop lourde jusqu'à l'entrée. Charlotte recompte le matériel. La chaise sur laquelle reposait le roman est vide. Elle la range avec les autres et me tend la pochette des prêts à rapporter.

CHAPITRE 28

Ce qui continue quand la liaison manque

Partie V — Une adresse pour la suite

Le mercredi suivant, un message interrompt la préparation de mon rendez-vous. Une partie des services de calcul à distance est indisponible. Le courant est présent, la connexion fonctionne. Certains outils répondent, d'autres restent en attente.

Mon implant fonctionne encore, mais le service auquel je confiais l'analyse du dossier ne répond plus. Les commandes de la maison et quelques traductions restent disponibles localement. Avoir rapproché l'interface de mon cerveau n'avait pas rapproché tous les serveurs. La différence m'agace presque davantage : je dois regarder ce qui fonctionne au lieu de demander simplement que tout se passe comme d'habitude.

Le chauffage continue, les portes s'ouvrent, la maison dispose de ses fonctions locales. Le robot termine le rangement, puis suspend une opération dont la validation extérieure manque. Je récupère les documents déjà présents sur notre équipement. Mon client peut me joindre. Nous conserverons notre entretien, en reportant une comparaison qui devait être recalculée avec un service indisponible.

Les enfants arrivent pour l'après-midi. Valentine a un rendez-vous ; Carole les accueille pendant que je termine le mien, puis elle doit repartir. Nous avons prévu nos horaires ainsi. L'incident ne nous donne pas soudain une journée de vacances au milieu de la semaine. Il nous demande de tenir autrement ce que nous avions promis.

Le boîtier de Maxence fonctionne à la maison depuis un essai limité convenu avec lui. Il indique ce qui reste accessible localement et les demandes suspendues. Il n'a pas réparé le fournisseur défaillant. Il me permet de comprendre à peu près ce qui se passe sans confondre une interruption, une permission refusée et une panne de chaque appareil. Cette petite lisibilité vaut davantage pour moi ce matin que la liste des fonctions de sa démonstration.

Je lui laisse un compte rendu pour le moment de travail que nous avons fixé. Je ne l'appelle pas au milieu de ses propres clients pour lui demander de surveiller notre maison gratuitement. Il a besoin de retours sur son produit, et je suis heureux de lui en donner. Nous avons aussi besoin de conserver des repas où sa présence ne soit pas d'abord celle d'un technicien disponible.

Après mon rendez-vous, je téléphone à Jeanne. Son assistance essentielle continue. Le service a confirmé les relais prévus si l'interruption devait durer. Elle me remercie, puis me rappelle que nous avons fixé une visite et que je n'ai pas répondu à sa dernière proposition d'heure. Je note. Elle m'aide encore à organiser ma vie au moment où je vérifie l'organisation de la sienne.

Nous sortons ensuite avec les petits. Le car postal passe. Les livraisons ne sont pas toutes perturbées de la même façon ; l'une de celles que j'attendais a été décalée. Près des Arcades, un paiement se fait hors connexion dans les limites du dispositif prévu. La disparition des pièces n'a pas dû rendre impossible chaque petit achat lorsqu'une liaison manque. Je remarque des solutions de continuité auxquelles je ne pensais presque jamais lorsque tout fonctionnait.

Nous descendons jusqu'à la plaine des Écluses. Je revois les voitures quittant leurs places à l'approche de la grêle, deux mois plus tôt. Ce jour-là, les systèmes avaient agi avant nous. Aujourd'hui, je regarde un écran en attendant qu'un service revienne. Je ne découvre pas que la technologie peut échouer ; je découvre la place prise par certaines de ses facilités dans mon impatience.

Sur un banc, je reprends les remarques du samedi avec Claire, qui nous rejoint quelques minutes. Elle a terminé son compte rendu de l'essai. Les personnes ont apprécié la salle, mais plusieurs horaires proposés excluraient ceux qui travaillent encore. Une participante n'avait pas osé entrer en voyant les tables déjà occupées. Le chauffage était suffisant près du centre, moins confortable à la fenêtre. Ces remarques nous donnent des problèmes précis à régler pour la prochaine séance.

Nous parlons ensuite du bâtiment équipé. Si une grande partie de l'accueil résidentiel, du chauffage et de l'entretien repose sur des systèmes, que devra-t-il conserver lorsque le service extérieur manque ? L'interruption de ce matin trans-

forme la question en situation facile à comprendre. Les portes, les fonctions nécessaires au logement et les alertes essentielles devront continuer selon un cadre prévu. Le reste pourra attendre, ou demander une intervention. Il faut acheter cette continuité avec les équipements et les contrats, au lieu de la supposer gratuite dans le prix d'un assistant.

Claire inscrit le point pour Nora. Je me souviens de ces réunions professionnelles où le fonctionnement normal occupait tout l'écran, tandis que les exceptions tenaient dans une petite note. Le projet de la colonie me rend attentif à une échelle différente. Les conséquences d'un service mal défini arriveraient chez quinze ménages. Certains pourraient s'en accommoder facilement, d'autres beaucoup moins.

Mon petit-fils veut savoir où se trouve la machine qui ne répond pas. Je lui explique que ce que nous appelons notre IA utilise souvent des équipements ailleurs, dans de grands bâtiments reliés à beaucoup d'autres. Il demande si elle est à Nendaz. Pas forcément. Je lui montre les réseaux et la vallée, sans prétendre pouvoir désigner depuis notre banc le chemin exact de chaque demande.

Les réponses semblaient légères parce qu'elles arrivaient sur un écran. Il fallait pourtant des composants, des centres de calcul, des lignes électriques, des installations de refroidissement et des équipes. Les robots ajoutaient leurs pièces, leurs batteries, leur entretien. L'intelligence avait rapproché de nous des possibilités extraordinaires ; elle n'avait pas cessé d'occuper le monde matériel.

Le lieu qui fournissait une partie de l'électricité ne possédait pas nécessairement les systèmes qui en tiraient leur revenu. Le territoire pouvait vendre une ressource et racheter beaucoup plus cher le service construit avec elle. Les contrats, les investissements et les droits sur les entreprises déterminaient cette répartition. La taxe sur certains usages récupérait une contribution. Elle ne donnait pas à elle seule la maîtrise de cette chaîne.

J'en parle à Claire lorsque les petits s'éloignent de quelques pas pour regarder un chien. Elle comprend pourquoi je reviens toujours à la propriété. Son ancienne équipe avait transmis des méthodes et produit des gains dont les revenus lui avaient échappé après son départ. À l'échelle d'une entreprise ou d'un territoire, la question avait changé de taille sans perdre tout à fait sa forme.

Le message de reprise arrive avant notre retour. Je relance seulement les tâches nécessaires. Je retrouve le dossier interrompu et les tâches que je dois encore terminer.

Le soir, je travaille encore pour finir ce qui a été décalé. Carole a commencé à lire près de moi, puis est allée se coucher. Je lui avais dit que je la rejoignais dans dix minutes. Lorsque je ferme enfin le dossier, sa lampe est éteinte.

CHAPITRE 29

Le bisse peut couler dans les deux sens

Partie V — Une adresse pour la suite

Le dimanche 14 décembre, le jour descend tôt sur la vallée. Les enfants dessinent à la table du salon. J'ai posé près d'eux un exemplaire du Bisse Cognitif, ouvert sur une page dont une phrase m'a arrêté. En 2026, je l'avais écrite avec l'assurance de quelqu'un qui pensait reconnaître une direction. Dix ans plus tard, je retrouve aussi ce que mon enthousiasme avait préféré laisser dans l'ombre.

Je défendais l'idée que l'intelligence artificielle prendrait sa valeur dans l'expertise des personnes qui savaient lui demander, juger et reprendre. Dans l'agence, j'avais vu des professionnels devenir capables de réaliser beaucoup plus. L'expérience leur permettait de reconnaître ce qui tenait dans une réponse. J'avais cru que cet avantage nous accompagnerait longtemps.

Les systèmes ont appris à mieux contrôler leurs résultats, à comparer des démarches, à chercher ce qui manquait. L'AGI de 2027, puis les capacités qui l'avaient dépassée, ont déplacé cette frontière jusque dans les ateliers, les maisons et les soins. Nous nous sommes formés, nous avons investi et trans-

mis nos méthodes. Parfois, cela a aussi préparé le moment où l'on pourrait se passer de nous.

Le client qui avait arrêté mon accompagnement en octobre n'est pas revenu. Son entreprise continue de fonctionner. J'ai eu envie de lui demander comment se passaient les premières semaines, puis j'ai hésité sur ce que j'espérais entendre. J'aurais aimé que tout aille bien, avec peut-être une difficulté assez importante pour justifier de me rappeler. Je ne suis pas fier de cette seconde pensée.

D'autres missions me font encore travailler. Celle-ci a laissé des jours que je n'ai pas tous remplis et des revenus qui ne reviendront pas parce que nous sommes restés en bons termes. Je le savais lorsque je dirigeais une entreprise. Il m'a fallu me retrouver de l'autre côté pour cesser de traiter cette possibilité comme une réserve en fin de présentation.

Claire m'appelle pendant que je relis la page. Nora lui a proposé quelques demi-journées rémunérées en janvier pour l'enquête sur les usages et la préparation du programme collectif. Nous avons reçu vendredi la nouvelle du crédit complémentaire d'études autorisé la veille. Les plans et le financement vont pouvoir avancer. La transformation du bâtiment devra encore être décidée, avec des logements toujours visés pour le printemps 2038.

Elle m'a envoyé les notes qu'elle prépare pour son devis. Je les ouvre pendant qu'elle me parle.

Janvier 2037 — Enquête sur les usages de la colonie. À préciser avant accord. Compter les appels pour obtenir

les rendez-vous. Les entretiens seuls ne disent pas le temps nécessaire. Ajouter les déplacements et la reprise des réponses avec les personnes. Prévoir un temps de préparation et un point avec Nora. Qui décide que le travail est terminé ? À écrire. Disponibilité entre les séances : remplacer par des créneaux convenus. Je ne peux pas accepter d'être joignable en permanence. Pas d'engagement sur la coordination future de la salle dans ce devis. Janvier seulement.

La dernière ligne est ajoutée à la main sur la copie qu'elle m'envoie. Claire me demande si la proposition de Nora comprend déjà les appels. Je vais le vérifier. Je lui dis que je suis heureux de la voir prendre une place dans la suite du projet.

— J'aimerais aussi retrouver du travail ailleurs, me répond-elle.

Je commence à parler d'autres lieux qui pourraient avoir besoin du même accompagnement. Elle m'arrête doucement. Elle pense à son ancien métier, aux dossiers qu'elle savait traiter, à une équipe avec laquelle mener un travail plusieurs mois de suite. Elle avait aimé cela. Depuis qu'elle avait perdu son poste, on lui proposait surtout de donner une forme utile à son temps disponible.

Je l'écoute. Je lui ai parlé de formation, puis de ce projet. Les deux fois, j'ai voulu l'aider. Les deux fois, j'ai répondu un peu vite à la question de ce qu'elle pouvait faire désormais.

— Pour janvier, je vais préciser ce que j'accepte, dit-elle. Après, je ne sais pas.

Son revenu de base continuera d'arriver. La baisse de son loyer tient toujours. Elle connaît les dates et les montants ; elle me les avait montrés. Elle me parle maintenant de journées où elle ne sait plus à qui proposer ce qu'elle sait faire. Le samedi à la colonie lui avait plu. Elle refuse d'en attendre davantage que ce que nous avons réellement organisé.

Elle me demande si j'ai remplacé mon contrat. Je lui réponds que non. Je garde d'autres clients, Carole travaille, nous avons notre appartement. Claire le sait aussi. Nous parlons quelques minutes de ce que nous cherchons, avec des situations matérielles trop différentes pour que je puisse les confondre.

Avant de raccrocher, elle me demande de lui transmettre les réponses aux dernières questions de l'enquête. Elle doit pouvoir établir son devis. Je note ce qui manque. Cette fois, je lui donne une date pour les documents, sans ajouter ce que la mission pourrait devenir.

Mon petit-fils a pris le livre pendant l'appel. Il me demande si je savais déjà, en l'écrivant, que les gens iraient dans des salles pour chercher des réponses qu'ils pouvaient obtenir tout de suite. Je lui dis que je commençais à m'interroger. Il voudrait retrouver notre pont de papier pour le lui montrer. Sa sœur part chercher la gomme, comme si le livre attendait une démonstration.

Sur le dossier de la colonie, les possibilités prennent désormais la forme de plans, de loyers et de dates. Maxence a demandé à être informé des futures candidatures. Il cherche toujours un logement dans la station et poursuit les essais de son produit. Nous avons une quinzaine d'appartements à l'étude ; nous ignorons encore combien de ménages déposeront un dossier et lesquels pourront entrer. Je ne peux pas promettre à mon fils qu'il sera parmi eux.

Léa, elle, a commencé son travail ailleurs. Samuel m'a montré les premières nouvelles qu'elle lui avait envoyées. Il lui manque le passage facile et les repas improvisés. Il apprend à ne pas demander à sa fille de réparer chaque soir le vide qu'elle a laissé. Ceux qui restent ont aussi besoin de savoir laisser partir.

Je reviens à la phrase de mon premier livre. Une intelligence disponible presque partout a ouvert des possibilités immenses. Elle n'a pas rendu les logements aussi faciles à obtenir qu'une réponse sur un écran. Un bâtiment, l'énergie nécessaire pour l'habiter, un revenu durable se trouvent encore au bout d'autres décisions. Claire attend du travail ; Maxence, une adresse. Les progrès qui ont fait leur joie ont aussi déplacé ce qu'ils pouvaient espérer vendre.

Les enfants reviennent avec la gomme et leur dessin. Ils ont ajouté un canal près des maisons. Nous regardons une photo prise au bord d'un bisse pendant une autre saison. En décembre, nous pouvons parler de l'eau sans les conduire sur un chemin glissant. Mon petit-fils suit la pente du doigt, puis s'inquiète de la maison qu'il a placée trop haut.

Le bisse réel ne remonte pas la montagne. Dans l'image de mon premier livre, les capacités devaient arriver jusqu'aux habitants. Il fallait encore que revienne vers eux une part de ce qu'ils contribuaient à produire : des revenus, des droits sur les entreprises, des services, la possibilité de choisir où vivre. C'est dans ce sens-là que le bisse devait aussi couler.

La taxe sur les tokens avait tenté d'organiser ce retour avec un compteur simple. Les modèles ouverts, les calculs locaux et la baisse des prix avaient obligé à revoir son financement. Il avait fallu discuter d'autres recettes et de ceux qui auraient droit au revenu commun. Le compromis suisse avait stabilisé des vies. Les comptes de Claire continuaient pourtant d'appeler un travail que notre compromis ne lui donnait pas.

Carole s'assied près de nous. Charlotte lui a transmis un message de la femme qui avait emprunté le roman après l'essai : elle est arrivée au-delà du signet et demande quand aura lieu la prochaine lecture. Charlotte a son premier retour pour la suite. Elle doit encore trouver l'heure et le lieu à lui proposer.

Carole me demande comment va Claire. Je lui parle de janvier, de sa recherche d'un emploi et des documents à envoyer. Elle regarde la page restée ouverte sur mes genoux.

— Tu la réécrirais comment, aujourd'hui ?

Je cherche. Je pourrais ajouter la confiance, l'engagement ou la présence humaine à la liste de ce qui nous rendrait indispensables. Mon client connaissait ces qualités et avait tout de même fermé le contrat. Je lui dis que je garderais le récit

des possibilités qui s'étaient ouvertes. Pour la place qu'elles nous laisseraient, j'aurais besoin d'écrire beaucoup plus lentement.

Carole reprend le dessin des enfants. Elle demande où les habitants pourront se retrouver. La petite désigne une pièce sans toit. Son frère explique qu'il l'a laissée ouverte pour que l'on voie la table. Ils déplacent les maisons ; le canal traverse maintenant l'une d'elles. Ils vont devoir recommencer une partie du tracé.

Mon petit-fils me demande de raconter ce qu'Édouard avait dit de mon métier lorsqu'il était petit. Il se souvient du téléphone et des copains, mais pas de la phrase entière. Je la répète. Sa sœur rit avant la fin. L'histoire a déjà commencé à vivre sans l'explication que je lui avais attachée.

Certaines voix de mes aînés me reviennent aujourd'hui avec une douceur que je n'avais pas su leur offrir en les écoutant. J'aimerais laisser aux petits un peu de ce plaisir : retrouver un chemin, un repas, une façon d'être ensemble. La sauce aux morilles de Martine me ramène chez elle avant même que j'aie pris le temps d'y penser. Ils auront leurs propres souvenirs. Je suis encore là pour en partager quelques-uns.

Demain, je dois terminer un dossier et rappeler une entreprise à laquelle j'ai proposé une mission. Carole a sa journée de travail à préparer. Sur mon agenda, plusieurs cases de janvier sont toujours vides. À travers la vitre, la vallée s'assombrit tandis qu'une dernière lumière reste sur les sommets. Onze ans ont passé depuis notre installation. Nous étions ve-

nus chercher du beau pour notre quotidien ; je regarde encore ce paysage avant d'allumer les lampes.

Les enfants ont faim. Je ferme le livre. Nous emportons le dessin pour libérer la table et choisissons ce que nous allons préparer ensemble. La maison pourrait s'en charger.

Ce soir, nous avons le temps.

Repères pour prolonger la promenade

Ces pages rassemblent les conventions du récit, les calculs et les sources utiles pour discuter ses hypothèses. Elles peuvent se lire après les chapitres, sans en interrompre le mouvement. Les événements de 2027 à 2036 sont imaginés ; les références documentent des mécanismes et des points de départ, pas la réalisation future du scénario.

A. La famille et le calendrier

Le narrateur est franco-suisse. Carole a acquis la nationalité suisse après leur mariage. Ce repère personnel ne signifie pas que le mariage entraîne automatiquement une naturalisation.

L'installation à Haute-Nendaz en 2025, après Paris, prolonge le parcours raconté par Jérôme Deshaie dans le premier chapitre du Bisse Cognitif. Le lien ancien avec la station vient notamment des vacances d'enfance dans la maison de son oncle et de sa tante. Le déménagement concerne Carole, Jérôme et les deux plus jeunes enfants ; les trois aînés avaient alors leur vie en France. Les précisions autobiographiques apportées pour cette version priment sur les formulations antérieures du manuscrit.

La vente de l'agence digitale est située en 2023. Les trois années suivantes comprennent l'accompagnement de ses premières transformations liées à l'IA. Le retour au salariat à Lausanne en 2026, comme directeur de la transformation IA d'un groupe et de sociétés dans lesquelles il investit, précède l'activité indépendante retenue pour 2036. Jérôme a soixante-deux ans et travaille encore. Carole exerce également une activité professionnelle ; son métier n'est pas inventé. La mission du narrateur non renouvelée en octobre, ses autres contrats et les échanges de décembre avec Claire appartiennent au scénario de 2036, pas à la biographie professionnelle actuelle de l'auteur. Les promenades, repas et visites prennent place entre les missions, les week-ends et les disponibilités organisées.

Personne	Naissance	Âge à l'automne 2036	Parcours dans le récit
Valentine	Septembre 1999	37 ans	Enseignante, arrivée en Valais à la rentrée 2027-2028 ; mère des deux petits-enfants.
Charlotte	Février 2003	33 ans	Bibliothécaire, Paris puis Valais en 2029 dans la projection.
Maxence	Août 2004	32 ans	École 42 à Paris ; développeur spécialisé en cybersécurité ; résidence dans la vallée et visites fréquentes à Haute-Nendaz.

Personne	Naissance	Âge à l'automne 2036	Parcours dans le récit
Juliette	Mai 2015	21 ans	Troisième année de bachelor à l'EPFL, intérêt pour les maladies rares et première expérience de laboratoire.
Édouard	Septembre 2019	17 ans	Apprenti charpentier dans un parcours professionnel encadré.

Juliette est née en mai 2015 et a vingt et un ans à l'automne 2036. Les deux petits-enfants sont les enfants de Valentine ; leurs prénoms et leurs âges exacts ne sont pas fixés. Les trajectoires futures, les conversations et les opinions prêtées aux membres de la famille appartiennent à la fiction prospective.

Le présent du récit va du samedi 4 octobre au dimanche 14 décembre 2036. Les activités professionnelles, visites et promenades se succèdent sur plusieurs semaines. Les retours sur 2022–2026 et les autres années sont explicitement des souvenirs. Le cinéma en plein air du 8 novembre profite d'une douceur tardive, avec une possibilité de repli ; la randonnée avec l'exosquelette est un souvenir de septembre. Le récit ne confond pas une après-midi d'essai dans la colonie, le 6 décembre, et la réhabilitation visant le printemps 2038.

Période de 2036	Séquence du récit
4 octobre	Prologue et première promenade, chapitres 1 à 4.
6 au 19 octobre	Travail, revenu commun, météo et apprentissage, chapitres 5 à 11.
22 octobre au 3 novembre	Bibliothèque, projet de Maxence, Juliette, salon, Édouard, longévité et santé, chapitres 12 à 16.
4 novembre	Visite à Martine et Jean-Pierre, chapitre 17.
5 au 15 novembre	Maison, séance de PPE le 6 novembre, visite à Jeanne, film et loisirs, chapitres 18 à 22.
16 au 30 novembre	Colonie, estimation, réunion publique et départ de Léa, chapitres 23 à 26.
6 au 14 décembre	Essai de salle, interruption de services, crédit d'études et fin du récit, chapitres 27 à 29.

B. Étudier à l'EPFL, apprendre un métier

Juliette suit une voie universitaire : scolarité suisse, passage par la 8H puis le secondaire, maturité gymnasiale et bachelor en ingénierie des sciences du vivant à l'EPFL. L'entrée en bachelor en 2034 et la troisième année à l'automne 2036 constituent une chronologie plausible à vingt et un ans. L'expérience de laboratoire est un projet étudiant encadré, placé durant l'été précédent. Elle n'est pas présentée comme un poste de chercheuse titulaire, un doctorat ni un apprentissage professionnel.

Les programmes actuels de l'EPFL fournissent le point d'appui : un bachelor de trois ans, un cursus en sciences du vivant associant mathématiques, physique, informatique et biologie, et des possibilités de stages en laboratoire pour des étudiants. Le récit suppose la continuité de cette architecture de formation, sans prétendre connaître les règlements de 2036. L'EPFL peut accueillir des apprentis dans certains métiers techniques ; ce statut ne doit pas être confondu avec celui d'une étudiante de bachelor. Des passerelles existent également pour d'autres titres d'accès, mais elles ne sont pas le parcours choisi pour Juliette.

Édouard suit un apprentissage de charpentier, avec formation en entreprise, cours et encadrement. Le CFC actuel se prépare en quatre ans. Le livre conserve le principe de ce parcours dans son futur, en transformant les outils et les tâches. Il distingue sa contribution productive, sa rémunération et le coût de la formation. Le revenu de base ne remplace pas le salaire dû au titre du travail ou du statut d'apprenti.

L'automatisation réduit des risques et de la pénibilité ; elle ne justifie ni l'exposition d'un mineur à un danger ni la promesse que le métier restera identique.

C. Les lieux et les souvenirs

Martine, ancienne pédiatre, et Jean-Pierre, ancien directeur des systèmes d'information chez Renault Finance à Lausanne, sont la tante et l'oncle de l'auteur. Leur retraite précède l'arrivée de ChatGPT grand public. Leurs séjours entre Lutry et Nendaz, leur rapport à l'italien et aux outils financiers s'appuient sur les indications de l'auteur ; l'inversion de leur résidence dominante, les effets médicaux, la reprise de la Harley et les outils de 2036 relèvent de la projection. Les périodes d'hivernage s'allongeaient avant de raccourcir de nouveau. Le récit imagine une reprise de la conduite ; il ne porte pas d'avis médical sur Jean-Pierre. L'auteur indique que Martine et Jean-Pierre ont donné leur accord pour figurer dans le livre. Le cancer annoncé en 2026 est évoqué d'après son témoignage, sans précision sur le diagnostic ni estimation chiffrée du pronostic. La bonne tolérance du traitement racontée rétrospectivement, la rémission durable et le suivi de 2036 sont intégrés au scénario. Le passage médical rédigé leur sera présenté avant publication.

Les Trotteurs de la Printze sont une association réelle. Jean-Pierre en fait partie ; Martine n'en est pas membre. Selon la précision de l'auteur, l'organisation des sorties repose entièrement sur le bénévolat ; le récit n'attribue aux participants aucun titre d'animateur ou de moniteur. Les statuts consultés ne fixent pas explicitement un seuil obligatoire de soixante

ans : le narrateur la rejoint après cet anniversaire sans présenter l'âge comme une interdiction statutaire aux plus jeunes. L'IA ne fonde pas cette sociabilité, déjà présente avant elle.

Les Fermes d'Alice, FDM et Stéphanie sont mentionnés d'après les indications de l'auteur. La séance, les travaux, les offres et les outils décrits sont imaginés pour 2036 ; ils n'annoncent aucun chantier réel. Le prénom de Stéphanie est conservé dans cette version de relecture, l'auteur ayant prévu de lui demander son accord avant publication. L'administration de la PPE est distinguée de la maîtrise d'ouvrage de la route. La maquette holographique en 3D, la traduction au décalage imperceptible et l'actualisation par croisement d'images satellites, de relevés de drones et de plans sont des capacités imaginées pour 2036. Elles ne certifient ni un relevé actuel de la résidence ni le calendrier de travaux réels.

Haute-Nendaz et les Arcades sont le cadre réel. Le récit reste ancré dans la station ; les trajets vers la plaine, Lausanne ou Fey servent les activités des personnages. La description de l'anticipation sur route étroite reprend l'expérience racontée par l'auteur, dans la descente par Fey vers la plaine. Les essais automatisés, leurs incidents et le maintien des conducteurs sur certaines lignes en 2036 sont inventés.

Les véhicules jaunes, les quatre roues motrices observées dans la région, les remerciements adressés au chauffeur et les souvenirs des commerces proviennent du témoignage de l'auteur. Les magasins et agences des Arcades ne sont pas présentés comme un relevé cadastral daté : le texte restitue une

mémoire des usages, puis imagine leur évolution. Les deux noms bancaires retenus sont Raiffeisen et Banque cantonale du Valais. Les salles cognitives et reconversions de locaux de 2036 ne sont pas des annonces concernant des établissements actuels.

Scotch est le bullmastiff de huitante kilos évoqué par l'auteur. Les commandes de plus de cent kilos de croquettes sont réparties en sacs et colis ; elles ne deviennent pas une charge unique portée par une personne ou par le drone de la scène. Le chien appartient aux souvenirs des premières années d'installation. Le récit ne suppose pas qu'il soit encore vivant en 2036. Le devenir des agents postaux raconté dans le futur relève de la projection, sans prétendre documenter la carrière actuelle d'un facteur réel.

Claire, Samuel, Nora, Marc, Léa, Jeanne et Anne sont des personnages inventés. Claire loue un appartement privé à Samuel, distinct de son hôtel en activité et de l'ancienne colonie. Le projet de cette dernière part du souvenir fourni par l'auteur d'un bâtiment ayant accueilli des colonies de vacances puis des réfugiés. Son nom précis, ses plans et sa composition n'ont pas été établis. Le livre ne lui attribue donc pas une adresse inventée ni des surfaces présentées comme constatées. La propriété communale, le montage coopératif et toute la réhabilitation relèvent du scénario.

La Maison de la santé est située route des Écluses 32. Le salon Coiffure Les Arcades se trouve route des Écluses 4. Leur existence et leur localisation fournissent des ancrages ; les soins augmentés et l'organisation du salon en 2036 sont ima-

ginés. Les indications sur le brevet de la coiffeuse Valentine en 2026 proviennent de l'auteur. Sa reprise future du salon n'est pas une annonce concernant l'entreprise actuelle. Valentine la coiffeuse et Valentine l'enseignante sont deux personnes distinctes.

Les parents du narrateur sont tous deux nés en 1952. Sa mère vit sur la Côte d'Azur et son père à Belfort ; Odile, la mère de Carole, vit à Voiron. Ces indications viennent de l'auteur. Les appels holographiques dans le salon et les scènes de 2036 sont imaginés à partir des relations familiales décrites. La représentation donne une présence visuelle et sonore ; elle ne permet pas le contact physique.

D. Les hypothèses techniques et sociales

À gauche, la figure 1 reprend six estimations centrales du tableau TH1.1 de METR publié le 29 janvier 2026 : GPT-4 de mars 2023, 3,5 minutes ; GPT-4 de novembre 2023, 3,6 minutes ; Claude 3.7 Sonnet, 60 minutes ; o3, 121 minutes ; GPT-5, 214 minutes ; Claude Opus 4.5, 320 minutes. La position horizontale est indiquée au mois de sortie. Tous les modèles ne sont pas représentés. Les incertitudes, parfois larges, sont documentées par METR ; les points ne garantissent pas une fiabilité professionnelle de 100 %. L'axe vertical est linéaire. Les durées de doublement citées proviennent de la série étudiée par METR, pas d'un ajustement sur ces six points. À droite, le pointillé esquisse un scénario sans échelle chiffrée jusqu'en 2036 : AGI en 2027, recherche accélérée par les IA. Ce schéma n'est pas une prévision de METR.

L'outil financier de Jean-Pierre prépare des scénarios et peut transmettre un ordre confirmé à un intermédiaire autorisé. Il ne supprime ni l'intermédiaire de marché ni l'incertitude et ne garantit aucun rendement.

L'implant du narrateur, la traduction multilingue qui l'accompagne, les lunettes à mémoire visuelle et les usages décrits sont des extrapolations de 2036. Le livre ne les présente pas comme des produits aboutis en 2026. L'interface exige une activation volontaire ; les fonctions locales et distantes sont distinguées. La pose située en 2032, les échanges préalables et l'option refusée en novembre 2036 sont inventés. Couper l'assistance laisse le matériel implanté ; un retrait éventuel relève d'une prise en charge médicale. Le récit interroge le consentement à de nouveaux traitements de signaux et l'influence des suggestions, sans attribuer au dispositif la lecture universelle des pensées. « iPhone 28 » est un nom de modèle imaginé, en prolongeant une numérotation annuelle, sans annoncer le calendrier commercial d'Apple. Le miroir recueille des mesures limitées et ne remplace pas une consultation. Le vêtement règle sa ventilation et son apport de chaleur dans les limites de son équipement.

Aucune langue n'est déclarée intrinsèquement la plus précise. Le choix de l'allemand pendant la visite vient de la documentation utilisée. Le patois de Nendaz, francoprovençal, et le Walliserdeutsch du Haut-Valais restent distincts. Leur usage par les assistants suppose ici des archives et des contributions locales. Le dictionnaire et les enregistrements du Patois de Nendaz donnent un repère réel de ce travail de conservation ; leur exploitation technique en 2036 est imaginée.

La douceur du début de novembre est un épisode météorologique imaginé dans un climat réchauffé. Elle ne constitue pas une prévision d'un décalage uniforme des saisons et n'empêche pas le froid de revenir dans les semaines suivantes.

Le scénario fait apparaître l'AGI en 2027, puis suppose une progression très rapide de ses capacités et une robotisation massive. L'AGI est ici une capacité générale d'apprentissage et de réalisation de tâches intellectuelles à un niveau comparable à celui d'humains qualifiés. La superintelligence désigne une étape ultérieure où les capacités dépassent largement les nôtres dans de nombreux domaines. Ni l'une ni l'autre ne signifie, par définition, conscience, omniscience ou infaillibilité.

2026 est la dernière année avant l'AGI dans le scénario ; 2036 se situe dix ans après ce point de départ et neuf ans après l'AGI. La date de la rentrée de Valentine, 2027-2028, demeure un repère scolaire différent.

Le mot exponentiel décrit la rapidité ressentie des seuils franchis ; aucune loi universelle de doublement n'est démontrée. La dextérité robotique dépend aussi des capteurs, des actionneurs, de l'énergie et de l'entretien. Une capacité technique ne garantit ni un prix abordable ni une autorisation d'usage. Les choix de transport en montagne ne reposent donc pas sur une impossibilité éternelle, attribuée aux machines, de comprendre un comportement routier.

Les interfaces vocales dominent le quotidien de la famille. Clavier et souris ont quitté son bureau, tandis que des gestes

et des commandes de secours restent possibles. Ce choix narratif n'affirme pas la disparition mondiale de tout périphérique spécialisé. La montre de l'enfant peut intervenir en anticipant un besoin, dans un périmètre réglé par sa famille ; elle peut être interrompue. Écouter, traiter localement, enregistrer et transmettre sont des opérations distinctes. Le récit ne les confond pas.

L'automatisation des classes en Corée du Sud, le maintien d'enseignants en Suisse, les trajectoires du Maroc et du Vietnam et la fermeture politique d'un pays européen appartiennent au scénario. Il ne s'agit ni de politiques actuellement annoncées ni d'un classement des peuples. Les résultats nationaux dépendent d'infrastructures, de capital, d'institutions et de choix distributifs. Les inquiétudes des jeunes sont liées à des perspectives qui se ferment, pas à une ignorance supposée de l'IA.

La critique de l'avance prise par certains pôles industriels distingue les politiques d'innovation, les financements, les infrastructures et la réglementation. L'AI Act est un texte réel, entré en vigueur en 2024, adopté par les institutions européennes ; le récit ne démontre pas qu'il expliquerait à lui seul une perte future de compétitivité. La fortune d'Elon Musk estimée à 10 000 milliards de dollars en 2036 est une convention romanesque, pas une donnée actuelle ni une prévision financière. Aucun statut de premier trillionaire n'est affirmé pour 2026 ou 2027. Le trillion anglais correspond à mille milliards en français ; trilliard ne convient pas à cette conversion.

Le recul du besoin de main-d'œuvre dans des pays vieillissants est distingué de la natalité. Les machines peuvent compenser une pénurie de travailleurs sans faire naître davantage d'enfants. Les migrations professionnelles, les situations de protection et les liens familiaux répondent à des logiques différentes. Leur avenir ne se déduit pas d'un seul indicateur d'emploi.

Les modèles ouverts ne dispensent pas de matériel et d'électricité. Le projet de Maxence combine une gestion compréhensible des accès, une partie de surveillance locale et un service de mises à jour et d'assistance. Le prototype bloque une demande d'envoi d'images dans un environnement de test, sans affecter le transport d'un objet. Il n'est pas une solution de cybersécurité infaillible. Les fonctions de soins demandent une validation spécifique et restent hors du premier périmètre proposé.

Le scénario ajoute un franc numérique public, sous l'autorité monétaire suisse, qui remplace les espèces dans la vie courante tout en maintenant les comptes bancaires et des modes de paiement accessibles. TWINT n'est pas une monnaie : ses usages préparent des habitudes. Le dispositif imaginé ne se confond ni avec Bitcoin ni avec le projet actuel Helvetia, réservé à des usages de gros entre établissements financiers. La suppression du cash et les garanties de paiement hors connexion et de confidentialité sont des choix futurs de fiction.

Les prévisions à un mois indiquent des tendances et des probabilités. La fenêtre locale se précise à mesure que l'évé-

nement approche ; une estimation affichée à la minute n'est pas une garantie minute par minute un mois à l'avance. Le contrat d'assurance imaginé pourrait réduire la prise en charge après une alerte exploitable et une mesure raisonnablement accessible ignorées. Ce n'est pas une règle suisse actuelle décrite au lecteur. Motorisation électrique ou thermique et conduite autonome sont distinguées.

L'exosquelette de randonnée illustre une assistance physique devenue courante dans ce futur. Il aide au mouvement sans rendre tous les sentiers praticables par toute personne. La scène est située en septembre ; elle n'impose pas une randonnée d'altitude en conditions hivernales pour illustrer le progrès.

Les films générés et adaptés en direct, les tournois de robots et leur place centrale dans les loisirs sont également des hypothèses. Les œuvres fixes et certaines pratiques sportives humaines continuent d'exister. Le coût marginal très faible de génération n'annule pas les dépenses de matériel, d'énergie, de droits ou d'accueil du public.

La patinoire des Écluses est un lieu réel en plein air. Le calendrier précis varie selon les saisons ; le récit n'impose pas novembre-avril comme des dates fixes de 2026. La vue depuis l'appartement est un repère personnel de l'auteur. La surface de glisse de nouvelle génération en 2036 et les pistes estivales en matériaux de synthèse sont des inventions prospectives. Les surfaces synthétiques existantes ne sont pas attribuées à l'IA. Le progrès imaginé porte sur de nouvelles propriétés de

glisse, de stabilité à la chaleur et de sobriété d'usage, puis leur diffusion.

Le récit distingue ces matériaux de l'eau gelée et de la neige de culture produite par refroidissement. Il ne prétend pas qu'une molécule permettrait à de la neige ordinaire de rester solide à toute température sans échange d'énergie. Les pistes doivent gérer le confinement, l'entretien, la récupération et les effets environnementaux de la matière ; aucune innocuité réelle n'est démontrée pour un matériau fictif. La moindre dépense d'un équipement reste compatible avec la hausse globale des besoins d'énergie. Le ski estival illustre une invention extraordinaire devenue un loisir parmi d'autres, tandis que le climat et les saisons continuent de transformer le paysage.

E. Santé, longévité et retraites

Le livre choisit une percée médicale radicale : des traitements efficaces contre l'immense majorité des maladies auparavant graves deviennent possibles. Cette hypothèse n'est pas une prévision clinique étayée pour 2036. La recherche, la preuve d'efficacité et de sécurité, l'autorisation, la fabrication et l'accès effectif aux soins demeurent des étapes distinctes. Une découverte ne fait pas disparaître instantanément une maladie dans tous les pays.

Les maladies encore résistantes, les situations rares mal documentées, les risques infectieux nouveaux, les effets tardifs et les conditions d'accès conservent une place dans la mission envisagée par Juliette. Les cellules souches servent

d'exemple de champ de recherche et de modélisation, sans être présentées comme une thérapie universelle. Aucun traitement individuel n'est recommandé au lecteur.

L'augmentation des troubles psychiques et l'allongement important de la vie en bonne santé sont deux conventions supplémentaires de ce futur. Le texte ne prétend pas démontrer que l'IA ou la baisse du travail en serait la cause unique. La situation de Jeanne montre que les progrès n'effacent pas uniformément toutes les limitations ni les besoins d'aide. Les salles cognitives sont des lieux de pratique et de rencontre, sans promesse thérapeutique générale.

Le boîtier domestique de Jean-Pierre est une extrapolation. Les recherches de Shen et ses collègues, publiées en ligne en 2023, montrent la possibilité d'analyser de nombreux marqueurs moléculaires à partir de très petits prélèvements sanguins ; elles utilisent des équipements de laboratoire. Leur miniaturisation, l'étendue des anomalies repérables et l'analyse à domicile décrites en 2036 sont imaginées. Le dispositif signale un résultat à explorer : il ne garantit pas la détection de toute maladie ou de tout cancer et ne remplace pas le suivi médical prévu. Les examens complémentaires servent à établir le diagnostic. Ces distinctions sont documentées dans la référence 37.

Jeanne a nonante-deux ans. Son assistance spécialisée soutient certains mouvements et surveille des risques domestiques dans un cadre choisi avec elle et les professionnels. Une chute n'entraîne pas un relevage automatique en présence d'une possible blessure. Les relais humains, les pre-

miers secours adaptés et la liaison aux soins font partie de l'organisation. La technologie réduit les risques ; elle ne les supprime pas. Le scénario suppose un prix robotique bas grâce à l'industrialisation, tout en maintenant les dépenses d'adaptation et de soins.

Le financement d'un séjour en EMS dépend de la situation personnelle, des revenus, de la fortune et des dispositifs applicables. La vente envisagée par Jeanne est un élément de son histoire fictive, pas une obligation générale. La charge ne passe pas automatiquement aux enfants. La diminution des besoins de logement des saisonniers peut desserrer certaines tensions, tandis que le maintien à domicile et la longévité ralentissent la rotation. Ces effets peuvent coexister ; aucune baisse nette des loyers n'est déduite de l'un seulement.

Le point de départ institutionnel des retraites distingue la répartition, notamment pour l'AVS, et la capitalisation de la prévoyance professionnelle. Une longévité accrue et une économie moins dépendante des salaires n'affectent pas ces mécanismes de façon identique. Le récit ne fixe ni âge de retraite futur, ni taux de conversion, ni rendement garanti. Il pose des choix de financement et de répartition à partir d'un gain de santé souhaitable.

Carole et Jérôme réexaminent une préférence pour le capital au profit d'une possible rente viagère, en tenant compte de la longévité. Ils sont tous deux actifs et ne prennent pas immédiatement une décision de liquidation de leur prévoyance. Leurs avoirs, taux et rendements ne sont pas inventés. L'intérêt de la rente dépend des conditions, du pouvoir d'achat, des

autres ressources et des préférences ; le dialogue n'établit pas une recommandation financière universelle.

Le socle de revenu demeure versé aux personnes admissibles au-delà de la vie professionnelle. Il est coordonné avec la fonction de minimum assurée par d'autres prestations, sans annuler indistinctement les droits contributifs acquis. Les besoins spécifiques restent traités séparément. Le livre n'additionne pas un revenu de base intégral et toutes les dépenses existantes en déclarant simultanément ces dernières économisées.

F. Le revenu de base et ses recettes

Dans la fiction, la votation intervient en 2034 et les versements commencent en janvier 2035. Le montant retenu pour 2036 est de 1 800 CHF par adulte admissible et de 600 CHF par mineur admissible. Ce sont des montants de scénario, pas une estimation du niveau des prix à cette date. Les compléments, les prélèvements et les services restent coordonnés. Les situations illustrées laissent un gain disponible lorsque le revenu du travail augmente ; elles ne constituent pas un barème national complet.

Le droit couvre les citoyens suisses résidant dans le pays et les résidents étrangers après cinq années de cotisation reconnues. Les années antérieures à la réforme et certaines périodes assimilées de soin ou d'éducation comptent. Une fois acquis, le droit n'est pas retiré parce qu'un emploi disparaît. Avant son acquisition, les protections essentielles et les droits aux assurances restent distincts. Le seuil de cinq ans est une

convention explicite du récit, ajustable ; ce n'est ni une règle suisse actuelle ni une validation juridique de cette préférence. Le scénario suppose les adaptations institutionnelles nécessaires et laisse visibles les difficultés d'accès.

La taxe sur les tokens est un nom populaire donné à une contribution sur un périmètre de services commerciaux d'IA. Elle ne mesure pas toute l'activité des machines et ne taxe pas systématiquement chaque calcul personnel. Le modèle ouvert hébergé peut générer une facture taxable ; le modèle exécuté localement sans service facturé échappe à cette assiette spécifique, tout en restant lié à des dépenses ordinaires d'équipement et d'énergie. Le caractère ouvert ou propriétaire ne suffit donc pas à déterminer le traitement fiscal.

La contribution participe dès le lancement à un financement mixte. Sa place est ensuite révisée avec la diffusion des usages locaux, l'optimisation et la baisse des prix. Les bénéfices, les revenus du capital et d'autres ressources budgétaires votées prennent davantage de place. L'incidence finale dépend de la concurrence et des comportements : le collecteur légal n'est pas nécessairement celui qui supporte toute la charge économique.

Les consultants en frugalité et en optimisation fiscale illustrent des emplois nouveaux. Réduire le nombre de calculs utiles, choisir un outil adapté et réutiliser des résultats peut économiser réellement des ressources. Déplacer une activité hors du périmètre taxé peut seulement réduire le prélèvement. Les grandes entreprises disposent de davantage de moyens pour organiser ces choix. Ces emplois ne sont ni sup-

posés compenser toutes les pertes ni protégés définitivement de l'automatisation.

Le calcul suivant conserve un exemple national simplifié. Les sept millions d'adultes et un million et demi de mineurs sont une population de calcul, sans valeur de prévision démographique ni de comptage des bénéficiaires réels après application des règles d'accès.

Compte annuel illustratif	Milliards de CHF
7 000 000 adultes × 1 800 CHF × 12	151,2
1 500 000 mineurs × 600 CHF × 12	10,8
Total brut	162,0
Reprise fiscale sur les revenus, paramètre de calcul	−70,0
Dépenses réellement redéployées, paramètre de calcul	−45,0
Besoin nouveau à financer	47,0

Les 70 et 45 milliards ne sont pas des recettes ou économies démontrées. Les dépenses spécifiques conservées ne peuvent pas être comptées comme redéployées. Les nouveaux prélèvements doivent être distincts de la reprise fiscale déjà inscrite : une même recette ne peut figurer deux fois dans le financement.

Test de contribution des services d'IA	Besoin nouveau	Autres ressources encore nécessaires
12 milliards de CHF	47 milliards	35 milliards
8 milliards de CHF	47 milliards	39 milliards
4 milliards de CHF	47 milliards	43 milliards

Ces chiffres sont des tests de sensibilité, pas une prévision de rendement de la taxe. Aucun volume de tokens ni taux artificiellement ajusté ne prouve que le dispositif s'équilibre. Les autres ressources doivent être documentées par une simulation fiscale complète, incluant effets de prix, déplacements d'activité et répartition des charges. La réserve permet de lisser un écart temporaire ; la garantie fédérale engage le budget mais ne crée pas une recette. Un manque durable appelle un financement voté ou une révision des engagements.

La déflation du scénario concerne largement les biens reproductibles, par les gains de productivité et la pression sur la demande. Le foncier, certains biens d'exception, les ressources et des services contraints peuvent suivre une autre trajectoire. Le livre suppose notamment des tensions énergétiques : la hausse des usages dépasse certains gains d'efficacité et les capacités disponibles aux pointes. Il ne postule pas une pénurie uniforme d'électricité dans tous les pays, ni que le seul robot domestique explique la demande mondiale. Les prix unitaires d'IA peuvent baisser malgré ces tensions grâce aux progrès techniques. La production hydroélectrique valaisanne ne constitue pas à elle seule une garantie de facture do-

mestique basse. La baisse de prix des biens ne remplace pas automatiquement un revenu perdu.

G. Les comptes de Claire

Poste mensuel en CHF	Sans mission, avant baisse du loyer	Avec une mission de 1 000 CHF bruts
Revenu de base	1 800	1 800
Complément lié aux besoins	400	200
Mission après prélèvements de 180 CHF	0	820
Ressources disponibles	2 200	2 820
Loyer	1 250	1 250
Charges et énergie	160	160
Enveloppe santé	350	350
Alimentation	350	350
Déplacements	90	90
Communications	60	60
Autres dépenses et provisions	260	260
Total des dépenses	2 520	2 520
Solde	−320	300

La mission apporte 620 CHF de gain disponible dans cet exemple : 1 000 CHF, moins 180 CHF de prélèvements et 200 CHF de diminution du complément. Les dépenses supplémentaires éventuelles liées à la mission ne sont pas incluses. L'enveloppe santé n'est pas une prime d'assurance actuelle ni la prévision du prix d'un soin en 2036.

Depuis septembre 2036, le loyer de Claire est ramené à 1 000 CHF pour trois ans. À dépenses autrement constantes, le déficit sans mission passe de 320 à 70 CHF. La coordination ponctuelle de l'essai de décembre et la proposition de mission d'études pour janvier 2037 sont distinctes de cet exemple. Le périmètre des demi-journées de janvier reste à convenir à la fin du récit ; aucun emploi durable n'est acquis à Claire, y compris dans la future salle. Un coût employeur ne constitue pas un revenu net personnel.

H. Quinze logements et des espaces communs

Le projet immobilier est entièrement prospectif. L'auteur ne connaît pas la composition exacte du bâtiment qui l'inspire. Les hypothèses suivantes servent à assurer la cohérence interne du récit ; elles ne constituent ni une expertise du bien ni une étude de faisabilité. La commune conserve le bâtiment et envisage un droit d'usage durable pour une coopérative sans but lucratif. Le foncier et le bâti existants sont un apport économique public, dont la valeur et les recettes alternatives ne sont pas chiffrées ici. Le projet ne peut être déclaré intégralement autofinancé sur la seule base des loyers.

Les surfaces de travail sont de 40 m² pour chacun des six petits logements, 65 m² pour chacun des six intermédiaires et 90 m² pour chacun des trois logements familiaux : 900 m² habitables au total. Environ 170 m² d'espaces partagés et 330 m² de circulations et locaux techniques portent l'hypothèse de surface intérieure à 1 400 m². Aucun de ces chiffres ne décrit un relevé réel. Leur compatibilité avec les volumes, accès, normes et structures est une condition explicite des études. La répartition peut donc être revue.

Transformation estimée	CHF
Études, diagnostics et honoraires de conception	300 000
Structure, accès et adaptations du bâtiment	900 000
Enveloppe et isolation	1 100 000
Réseaux, cuisines et salles d'eau	1 350 000
Aménagements intérieurs des logements	700 000
Aménagements et équipements des espaces communs	250 000
Provision pour imprévus de chantier	800 000
Total de transformation	5 400 000

Le récit suppose que 120 000 CHF d'études ont déjà été engagés avant la visite et qu'un crédit complémentaire de 180 000 CHF est autorisé le 11 décembre 2036. Ces 300 000 CHF sont inclus dans l'estimation, pas ajoutés une seconde fois. Le cré-

dit complémentaire ne vaut pas autorisation du chantier. Les études et le montage sont poursuivis pendant l'hiver 2036-2037 ; le chantier est visé pour l'été 2037 et les premiers logements pour le printemps 2038, sous réserve du projet définitif, des autorisations et du financement.

Le financement de travail réunit 3 600 000 CHF d'emprunt, 1 000 000 CHF de participation communale et 800 000 CHF de fonds propres coopératifs et d'apports privés. Ces derniers doivent être effectivement acquis, avec leurs conditions de maintien ou de remboursement ; leur simple annonce ne permet pas d'engager le chantier. Les dépenses d'études déjà financées sont reprises dans le montage final sans double comptage. Les contributions au projet et la participation aux réunions ne réservent pas de logement.

Logements envisagés	Loyer mensuel hors charges par logement	Loyers bruts annuels
Six petits logements	800 CHF	57 600 CHF
Six logements intermédiaires	1 100 CHF	79 200 CHF
Trois logements familiaux	1 400 CHF	50 400 CHF
Total de quinze logements	15 600 CHF par mois au total	187 200 CHF

Après une réserve de 7 200 CHF pour vacance et impayés, les recettes locatives de travail atteignent 180 000 CHF par année pleine stabilisée. La première année complète suivant l'ouverture visée serait 2039. Aucun de ces loyers n'est encaissé

en 2036, et l'année partielle 2038 ne doit pas recevoir fictivement douze mois de recettes.

Emploi annuel des recettes locatives	CHF
Intérêts à 2,5 % sur 3 600 000 CHF	90 000
Amortissement de l'emprunt, hypothèse de 1 % initial	36 000
Réserve de renouvellement du bâtiment	30 000
Administration, assurances et entretien immobilier courant	24 000
Total	180 000

Il s'agit d'une convention de financement à éprouver, non d'une offre de crédit. L'amortissement de la dette, la provision de travaux et les charges courantes sont séparés. Les droits d'usage, frais et conditions bancaires exigeraient une vérification complète dans un projet réel. Un surcoût de financement de 0,5 point représente initialement 18 000 CHF par an, soit 100 CHF par mois et par logement si tout était répercuté uniformément. Une hausse de coût peut donc remettre en cause les loyers visés.

Les charges résidentielles sont estimées séparément à 36 000 CHF annuels : 26 000 CHF pour énergie et eau, 7 000 CHF pour le nettoyage des parties résidentielles communes et 3 000 CHF pour les services techniques partagés. Une répartition illustrative de 150 CHF par mois pour les petits logements, 220 CHF pour les intermédiaires et 260 CHF pour les

familiaux totalise ces 36 000 CHF. Les charges devront être ajustées aux coûts effectifs et aux clés de répartition du projet. Elles n'incluent pas le programme public de la salle.

Fonctionnement annuel des espaces communs ouverts au public	CHF
Accueil et coordination, coût employeur	36 000
Interventions et activités, coûts complets	8 000
Matériel, ressources et licences	4 000
Énergie et eau imputables aux espaces publics	6 000
Nettoyage, services et assurances propres aux activités	3 000
Remplacements et aléas de fonctionnement	3 000
Total	60 000

Le programme envisage douze heures d'ouverture par semaine pendant quarante-six semaines, plus six heures hebdomadaires de préparation et coordination. Les interventions ponctuelles s'ajoutent selon les conventions. Les remplacements doivent être organisés dans les ressources prévues, ou les horaires revus. Le financement projeté comprend 42 000 CHF communaux, 12 000 CHF d'un partenaire public et 6 000 CHF de participations aux activités après exonérations. Il est distinct des loyers et des charges résidentielles. Son maintien dépend d'engagements renouvelés, pas du bénévolat supposé des locataires.

L'essai du 6 décembre 2036 dispose d'un budget ponctuel de 800 CHF, séparé de la réhabilitation et des comptes annuels futurs. Il couvre la coordination, l'intervention, l'usage temporaire et les moyens nécessaires. Le rez-de-chaussée est vérifié pour cet accueil ponctuel ; les logements ne sont ni rénovés, ni attribués, ni occupés. Claire est payée pour son travail de coordination. La proposition d'études qui lui est faite pour janvier 2037 relève ensuite des honoraires du projet. Aucun emploi permanent ni logement n'est promis en échange de sa participation.

Les quinze logements constituent le point de rencontre d'effets de l'IA : gains de conception et de robotisation, transformation des revenus, temps libéré, besoin d'énergie, longévité et nouvelles dépendances de services. Leur histoire permet d'examiner ces transformations dans un lieu et dans la vie de ses futurs habitants.

I. Si le futur prend un autre chemin

Le récit suit une seule branche de futurs possibles. Elle réunit une percée de l'IA en 2027, une robotisation rapide, de fortes avancées médicales, leur diffusion et des décisions de redistribution. Ces hypothèses sont liées, mais aucune ne suffit à réaliser les autres. Accélérer la recherche ne garantit pas la validation d'un traitement, sa fabrication et son accès ; réduire le besoin de travail ne fait pas adopter à lui seul un revenu de base. Le livre n'attribue pas de probabilité chiffrée à leur réunion.

Une IA progressant plus lentement, des robots restant coûteux ou un accès aux soins très inégal préserveraient d'autres emplois et laisseraient d'autres difficultés. Des tensions énergétiques prolongées pourraient retarder le chantier de la colonie ou renchérir ses charges au-delà des loyers visés. Une redistribution insuffisante laisserait davantage de ménages à l'écart des gains techniques. Ces chemins changeraient la vie des personnages ; celui du livre explore plusieurs réussites collectives tout en maintenant les pertes et les arbitrages qu'elles ne résolvent pas.

Les références qui suivent éclairent des mécanismes observés, des possibilités et des débats. Les études d'exposition des tâches ne sont pas des taux de chômage futurs. Les expériences de revenu de base ne valident pas un financement national dans ce scénario. Les démonstrations de robots ne prouvent pas une autonomie domestique générale. La force du livre repose sur une hypothèse cohérente et discutable, pas sur la prétention d'avoir déjà mesuré 2036.

J. Sources et lectures

1. **OIT–NASK, 2025, *Generative AI and Jobs: A Refined Global Index of Occupational Exposure*.** L'index étudie l'exposition des tâches à l'IA générative. Son usage dans le livre est de distinguer exposition, transformation et suppression effective. Il ne mesure pas les conséquences d'une AGI en 2027. Publication officielle.

2. **Erik Brynjolfsson, Danielle Li et Lindsey R. Raymond, 2025, *Generative AI at Work*, Quarterly Journal of Econo-**

mics, 140(2), 889–942. Étude de l'assistance à des agents de support, utile pour comprendre des gains de productivité et leur hétérogénéité. Elle ne permet pas d'extrapoler directement l'emploi total à dix ans. Article.

3. **David Autor, 2024, *Applying AI to Rebuild Middle Class Jobs*.** Argument sur la possibilité d'étendre l'expertise par l'IA. Il nourrit la distinction entre une technologie qui aide à accéder à la décision et une organisation qui limite les personnes à l'exécution. La notice du MIT précise qu'il s'agit d'une possibilité défendue, pas d'une prévision. Présentation par le MIT.

4. **Daron Acemoglu, *The Simple Macroeconomics of AI*, version de travail 2024, publication dans Economic Policy, volume 40, numéro 121, 2025, pages 13– 58.** Le cadre par tâches rappelle que le passage des gains locaux aux effets agrégés demande des hypothèses. Nous n'importons pas ses estimations chiffrées dans notre monde doté de l'AGI. Résumé et référence de la publication ; version déposée au MIT.

5. **Fernanda Brollo et coauteurs, FMI, 2024, *Broadening the Gains from Generative AI: The Role of Fiscal Policies*.** Discussion des protections sociales et des bases fiscales face aux transformations de l'IA. La note exprime les analyses de ses auteurs ; elle ne valide pas les montants du présent scénario. Note ; présentation institutionnelle.

6. **OCDE, 2017, *Basic income as a policy option: Can it add up?*** Repère pour examiner ensemble le niveau du versement, son financement et les effets distributifs. Ce travail

n'est pas une simulation de notre dispositif fédéral. Publication.

7. **Kela, bilan de l'expérimentation finlandaise de 2017–2018.** Les résultats portent sur une population et une expérience déterminées. Leur intérêt concerne notamment la sécurité perçue et les effets limités observés sur l'emploi. Le financement d'une réforme universelle permanente reste une autre question. Synthèse officielle.

8. **Philippe Van Parijs et Yannick Vanderborght, *Basic Income: A Radical Proposal for a Free Society and a Sane Economy*, Harvard University Press, 2017 ; édition de poche 2019.** Référence philosophique et politique pour approfondir la relation entre revenu inconditionnel et liberté. Lecture proposée pour prolonger la réflexion ; l'ouvrage ne constitue pas une validation du dispositif imaginé ici. Éditeur.

9. **Daniel J. Simons et coauteurs, 2016, *Do "Brain-Training" Programs Work?*, Psychological Science in the Public Interest, 17(3).** Repère critique sur les promesses générales d'entraînement cognitif. Il conduit à définir les salles du récit par leurs usages, sans leur attribuer une efficacité clinique démontrée. La revue ne constitue pas une évaluation de ces salles fictives. Présentation de la publication.

10. **Confédération et Parlement suisses, dossier de la votation de 2016.** Source historique du rejet de l'initiative. Le régime institué en 2034 appartient entièrement à la projection. Dossier parlementaire ; présentation fédérale.

11. **Commune de Nendaz, présentation des villages et hameaux.** Repère géographique. Il ne documente ni la réhabilitation de la colonie ni les opérations imaginées dans le récit. Source communale.

12. **Tesla, Q1 2026 Update, page 6.** Le document annonce une première ligne Optimus conçue pour un million de robots par an et une capacité visée à plus long terme de dix millions pour une autre ligne. Ce sont des objectifs industriels, pas des livraisons constatées. Ils documentent les ambitions du programme évoqué par l'auteur à propos d'Elon Musk ; aucune citation personnelle non vérifiée de Musk n'est utilisée. Document de Tesla.

13. **Figure, 12 août 2025 et 27 janvier 2026.** Le fabricant présente le pliage de linge puis, avec Helix 02, une séquence de déchargement et de chargement d'un lave-vaisselle. Il s'agit de démonstrations et de déclarations du fabricant, pas d'une évaluation indépendante de l'efficacité au domicile de personnes âgées. Pliage du linge ; Helix 02.

14. **Développement industriel chinois.** Le portail officiel chinois décrit en avril 2025 des programmes et applications de robots humanoïdes ; UBTECH annonce en juillet 2026 un partenariat industriel avec Hitachi. Ces publications attestent l'engagement d'acteurs publics et industriels dans la commercialisation. Elles ne démontrent ni une autonomie domestique générale ni le volume que nous imaginons en 2036. Présentation officielle chinoise ; annonce d'UBTECH.

15. **OpenAI, 30 novembre 2022, présentation initiale de ChatGPT.** Source primaire pour le lancement public et les limites explicitement décrites à l'époque, notamment les réponses plausibles mais incorrectes. Elle ne date pas les débuts de la recherche en intelligence artificielle et ne valide pas l'AGI de 2027. Présentation originale.

16. **OCDE, 2025, Artificial Intelligence and the Labour Market in Japan.** Le rapport situe les tensions de main-d'œuvre dans le vieillissement et la baisse des naissances. Il ne démontre ni qu'une robotisation future les résoudrait entièrement ni qu'elle ferait remonter la natalité. Rapport officiel.

17. **OCDE, 2025, Artificial Intelligence and the Labour Market in Korea.** Repère sur l'hétérogénéité des effets de l'IA selon les tâches, les qualifications et les situations. Les résultats observés avant 2036 ne sont pas présentés comme une preuve du futur choisi. Publication officielle.

18. **Jérôme Deshaie, Le Bisse Cognitif, « De Belfort à Nendaz ».** Point d'appui autobiographique : lien d'enfance avec la station, trajectoire professionnelle et installation familiale en 2025. Les précisions de l'auteur concernant son activité complètent ce premier livre. Premier chapitre.

19. **EPFL, formation en ingénierie des sciences du vivant et expérience en laboratoire.** Le cursus associe mathématiques, physique, informatique et biologie. Le bachelor dure trois ans et représente 180 crédits ECTS. Les programmes d'expérience en laboratoire étayent la possibilité d'un premier projet encadré pendant les études. Ils ne ga-

rantissent ni une admission future ni une place particulière. L'EPFL forme aussi des apprentis à différents métiers ; cette formation professionnelle est distincte du bachelor choisi pour Juliette. Présentation du bachelor ; organisation de la formation ; Summer in the Lab ; repères d'admission ; apprentissages à l'EPFL.

20. **Orientation.ch, charpentier et charpentière CFC.** La fiche officielle décrit un apprentissage de quatre ans, combinant formation pratique et enseignement. Le travail robotisé d'Édouard est une projection à partir de ce métier. Fiche professionnelle.

21. **Office fédéral des assurances sociales, système des trois piliers.** Sources pour distinguer le financement de l'AVS et celui de la prévoyance professionnelle. Le récit n'en extrapole aucun âge réglementaire ni taux futur. Trois piliers ; AVS ; financement de la prévoyance professionnelle.

22. **FDA, Artificial Intelligence in Drug Development.** Point de départ sur les usages de l'IA et l'évaluation des preuves dans le développement de médicaments. La percée thérapeutique de 2036 demeure une hypothèse littéraire, distincte des possibilités et pratiques documentées par cette source. Page institutionnelle.

23. **Orientation.ch, boulanger-pâtissier-confiseur et boulangère-pâtissière-confiseuse CFC.** Repère sur le métier et ses horaires matinaux. Le lever à trois ou quatre heures appartient au souvenir et à la situation professionnelle racontée ; il n'est pas un horaire universel imposé à toute boulangerie. Fiche professionnelle.

24. **Nendaz Tourisme, itinéraire routier par Aproz et Fey.** Source géographique complémentaire pour situer Fey sur un trajet entre Haute-Nendaz et la plaine. Les difficultés des véhicules automatisés ne proviennent pas de cette documentation touristique. Itinéraire officiel.

25. **Nendaz Tourisme et Commune de Nendaz, Maison de la santé et Centre médical.** Sources de localisation et de services de départ. La capacité de soins projetée en 2036 et le personnage d'Anne sont fictifs. Maison de la santé ; annuaire communal.

26. **Coiffure Les Arcades et Nendaz Tourisme.** Repère d'existence et d'adresse du salon. Les souvenirs personnels de l'auteur, le brevet évoqué pour Valentine et la succession imaginée ne sont pas une histoire professionnelle certifiée par ces pages. Salon ; annuaire de la station.

27. **Commission européenne, AI Act.** Source pour le règlement, son approche par les risques et son calendrier à partir de l'entrée en vigueur en 2024. La position économique des régions en 2036 est un scénario, pas un effet causal démontré par cette source. Cadre européen.

28. **Agence internationale de l'énergie, 2025, Energy and AI.** Le rapport examine les liens entre centres de calcul, demande électrique, infrastructures et usages de l'IA dans l'énergie. Il souligne des contraintes locales et des incertitudes ; il ne prédit pas une pénurie mondiale uniforme. Les prix et arbitrages de la colonie relèvent de la projection. Synthèse officielle.

29. **MétéoSuisse, prévisions mensuelles et probabilistes.** Repères pour distinguer tendance lointaine et précision à courte échéance. Les garanties contractuelles d'assurance et le ballet de véhicules autonomes sont inventés. Prévision mensuelle ; prévisions probabilistes ; annonce d'amélioration des alertes d'orage par l'IA, août 2026.

30. **TWINT et Banque nationale suisse, projet Helvetia.** TWINT documente le paiement par smartphone. Helvetia concerne une monnaie numérique de banque centrale de gros pour les établissements financiers. Aucun de ces services ne démontre ni n'annonce le remplacement des espèces par le franc numérique public imaginé dans le livre. TWINT ; Helvetia.

31. **Centre d'information AVS/AI, mémento 5.01, Prestations complémentaires à l'AVS et à l'AI.** Source sur les revenus, la fortune et les dépenses prises en compte. Elle permet d'éviter de présenter la vente d'un logement et le paiement par les enfants comme un enchaînement automatique applicable à toute entrée en EMS. Mémento officiel.

32. **Portail officiel ch.ch et Office fédéral des assurances sociales, retraite et prévoyance.** Repères institutionnels complémentaires au dialogue sur la rente et le capital. Les préférences du couple en 2036 ne sont pas un conseil individuel ou un rendement annoncé. Retraite ; prévoyance vieillesse.

33. **Commune de Nendaz et Nendaz Tourisme, patinoire des Écluses.** Sources pour la patinoire en plein air et son exploitation saisonnière actuelle. Les propriétés des maté-

riaux et l'ouverture annuelle en 2036 sont imaginées. Infrastructure communale ; informations touristiques.

34. **Amil Merchant et al., 2023, Scaling deep learning for materials discovery, Nature, 624, 80–85.** Cette recherche illustre l'usage de l'apprentissage automatique pour explorer des matériaux et prédire des propriétés de stabilité. Elle ne démontre pas l'existence de la surface de patinage ou de la neige de synthèse du récit, qui demeurent fictives. Article de recherche.

35. **METR, 29 janvier 2026, Time Horizon 1.1 ; Kwa et al., 2025, Measuring AI Ability to Complete Long Tasks.** Mesures et méthode du volet gauche de la figure 1. La sélection ne constitue ni une mesure universelle de l'intelligence ni une preuve d'auto-amélioration récursive. Résultats et tableau ; méthode de recherche.

36. **Les Trotteurs de la Printze, historique et statuts.** Association de marche de Nendaz, créée en 2013, favorisant une vie active et les rencontres. Les statuts consultés ne fixent pas de seuil obligatoire de soixante ans. Les activités de la famille en 2036 sont imaginées. Historique ; statuts.

37. **Xiaotao Shen et al., 2023, Multi-omics microsampling for the profiling of lifestyle-associated changes in health ; National Cancer Institute, repères sur la détection multicancer.** L'étude décrit l'analyse de nombreux marqueurs dans de petits prélèvements sanguins, avec un traitement en laboratoire. Le NCI distingue les signaux détectés, les examens de confirmation et les bénéfices du dépistage encore à établir. Ces travaux fournissent un point de départ

au boîtier fictif ; ils n'attestent pas ses performances futures. Article de recherche ; détection multicancer.